

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

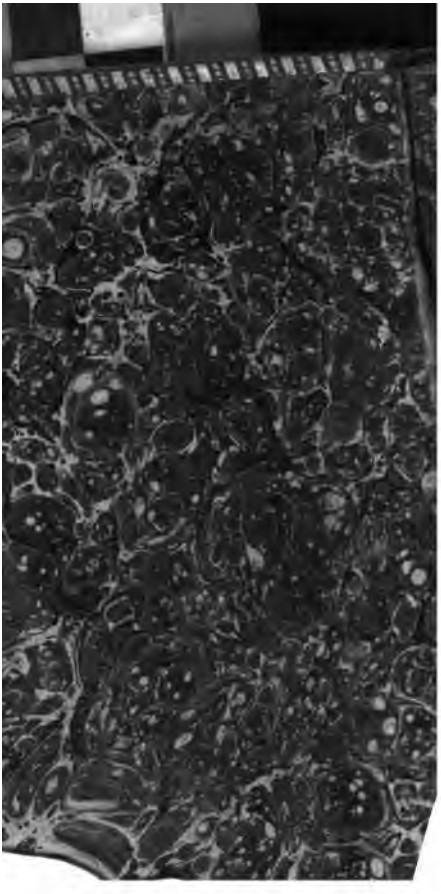
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

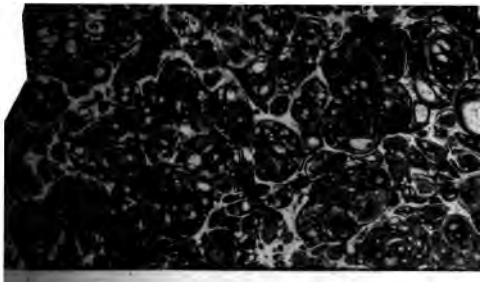
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





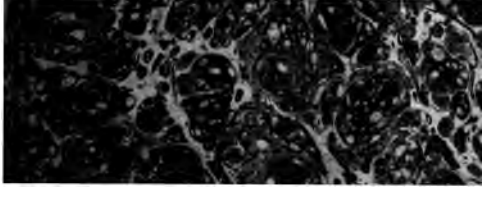


With compliments

The Misses Montgomery.

Iffley Road,
Oxford.

Writers Club
Strand, W.C.



The gift of Roger W.
to his grandmother
Jane E. Ware
November 1916.

The gift of Roger Wat
to his affectionate Pa
Jane E. Watkins
November 1916.


BIBLIOTHECA
BODLEIANA




BIBLIOTHECA BODLEIANA



GALATÉE,

PASTORALE

MITÉE DE CERVANTES;

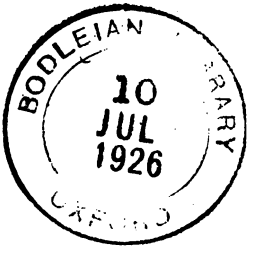
PAR FLORIAN.

On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.
LA FONT. II, 2.



A PARIS,
BRIAND, LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N° 2,
au coin de la rue Hautefeuille.

1810.


BODLEIAN
10
JUL
1926

A S. A. S.

DAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

O vous qui, princesse ou bergère,
Deviez être l'exemple et l'idole des cœurs ;
Vous qui n'aimez de vos grandeurs
Que le bien que vous pouvez faire ;

Et son livre n'est qu'une fable,
Mais si l'on y voit votre nom,
Le roman sera véritable.

« JARD, et les derniers livres de GALATÉE, « pour laquelle je sais que vous avez de l'a- « mitié ; mais il faudrait pour cela un mi- « racle du Tout-Puissant, et je ne lui de- « mande que d'avoir soin de Votre Excel- « lence. »

A Madrid, ce 19 Avril 1616.

MICHEL DE CERVANTES.

Il mourut le 23 du même mois, âgé de soixante-huit ans et six mois. Le même jour, Shakespear mourut à Stratford, dans le comté de Warwick.

L'homme qui s'est conduit chez les Algériens comme nous l'avons vu, qui a fait DON QUICHOTTE, et qui écrit en mourant la lettre que l'on vient de lire, n'était pas un homme ordinaire.

FIN DE LA VIE DE CERVANTES.

m'ont inspiré.

Cervantes était gentilhomm
drigue de Cervantes et de L
tinas. Il naquit à Alcala de H
la nouvelle Castille, le 9 octo
le règne de Charles-Quint.

Dès son enfance il aima les
études à Madrid sous un célè
dont il surpassa bientôt les pl
liers. La grande science de c
le latin et la théologie. Les
vantes en voulaient faire un e
un médecin, seules professio
pagne; mais il eut encore c
mun avec plusieurs poètes c
des vers malgré ses parens.

Une élégie sur la mort de
de Valois, plusieurs sonnets

in avec la provision de la journée.
inier, qui n'était pas obligé de se
avait sans cesse les yeux sur la mer,
:ouvrir si la barque ne venait point.
tint parole. Arrivé à Maïorque, il
er le vice-roi, lui expose sa commis-
lui demande de l'aider dans son en-
Le vice-roi lui donne un brigantin :
e cœur rempli d'espoir, vole à la dé-
de ses frères.
va sur la côte d'Alger le 28 septembre
même année 1577, un mois après en
ti. Viane avait bien observé les lieux ;
:onnut quoiqu'il fît nuit : il dirige son
iment vers le jardin où on l'attendait
it d'impatience. Le jardinier, qui etait
nelle, l'aperçoit, et court avertir les
'spagnols. Tous leurs maux sont ou-
cette heureuse nouvelle ; ils s'embras-
s se pressent de sortir du souterrain,
dent avec des larmes de joie la barque
:ateur ; mais, hélas ! comme la proue
t la terre, plusieurs Maures passent,
naissent les chrétiens ; ils crient aux
Viane, tremblant, reprend le large,
a haute mer, disparaît ; et les mal-
s captifs, retombés dans les fers, vont
au fond du souterrain.

...sans être découv
ment où la barque viend

Tant de difficultés pa
tables : l'amour de la lib
tout. Un captif navarroi
maître à cultiver un grai
de la mer, se chargea d'
droit le plus caché, un s
contenir les quinze Espa
mit deux ans à cet ouvrag
on gagna, soit par des au
de travail, la rançon d'un
Viane, dont on était sûr
parfaitement toute la côte
gent prêt, et le souterrai
encore six mois pour que
s'y rendre ; alors Viane s
après avoir juré de revenir

souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer, pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux ; il les reconnut quoiqu'il fît nuit : il dirige son petit bâtiment vers le jardin où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle ; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain, ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur ; mais, hélas ! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent, et reconnaissent les chrétiens ; ils crient aux armes : Viane, tremblant, reprend le large, gagne la haute mer, disparaît ; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

t malsaine, causa...
lusieurs de ces malheureux. Ces
pouvait plus suffire à nourrir les uns,
les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compa
le chargea d'aller chercher des vi
place. Celui qu'il choisit était un t
va trouver le roi d'Alger, se fait mus
conduit lui-même au souterrain une
soldats qui enchaînent les treize F

Traînés devant le roi, ce prince
mit la vie, s'ils voulaient déclarer
l'auteur de l'entreprise. C'est moi,
vantes; sauve mes frères, et fais-n
Le roi respecta son intrépidité; il
son maître Arnaute Mami, qui n
faire périr un si brave homme.

...dinier navarrois, qui

ichoua, et fut sur le point d'être
Sa dernière tentative était de faire
tous les esclaves, d'attaquer Alger,
en rendre maître. On découvrit la
ition, et Cervantes ne fut pas mis à
nt il est vrai que le véritable courage
se même aux barbares !

vraisemblable que Cervantes a voulu
e lui-même dans la Nouvelle de l'Es-
une des plus intéressantes de Don
TE, lorsqu'il dit que « le cruel Azan,
Alger, ne fut clément que pour un
t espagnol, nommé Saavedra, qui
sa souvent aux plus affreux supplices,
ma des entreprises qui, de long-temps,
ront oubliées des infidèles. »

ndant le roi d'Alger voulut être maître
ptif si redoutable : il acheta Cervantes
ute Mami, et le resserra étroitement.
temps après, ce prince, obligé d'aller
tantinople, fit demander en Espagne
çon de son prisonnier. La mère de
ites, Léonor de Cortinas, veuve et
, vendit tout ce qui lui restait, et
à Madrid porter trois cents ducats
ères de la Trinité, chargés de la ré-
ion des captifs.

Cet argent, qui faisait tout le bien de veuve, était loin de suffire ; le roi Azan v lait cinq cents écus d'or. Les Trinitair touchés de compassion, complétèrent somme, et Cervantes fut racheté le dix-n septembre 1580, après un esclavage de ci ans.

De retour en Espagne, dégoûté de la militaire, et résolu de se livrer entièrem aux lettres, il se retira près de sa mère, a la douce espérance de la nourrir de son t vail. Cervantes avait alors trente-trois ans. débuta par GALATÉE, dont il ne donna q les six premiers livres, et qu'il n'a jam achevée. Cet ouvrage réussit assez bien. même année il épousa Dona Catherine Palacios : elle était fille de bonne maiso mais pauvre ; et ce mariage ne l'enrichit p Pour soutenir son ménage, Cervantes fit d comédies : il assure qu'elles eurent beauco de succès. Mais bientôt il quitta le théâ pour un petit emploi qu'il obtint à Sévill où il alla s'établir. C'est là qu'il a fait cell de ses NOUVELLES où il dépeint si bien l vices de cette grande ville.

Cervantes avait près de cinquante ans lor qu'il fut obligé de faire un voyage dans

che. Les habitans d'un petit village, mé l'Argamazille, prirent querelle avec le traînèrent en prison, et l'y laissèrent -temps. Ce fut là qu'il commença Don HOTTE. Il crut se venger de ceux qui ltaient, en faisant de leur pays la patrie n héros : il affecta cependant de ne pas ner une seule fois dans son roman le vil- où on l'avait si mal traité.

ne donna d'abord que la première partie)on Quichotte, qui ne réussit point. antes connaissait les hommes : il publia petite brochure appelée le Serpenteau. ouvrage, qu'il serait impossible de re- rer aujourd'hui, même en Espagne, sem- être une critique de Don Quichotte, ouvrait de ridicule ses détracteurs. Tout onde lut cette satire, et Don Quichotte it, par cette bagatelle, la réputation que is il n'a due qu'à lui-même.

ors tous les ennemis du bon goût se dé- nèrent contre Cervantes : critiques, sa- , calomnies, tout fut mis en œuvre. Plus ieureux par son succès qu'il ne l'avait ja- été par ses disgrâces, il n'osa rien donner ublic de plusieurs années. Son silence enta sa misère, sans apaiser l'envie.

protecteurs.

Cervantes, impatient de
naissance au comte de L
Nouvelles, qui parure
là première partie de Do
née suivante il donna so
nasse. Mais ces ouvr
peu d'argent, et les sec
Lémos furent toujours bi
Cervantes, pour avoir d
d'imprimer huit comédies
refusèrent de jouer.

Il semblait destiné à to
toutes les humiliations. C
Arragonais, qui prit le
fit une suite de Don Q
toyable, sans goût, sans
mais dans laquelle il l

publia la seconde partie de Don Quichotte, supérieure encore à la première. Tout le monde convint de son mérite ; mais plus on était forcé de lui rendre justice, moins on était fâché qu'un rival, même méprisable, insultât celui qu'il fallait admirer. L'Espagne n'est peut-être pas le seul pays du monde où la malignité, si sévère pour les bons ouvrages, est toujours indulgente pour les détracteurs. Tant que Cervantes vécut, on lut Avellaneda ; dès qu'il fut mort, son ennemi fut oublié.

La seconde partie de Don Quichotte fut le dernier ouvrage imprimé pendant sa vie. Il travaillait encore au roman de Persiles et Sigismonde, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut : c'était une hydropisie. Il sentit bien qu'il ne pouvait guérir ; et, craignant de n'avoir pas le temps de finir son ouvrage, il augmenta son mal par un travail forcé. Bientôt il fut à l'extrémité. Tranquille et serein au lit de la mort, comme il avait été patient dans ses malheurs, sa constance et sa philosophie ne se démentirent pas un moment. Quatre jours avant d'expirer, il se fit apporter son roman de Persilés, et traça d'une main faible l'épître dédicatoire

DES OUVRAGES DE CERVANTES.

Les premières poésies de Cervantes ne sont pas très-connues, et ne méritent guère de l'être. Ses sonnets, ses élégies, se ressentent trop du goût de son temps. Son plus bel ouvrage, celui qui a fait sa réputation, c'est le roman de Don Quichotte.

La raison, la gaîté, la fine ironie, répandues dans cet ouvrage, l'extrême vérité des portraits, la pureté, le naturel du style, ont rendu ce livre immortel. Je sais qu'il ne plaît pas également à tous les lecteurs français qui ne le lisent pas en espagnol : c'est la faute de la seule traduction que nous en ayons ; elle est trop loin de l'élégance, de la finesse de l'original. Il semble que le traducteur ait regardé Don Quichotte comme un roman ordinaire, dont le seul mérite était d'être plaisant. Il a rendu le mot espagnol

par le mot français qu'il trouvait dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : il a oublié que, surtout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais.

La manière dont il a traduit les morceaux de poésie, qui sont en grand nombre dans Don Quichotte, ferait penser que les vers espagnols sont ridicules. Cependant ils sont presque tous agréables, peut-être un peu trop recherchés : mais Cervantes écrivait pour sa nation, dont le goût ne ressemble pas au nôtre ; et son traducteur, qui écrivait pour nous, pouvait, en conservant les pensées de Cervantes, affaiblir quelques comparaisons, adoucir quelques images, et surtout donner de la douceur et de l'harmonie à ses vers. Il paraît n'avoir songé qu'à être littéral, et c'est encore un défaut pour des Français. Presque tous les livres étrangers nous paraissent trop prolixes : Don Quichotte même a des longueurs et des traits de mauvais goût qu'il fallait retrancher, sans craindre le reproche de n'être pas exact. Quand on traduit un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidèle.

Malgré tous ces défauts, l'ouvrage est si

bon par lui-même, les épisodes si interessans, les aventures si comiques, que tout le monde le connaît, tout le monde le relit; nos tapisseries, nos tableaux, nos estampes, nous offrent partout Don Quichotte; et il n'est point d'enfant qui ne rie en reconnaissant Sancho Pança.

Les Nouvelles de Cervantes ne valent pas Don Quichotte, à beaucoup près. Il en a fait douze, et quatre seulement sont dignes de lui : le Curieux impertinent, qu'il a inséré dans Don Quichotte; Riconet et Cortadille, tableau grotesque, mais vrai, des fripons de Séville; la Force du Sang, la plus intéressante, la mieux conduite de toutes, et le Dialogue des deux Chiens. Cette dernière est une critique charmante, pleine de philosophie et de gaîté : les mœurs espagnoles y sont peintes avec tout le naturel et tout l'esprit de Cervantes. On nous a donné, il y a quelques années, une traduction française de ces douze Nouvelles; mais il faut les lire dans l'original.

Le Voyage au Parnasse est un ouvrage en vers, divisé par chapitres. Cervantes feint qu'Apollon, menacé par des légions de mauvais poètes, envoie Mercure en Espagne ras-

tous ses favoris pour les conduire à la
du Parnasse. Mercure vient trouver
ites, et lui montre la liste de ceux
ollon appelle, et de ceux qu'il faudra
attre. On sent combien cette fiction peut
r à un homme d'esprit que des sots ont
igé. Cet ouvrage n'est pas très-agréable,
e peut être piquant pour nous; je n'en
nais point de traduction, non plus que
ses comédies.

Elles sont au nombre de huit, et Cervantes
t dans son prologue qu'il en a fait vingt ou
ente. Cette incertitude paraîtra singulière
ceux qui savent combien une comédie est
lifficile à faire. Quoi qu'il en soit, celles qui
nous restent diminuent nos regrets sur celles
qui sont perdues. Je les ai toutes lues avec
attention; aucune n'est supportable : point
d'intérêt, point de conduite, souvent de l'es-
prit, toujours de l'invraisemblance; voilà le
fond de toutes ces pièces. Dans celle qui
s'appelle L'HEUREUX RUFIEN, le héros, après
avoir été, au premier acte, le plus grand co
quin de Séville, se fait Jacobin au Mexiqu
dans le second acte : il est l'exemple du co
vent; il a de fréquens combats sur le théâ
avec le diable, et demeure toujours va

queur. Appelé pour exhorter au lit de la mort une dame du pays, dont la vie a été fort déréglée, le père Crux, c'est ainsi qu'il s'appelle, la presse en vain de se confesser la malade s'y refuse; elle se croit trop coupable pour espérer son pardon : alors le père Crux, qui veut la sauver de l'impénitence finale, lui propose de se charger de ses péchés, et de lui donner ses mérites. Le troc se fait, le marché se signe, la mourante se confesse; les anges viennent recevoir son ame, les diables s'emparent du Jacobin, qui voit tout son corps couvert d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte, il meurt, et fait des miracles. Voilà une des comédies de l'auteur de Don Quichotte; et c'est peut-être la meilleure.

Nous avons encore de Cervantes huit petites pièces, que les Espagnols appellent entremeses : ces ouvrages valent mieux que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel; quelques-uns sont trop libres; mais deux surtout sont charmans : l'un, appelé la Cave de Salamanque, est précisément notre Soldat Magicien; on a calqué l'opéra comique français sur l'ouvrage espagnol; l'autre, nommé le Tableau Merveilleux, a fourni à

d'un opéra en vaudevilles, LE
E, beaucoup moins joli que la
le Cervantes.

ET SIGISMONDE, dont nous avons
tions assez peu fidèles, est un
chargé d'épisodes, et d'aventures
ours incroyables. Il semble que
t voulu imiter ces anciens romans
és encore, et admirés autrefois.
on imagination, qui n'a jamais
ant brillé que dans PERSILES, ne
es héros intéressans : leurs courses
irs dangers invraisemblables, le
ntinuel de dévotion et d'amour,
é ce livre d'atteindre à la réputa-
auteur. Cependant l'élégance du
ité de quelques tableaux, et l'épi
erte, suffiraient pour le rendre

te à parler de GALATÉE, qui fut
: ouvrage. Dans le temps qu'il
spagne était la nation du monde
te : l'amour faisait l'unique occu-
spagnols et le sujet de tous leurs
mayor, célèbre poète, venait de
oman de DIANE, que l'on a tra-
çais. Cet ouvrage eut un grand

succès, et le méritait à quelques égards : un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse, et surtout la naïveté touchante qui règne dans la NOUVELLE du MAURE ABINDARRÁES, rachètent aux yeux des connaisseurs le fond d'invraisemblance, les histoires de magie et le manque d'action que l'on reproche à la DIANE de Montemayor.

Cervantes, qui connaissait tous ces défauts, comme on peut le voir dans l'EXAMEN DE LA BIBLIOTHÈQUE DE DON QUICHOTTE, en évita, mais ne les évita pas tous. Ses aventures sont plus naturelles, ses personnages plus intéressans ; mais son style, et surtout ses vers le mettent au-dessous de Montemayor. Gâté par le malheureux goût de scolastique qui régnait alors, Cervantes fait disserter ses bergers comme s'ils étaient sur les bancs. Ils prononcent de longs traités pour ou contre l'amour : ils y citent Minos, Ixion, Marc-Antoine, Rodrigue, tous les héros de la fable et de l'histoire. Si Tircis veut consoler son ami de ce qu'il ne peut rien obtenir de sa bergère, il lui parle ainsi : [1] « On dit partout

[1] Mas fama tiene Galatea de hermosa que de cruel ;

« que Galatée est encore plus belle qu'elle « n'est cruelle ; mais on ajoute que sur toutes « choses elle est spirituelle. Or, si c'est la « vérité, comme cela doit être, il s'ensuit de « son esprit, qu'elle doit se connaître elle-« même ; de cette connaissance, qu'elle doit « s'estimer ; de cette estime, qu'elle ne veut « pas se perdre ; et de cette volonté, qu'elle « ne veut pas céder à tes désirs ».

Dans un autre endroit, un amant éloigné de sa maîtresse dit en vers [a].

« Quoique je paraisse voir, entendre et « sentir, je ne suis qu'un fantôme formé par « l'amour, et soutenu par la seule espé-« rance. »

Dans tout l'ouvrage, le soleil n'éclaire le

---

pero sobre todo se dice que es discreta ; y si esto es la verdad, como lo deve ser, de su discrecion nace el conocerse, y de conocerse estimarse, y de estimarse no querer perderse, y de no querer perderse viene el no querer contentarte.

GALATEA, lib. II, pag. 68.

[a] Y aunque muestro que veo, oigo, y siento,
Fantasma soi por el amor formada,
Que con sola esperanza me sustento.

monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de Galatée. [1]

En voilà bien assez pour donner une idée du mauvais goût qui régnait alors, et auquel Cervantes lui-même n'a pas échappé. Mais, au milieu de toutes ces folies, on trouve des idées charmantes, du sentiment vrai, bien exprimé, des situations attachantes, les mouvemens et les combats du cœur. Voilà ce qui m'a fait choisir la GALATÉE de Cervantes pour en donner une imitation. Jusqu'à présent, personne ne l'a traduite: et ce roman est absolument inconnu aux Français.

Comme il est très-possible que mon travail ne réussisse point, je dois, pour la gloire de Cervantes, convenir ici de tous les changemens que j'ai faits à son ouvrage. GALATÉE, dans l'original, a six livres, et n'est point achevée: j'ai réduit ces six livres à trois, et je l'ai finie dans un quatrième. Presque nulle part, je n'ai traduit; les vers surtout ne ressemblent à l'espagnol que dans les endroits cités. Je n'ai pris que le fond des aventures,

---

1 Ante la luz de unos serenos ojos
Que al sol dan luz con que da luz al suelo.

nême changé des circonstances quand
cru nécessaire ; j'ai ajouté des scènes
s, comme le troc des houlettes dans le
r livre ; la fête champêtre et l'histoire
rterelles dans le second ; les adieux au
l'Elicio dans le troisième : le quatrième
ier est de mon invention.

me reprochera, sans doute, le trop
nombre d'épisodes, et le peu d'événe-
ui arrivent à Galatée. Dans Cervantes,
deux fois plus d'épisodes, et Galatée
beaucoup moins. Montemayor a fait la
faute dans sa DIANE, qui n'est proprement
recueil d'histoires différentes. Tel était
t du siècle, tels ont été nos grands ro-
français, si long-temps à la mode, et
les auteurs avaient pris les Espagnols
modèles. Quant aux batailles, aux
, qu'on sera peut-être étonné de trouver
n ouvrage pastoral, c'est un tribut que
ıtes payait à sa nation. Je ne connais
de roman, point de comédie espagnole
ombats. Ce peuple, un des plus vaillans
urope, et sans contredit le plus pas-
, a besoin, pour qu'un livre l'amuse,
ouver des récits de guerre et d'amour.
urs on doit pardonner à Cervantes,



qui avait eu lui-même des aventures extraordinaires, d'avoir imaginé qu'elles seraient vraisemblables dans un roman.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le jugement que j'ai osé porter de tous les ouvrages de Cervantes. Malgré l'étude particulière que j'ai faite de sa langue, je ne m'en serais pas rapporté uniquement à moi; mais j'ai été guidé par les lumières d'un Espagnol, [1] qui aime les lettres autant que sa patrie, et qui de commun avec Cervantes, d'être encore plus célèbre par ses talens que par ses malheurs.

---

[1] M. le Comte de Pilos.

GALATÉE.

LIVRE PREMIER.

Avant que le soleil ait éclairé nos plaines
Je fais retentir les échos,
Je fatigue les bois, les prés et les fontaines
Du triste récit de mes maux:
Mais les échos, les bois, les prés et les ruisseaux,
Ne peuvent soulager mes peines.

Sur les gazons fleuris, à l'ombrage des chênes,
Je ne trouve plus de repos.
Je gémis; le ramier joint ses plaintes aux miennes,
Mes larmes troublent les ruisseaux:
Mais les ruisseaux, les prés, les bois et les échos,
Ne peuvent soulager mes peines. [1]

Telles étaient les plaintes d'Elicio, berger des rives du Tage. La nature l'avait

[1] Y assi un pequeño alivio al dolor mio
No hallo en monte, en llano, en prado, en rio.

comblé de ses dons ; mais la fortune et l'amc
ne l'avaient pas traité comme la nature. I
puis long-temps il aimait Galatée, sans po
voir encore se flatter d'en être aimé. Gala
était une simple bergère du même vill
qu'Elicio ; mais elle eût été la reine du mond
si le monde s'était donné à la plus belle et à
plus sage.

C'est de Galatée et d'Elicio que je vais r
conter les aventures ; j'y joindrai celles
plusieurs amans que l'amour voulut éprouv
je décrirai les mœurs du village. Vous q
n'êtes heureux qu'aux champs ; vous, am
sensibles, pour qui l'aspect d'une campag
riante, le bruit d'une source d'eau vive so
des plaisirs presque aussi touchans que cel
de faire une bonne action, puissiez-vo
trouver quelque douceur à me lire !

De tous les bergers qui aimèrent Galatée
Elicio fut le plus tendre et le moins hard
Son respect n'était pas la seule raison de s
timidité ; Mœris, père de Galatée, était l
plus riche laboureur du canton ; Elicio n'
vait pour tout bien qu'une cabane et quelqu
chèvres.

Erastre, son rival, était moins pauvre
sans être plus heureux. Erastre, jusqu'alo

le plus insensible des pâtres, n'avait pu résister aux charmes de Galatée; mais il ne se flattait pas de lui plaire : trop simple pour être aimable, il savait mieux sentir que s'exprimer; la nature, en le formant, s'était contentée de lui donner un bon cœur.

Un jour qu'Elicio, dans un vallon solitaire, songeait à ce qu'il aimait, il vit venir Erastre, précédé de son troupeau, dont il laissait la conduite à ses chiens. Ces bons animaux semblaient deviner que leur maître était trop amoureux pour s'occuper de ses brebis; ils tournaient autour d'elles, pressaient les paresseuses, ramenaient celles qui s'écartaient, et faisaient à la fois leur devoir et celui du berger.

Dès qu'Erastre fut près d'Elicio : J'espère, lui dit-il, que vous n'êtes pas fâché de ce que j'aime Galatée; vous savez qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Oui, je consens que mes agneaux, au moment où je les sevrerai, ne trouvent dans les prairies que des herbes venimeuses, s'il n'est pas vrai que mille fois j'ai tenté d'oublier mon amour. J'ai consulté tous les médecins du pays, aucun n'a pu me guérir, et je viens vous demander la permission de mourir avec mon mal. Vous ne

risquez rien en me l'accordant ; puisque vo
qui êtes le plus aimable des bergers, vous
pouvez attendrir Galatée, que craignez-v
d'un pâtre comme moi ?

Elicio sourit à ce discours : Mon ami,
dit-il, je n'ai pas le droit d'être jaloux,
chagrins sont les miens, ils doivent nous
dre chers l'un et l'autre. Dès ce momen
nous quittons plus ; nous parlerons de
latée, et l'amitié soulagera sans doute
peines que nous cause l'amour.

Les deux rivaux, devenus amis, alla
accorder leurs musettes ; quand Galatée,
son troupeau, parut sur la colline. Un sim
corset, un jupon d'étoffe commune, con
saient toute sa parure, sa taille seule ren
cet habit charmant : ses longs cheveux bl
flottaient sur ses épaules ; un chapeau
paille garantissait son visage de l'ardeu
soleil. Simple comme la fleur des chan
elle était belle, et elle ne le savait pas.

Elicio s'avance pour lui parler ; mais
chiens de Galatée, qui ne laissaient ap
cher personne du troupeau, courent en g
dant sur le berger. A peine l'ont-ils reco
que, honteux de leur méprise, ils bai
le cou, le flattent de leurs queues, et

ous ses mains caressantes.
eur, qu'Elicio avait sou-
pain, l'aperçoit et vient à
, en agitant sa sonnette ;
suivent. Elicio leur ouvre
listribue aux chiens et au
u'elle contenait; des larmes
e ses yeux ; et la bergère,
voir ses moutons reconnaître
ıant, se hâte d'arriver au
e de sa houlette en rougis-
e de s'éloigner d'Elicio.

ıi reproche ce mouvement de
ıoi, dit-il, punir vos brebis,
oi que vous voulez punir ? Ces
ıt les meilleurs du canton ; vous
e fuyant, laisser ici vos agneaux ;
es chèvres pour en avoir soin. Si
ous semble trop grande, choi-
ıit où vous voulez passer la jour-
éloignerai pour qu'il vous soit
le. Elicio, répondit Galatée,
pour vous fuir que je détourne
s ; je les mène au ruisseau des
ı je dois trouver ma chère Flo-
reconnaissante de vos offres ; je
e en dissipant vos soupçons. Elle

parlait encore et continuait son ch
Erastre lui cria de loin : Puisses-tu d
amoureuse de quelqu'un qui te traite c
tu nous traites ! Puisses-tu..... Il en
dit davantage si Galatée, en s'éloi
toujours, ne s'était mise à chanter. L'
le plus en colère aime encore mieux é
sa maîtresse, que de lui dire des in
Erastre se tut ; Galatée chanta ces pa

Les soins de mon troupeau m'occupent toute en
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bo
Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire,
S'ils sont contens, rien ne manque à mon cœu

Je dors toute la nuit : quand l'aube va paraître,
Sans crainte et sans désir je vois venir le jour ;
Ce doux repos m'est cher ; je ne veux point co
Ce vieux enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retr
Trop heureuses brebis ! un chien sûr vous défe
Pour me défendre, hélas ! je n'ai qu'une houle
Mais c'est assez pour combattre un enfant.

En achevant sa chanson, Galatée arrivée au ruisseau des Palmiers. Floris tendait, Florise, sa meilleure amie, la

ses plus secrètes pensées. Elles
u bord de l'eau, et s'amusaient à
s fleurs, lorsqu'elles aperçurent
; qui leur était inconnue. Cette
jeune et belle, paraissait accablée
in profond. De temps en temps
it, soupirait, et regardait le ciel
eux mouillés de larmes. Trop oc-
s malheurs pour apercevoir Gala-
pprocha du ruisseau, prit de l'eau
ain, et lava ses yeux fatigués de
las ! dit-elle, il n'y a point d'eau
éteindre le feu dont je suis con-

et Florise coururent vers l'étran-
ciel, lui dirent-elles, est aussi
vos pleurs que nous le sommes,
s n'aurez plus sujet d'en répandre.
gnons vos malheurs sans les con-
rvent on les soulage en les racon-
nous n'osons vous demander un
ut coûter à votre cœur. Ce récit,
inconnue, me privera peut-être de
ie vous semblez me promettre.
s saurez que l'amour a causé mes
s-je espérer que vous les plaindrez
es bergères, après l'avoir rassurée,



la conduisirent dans un bosquet écarté ; elle s'assirent à l'ombre, et l'étrangère commença son histoire.

Mon village est sur les rives de l'Hénarès célèbre par la fraîcheur de son onde : mon père est laboureur ; les travaux champêtres occupaient seuls ma vie : tous les matins je menais paître mes brebis. Seule au milieu des bois, la solitude ne m'ennuyait point ; j'écoutais les oiseaux, je chantais avec eux, je cueillais la rose vermeille, le lis sans tache, l'œillet bigarré ; un bouquet rendait heureuse ma journée, je n'aimais rien que mes agneaux, je ne cherchais dans la campagne que des fleurs et de l'ombre.

Combien de fois me suis-je moquée des larmes et des soupirs de quelques bergers qui me confiaient leurs amours ! Je me souviens qu'un jour la jeune Lidie vint se jeter à mon cou, et me baigna de ses pleurs. Alarmée de son désespoir, j'essuie ses yeux en l'embrassant ; je lui demande avec tendresse quel affreux malheur lui coûte tant de larmes. Ton père est-il mort ? m'écriai-je ; as-tu perdu ton troupeau ? Ah ! ma chère Téolinde, répondit-elle, rien ne peut me consoler..

Il est parti.... il est parti.... et ce matin j'ai vu la bergère Léocadie avec le ruban couleur de rose que j'avais donné l'autre jour à cet ingrat. Je vous avoue, aimables bergères, que je ne pus m'empêcher de rire à ce récit entrecoupé de sanglots. Lidie en fut offensée; elle me regarda, baissa la tête, et s'éloigna de moi. Je voulus la retenir : Téolinde, me dit-elle, puissiez-vous connaître un jour le mal que je souffre, et trouver dans vos confidentes la pitié que je trouve en vous ! Tel fut son souhait : peut-être est-ce vous, bergères, qui l'accomplirez aujourd'hui.

J'étais libre et heureuse; je ne le fus pas long-temps. Un jour, c'était la veille de la fête du village, j'étais allée avec plusieurs bergères chercher des rameaux et des fleurs, pour en orner notre temple; nous trouvâmes sur le chemin une troupe de bergers assis à l'ombre des myrtes; tous étaient nos amis ou nos parens : ils vinrent au-devant de nous. Six d'entre eux s'offrirent pour aller chercher les rameaux dont nous avions besoin : nous acceptâmes leur offre, et nous demeurâmes avec le reste de leurs compagnons.

Parmi ces jeunes gens était un étranger que je voyais pour la première fois. A peine

je l'eus regardé que je sentis courir dai
veines un feu qui m'était inconnu : je m
tais pourtant de ce que c'était. Lidi
là ; je pensai tomber aux genoux de
et lui demander pardon de ne pas avoi
dans elle le mal que je sentais déjà.

Il était aisé de lire sur mon visage
se passait dans mon ame ; mais tout le
était occupé de l'étranger. On lui den
d'achever une chanson que notre arriv
interrompue : il la reprit, et je tremblai
ne parlât d'amour. S'il est amoureu
disais-je, il ne doit songer qu'à l'
Heureusement il ne chanta que les plai
la vie pastorale, et les moyens de co
les troupeaux : il ne dit rien de ce
mourir les bergères.

A peine avait-il achevé, que nous
revenir ceux qui étaient allés nous cou
rameaux. Ils en étaient si chargés, qu
chant sur la même ligne, serrés les uns
les autres, on aurait cru voir s'approch
petite colline toute couverte de ses
Quand ils furent près de nous, ils
nèrent une ronde villageoise, à laquel
répondîmes. Bientôt ils déposèrent leu
deaux, et vinrent offrir à chaque berg

e de différentes fleurs. Nous acceptâ-
rs dons, et nous nous disposions à
r au village, lorsque le plus vieux
ux, nommé Eleuco, nous arrêta : Il
t-il, que chacune de vous nous ré-
e de nos peines, en donnant sa guir-
celui qu'elle aimera le mieux. Cela est
te, répondit une de mes compagnes.
it sa guirlande sur la tête de son cou-
autres suivirent son exemple, et choi-
utes un de leurs parens. Je restai là
, et par bonheur je n'avais point là
in.

i semblant d'être incertaine ; puis
chant de l'inconnu : Je vous donne
irlande, lui dis-je, au nom de toutes
mpagnes, pour vous remercier du
ue nous a fait votre chanson. Je pro-
ce peu de mots tout d'une haleine,
r lever les yeux sur celui que je cou-
; et ma main tremblait si fort que la
le pensa m'échapper.

nger reçut mon bienfait avec recon-
ce et modestie : il saisit l'instant où
s ne pouvait l'entendre, pour me dire
basse : Je vous ai payé bien cher la
le que j'ai reçue : vous ne m'avez

donné que des fleurs ; et moi . . . . .
achever. Mes compagnes me press
partir : je ne lui répondis pas; mais je le
le plus long - temps qu'il me fut po
ne m'occupai que de lui pendant le
je ne songeai qu'à lui quand je fus

Le lendemain, jour de la fête, a
adoré l'Eternel, tous les habitans d
et des environs, se rassemblèren
grande place pour s'exercer à différ
champêtres. Une troupe de jeunes g
de leur âge, de leur force, de leur a
présentent pour disputer le prix de
du saut, de la course. Chacun d'eu
devoir l'emporter. Je ne m'intéres
pour un seul : mes vœux furent exauc
dore, c'était le nom de mon étran
vainqueur de tous les jeux, fut appl
tout le monde. Alanio, disait - on
mieux que Silvain ; Marsille est plus
Lisandre : mais Artidore l'emporte s
J'écoutais ces paroles et n'osais pas le
mais je faisais semblant de ne pas l
entendues, pour me les faire répéter.

Ce beau jour finit. Le lendemain n
rassemblâmes une douzaine de jeune
l'élite du village. Précédées d'une m

at toutes par la main, nous allâ-
en dansant, une prairie, où nous
rtidore avec tous nos jeunes gens.
ous virent, ils coururent se mêler
ise ; chaque berger sépara deux
rompit notre chaîne pour la dou-
les flûtes, les tambourins se joi-
re musette ; la danse devint plus
bonheur voulut que ma main se
celle d'Artidore. Le saisisse-
tte main me causa, pensa me
la chaîne. Artidore s'en aperçut,
ortement en me pressant contre
remède était pire que le mal.
finie, nous nous assîmes sur
t le monde désirait d'entendre
ore : il y consentit. Je n'ai ja-
a chanson ; et je vais vous la ré-
les pleurs que je donnerai peut-
oux souvenir.

verrions briller un jour serein,
douleur l'ame serait flétrie,
ait consoler notre vie,
es fleurs sur ce triste chemin.
n doit bénir tes chaînes :
ins ont à souffrir,
a la moitié des peines,
oublier leur plaisir

Il n'est point de malheur pour un amant aimé ;
D'un seul mot, d'un sourire, dépend sa destinée ;
Le sort voudrait en vain la rendre infortunée ;
On lui dit, je vous aime, et son cœur est calmé.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines ;
Et tu sais doubler leur plaisir.

L'autre jour deux amans, à l'ombre d'un tilleul,
Sur leur hymen futur se contaient leurs alarmes ;
J'entendis qu'ils disaient, en essuyant leurs larmes :
Souffrir deux est plus doux, que d'être heureux tout seul.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines,
Et tu sais doubler leur plaisir.

Il était temps de retourner au village : cha
berger offrit le bras à sa bergère. Soit hasa
soit adresse, Artidore me donna la m
Nous marchions en silence sans oser nous
garder ; mais chacun de nous deux obser
l'instant où l'autre ne pouvait le voir, p
lui jeter un coup d'œil ; et dès que nos y
se rencontraient ils se baissaient vers la te
Enfin je lui dis : Artidore, le peu de j
que vous nous donnez, vous sembleront
années, si vous avez laissé dans notre vill
quelqu'un qui vous soit cher. Je donne
tout ce que je possède, me répondit-il, p
que ces heureux jours durassent autant que

ie. — Vous aimez donc bien les fêtes ? — ih! ce ne sont pas les fêtes.... Il fit un soupir ; : soupirai aussi : il me serra la main ; je ne vis pas le lui avoir rendu.

Nous en étions là lorsque le vieux Eleuco, nt on respectait tous les avis, proposa de anter une ronde, pour entrer dans le village ssi gaîment que nous en étions sortis. Je 'en chargeai volontiers ; et, saisissant cette casion de donner quelques avis à Artidore, ici la ronde que je chantai en le regardant :

Voulez-vous être heureux amant ?
Soyez guidé par le mystère ;
Celui qui sait le mieux se taire,
En amour est le plus savant.
Pour être aimé soyez discret ;
La clef des cœurs, c'est le secret. 2.

En vain de l'amour on médit,
Le secret épure sa flamme ;
L'amour est la vertu de l'ame
Quand le mystère le conduit.

---

2. En los estados de amor
Nadie llega a ser perfeto
Sino el honesto y secreto.
Para llegar al suave
Gusto de amor, si se acierta,
Es el secreto la puerta,
Y la honestidad la llava.



Pour être aimé soyez discret ;
La clef des cœurs, c'est le secret.

Souvent un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance ;[1]
Cachez jusqu'à votre souffrance
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être aimé soyez discret :
La clef des cœurs, c'est le secret.

Ne confiez qu'à votre cœur
Vos succès et votre victoire ;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé soyez discret ;
La clef des cœurs, c'est le secret.

J'ignore si ma chanson plut mais il en profita. Pendant to qu'il fit avec nous, il mit tant pection, tant de prudence dans le me rendit, que la langue la plus trouva pas un seul mot à dire.

J'étais certaine d'être aimée, c pu cacher à mon amant que mo à lui. Nous étions convenus qu'il à son village comme il l'avait a

---

1 Es ya caso averiguado,
Que no se puede negar,
Que a vezes pierde el hablar
Lo que el callar haganado.

rs après il enverrait un ami de
demander à mon père. Nous
s deux que nos parens consen-
ariage : tout semblait d'accord
s, quand, deux jours avant
tidore, mon malheur fit re-
jumelle d'un village voisin, où
voir une de mes tantes.
par une fatalité bien rare, est
ivant. Son visage, sa taille,
est si semblable entre nous
s parens nous donnaient des
; pour nous reconnaître. Mais
sont bien loin de cette ressem-
os cœurs avaient été jumeaux,
pas tant de larmes.
main de son retour, ma sœur
peau, et le conduisit au pâtu-
je fusse éveillée. Je voulus aller
nais mon père me retint toute
allut renoncer à l'espérance de

Le soir ma sœur revint, et
ystère qu'elle avait à me parler
ose d'important. Le cœur me
ai mon malheur. J'allai m'en-
e : jugez de ce que je devins en
paroles :





Ce matin, ma sœur, je conduis
peau sur les rives de l'Hénarès, l
vu venir à moi un jeune berger q
connu : il m'a saluée, et m'a pris l
une familiarité qui m'a surprise
Mon silence et l'altération qu'il a d
sur mon visage, n'ont pas été ca
rêter ses transports. Eh quoi ! ma
linde, m'a-t-il dit, ne reconnais
celui qui vous aime plus que lui-
bien vu ma sœur que j'étais prise
mais comme votre réputation m'e
qu'un berger aussi hardi pourra
grand tort, j'ai voulu vous débar
jamais de cet importun. Je me su
lui dire qu'il se trompait ; et pre
que Téolinde aurait dû toujours
répondu à ses discours avec une
un dédain qui l'ont fort étonné
vous justifie pas trop, ma sœur.
reusement pour vous, mes paroles
impression ; il m'a quittée en m
perfide, ingrate : et je crois pouv
pondre que vous ne le reverrez pl

Vous comprenez, aimables ber
bien je souffrais pendant ce ré
donné la moitié de ma vie pour ê

ler à l'instant même dé-
eureux amant. Ah ! que la
ıgue ! les étoiles brillaient
léjà dans les champs. Ja-
brebis n'avaient marché si
ndroit où j'avais coutume
re ; je le cherche, je l'ap-
e rivage, le bois, la cam-
e point Artidore. Reviens,
, mon bien-aimé ! voici la
, celle qui ne vit que pour
pète mes paroles ; et Arti-
. Enfin, lassée de tant de
is m'asseoir au pied d'un
que le jour soit plus grand,
nouveau tous les lieux que

lu matin laissait distinguer
ɔerçois des caractères tracés
ɔeuplier blanc. Je regarde,
in d'Artidore, et je ne sais
ire sans mourir les vers que

nce égale la beauté,
r rien vos sermens et ma vie,
'elle me soit ravie ;
mme ma liberté.

Pour ne plus vous le dire, il a fallu mouri
Si mon trépas vous arrache un soupir,
Ma mort sera plus douce que ma vie. »

Je lus deux fois, sans pleurer, adieux : je voulus les relire enco larmes m'en empêchèrent ; et, s n'étaient venues, je serais morte s La douleur m'ôta dès ce mome raison que l'amour m'avait laiss de tout abandonner pour couri dore. Je voulais partir à l'instant pouvais quitter ce peuplier où m

---

1 Las letras que fijaré
En esta aspera corteza,
Creceran con mas firmeza
Que no ha crecido tu fé :

aie inutilement d'enlever cette
la baise mille fois, je la baigne de
rs, et je prends la fuite à travers la
ne en répétant les derniers mots que
us.

ve sur ces bords ; ils ne sont pas éloi-
la patrie de mon amant. Jusqu'à pré-
rsonne n'a pu me donner de ses nou-
le veux le chercher encore quelques
mais si ma recherche est vaine, si
tidore n'est plus, mon parti est pris,
vrai ; oui, s'écria-t-elle en fondant en
je le suivrai : c'est ma dernière espé-

ut le récit de Téolinde. Galatée et
s'efforcèrent de la consoler : Restez
dit Galatée, nous vous aiderons à
r Artidore ; et, jusqu'à ce moment,
pleurerons avec vous. Téolinde, tou-
ces offres, embrassa Galatée, et lui
de ne pas la quitter de quelques jours.
leil s'était couché, et les trois bergères
lèrent le troupeau pour le ramener au
Elles n'étaient pas encore à la moitié
ain, quand Galatée s'aperçut qu'elle
blié sa houlette : elle pria Florise et
re de veiller à ses brebis, et retourna

seule pour la chercher. Elle découvrit bientôt à travers les arbres un vieux berger, nommé Lénio, assis à la place qu'elle avait occupée; il tenait dans ses mains la houlette qu'elle venait reprendre.

Dans le même instant, Elicio, qui retournait à sa cabane avec son petit troupeau de chèvres, vint à passer, et, reconnaissant la houlette de Galatée, il s'arrête en regardant Lénio d'un air étonné. Galatée, attentive au mouvement d'Elicio, se cache derrière un buisson pour écouter ce qu'il va dire.

De qui tiens-tu cette houlette? demande Elicio d'une voix animée. Je viens de la trouver ici, lui répond le vieux berger, et je la destine à Bélise, qui ne refusera pas un si beau présent. — Je souhaite que tu puisses attendrir Bélise par le don de cette houlette; mais la mienne est encore plus belle: regarde comme l'écorce, adroitement enlevée, semble former tout autour une branche de lierre; Que veux-tu que je te donne pour la changer contre celle que tu tiens? — Je veux la plus belle de tes chèvres. — Ah! j'y consens: je n'en ai que six, les voilà; tu peux choisir. Le vieux Lénio n'eut pas de peine à se décider: des six chèvres d'Elicio, une seule

de mettre bas ; ce fut celle-là qu'il
icio, transporté, lui donna la chèvre,
e houlette, et l'embrassa de tout
Les deux bergers, également satis-
éparèrent ; et Galatée, toute pen-
ignit Florise et Téolinde, qui lui
ent des nouvelles de sa houlette :
ı l'a prise, répondit la bergère ; mais
pas de regret.
ant les ombres de la nuit commen-
ıoircir les montagnes ; les oiseaux,
s sous le feuillage, se disputaient,
ıurmure confus, la branche où ils
ıt la nuit : on entendait de tous
chalumeaux des bergers, et les
des brebis qui s'approchaient du
es bergères, en y rentrant, trouvè-
rands apprêts de fêtes : on leur en
et. Daranio, un des plus riches la-
, devait épouser le lendemain Sil-
ɔnt les yeux bleus faisaient toute la
ɔrodigue amant voulait célébrer son
par la noce la plus brillante. Il y
ité tous les bergers des villages voi-
le fameux Tircis, qui n'avait point
ns l'art de chanter ou de jouer de la
nait d'arriver avec son ami Damon.

FIN DU LIVRE PREMI

VRE SECOND.

pourrai-je vivre au village ? quand
possesseur d'une petite maison en-
cerisiers ? Tout auprès seraient un
n verger, une prairie et des ruches :
au bordé de noisetiers environnerait
ire, et mes désirs ne passeraient
ruisseau. Là, je coulerais des jours
le travail, la promenade, la lecture
ent tous mes momens. J'aurais de
s, j'aurais encore de quoi donner :
cela point de richesse; c'est n'avoir
n'avoir que pour soi. Si je pouvais
ous ces biens avec une épouse sage et
voir nos enfans, jouant sur le gazon,
er à qui courra le mieux pour venir
r leur mère, je croirais devoir exciter
tous les rois de l'univers.

ait le sort des bergers dont j'écris
: un doux mariage couronnait pres-
ours une longue passion. Daranio,
mé de Silvérie, allait devenir son

époux. Au lever de l'aurore, tous les hab
du village et des alentours étaient déj
la grande place. L'un avait fait des guirl
pour en orner la porte de la maison de
riés; l'autre, avec son tambourin et sa
leur donnait une joyeuse aubade. Ici, l'o
tendait la champêtre musette; là, le v
harmonieux; plus loin, l'antique psalt
Celui-ci mettait des rubans à ses castagn
celui-là des bouquets à son chapeau; cl
voulait plaire à sa maîtresse; tous é
animés par l'amour et par la joie.

Les nouveaux mariés ne se firent p
tendre; on les vit arriver parés de leur
beaux habits. Galatée et les jeunes fille
duisaient Silvérie; Elicio et les bergers e
raient Daranio. Cette aimable troupe p
chemin du temple, au bruit de tous le
trumens.

Après s'être juré une éternelle fidélit
deux époux retournèrent à la grande
et toutes les jeunes filles coururent ch
les présens qu'elles destinaient à la n
L'une revient offrir à Silvérie un pan
fruits; l'autre porte dans son chapeau le
frais que ses poules ont pondus: celle-ci
la poule même; celle-là un jeune coq: t

ret et sans vanité, font une offrande
lonnée à leurs richesses.
ée approche à son tour; elle apportait
arterelles qu'un valet de son père venait
ndre au filet. La bergère craignait de
aire mal; et ses deux mains pouvaient
ne suffire pour tenir les deux oiseaux:
ailes blanches, leur bec couleur de rose
ppaient sans cesse entre ses doigts. Elle
se d'arriver à Silvérie, et la saluant d'un
acieux : Ma bonne amie, lui dit-elle,
les oiseaux qui veulent vivre avec vous,
s prie de les recevoir; tous les époux
leur doivent un asile. En disant ces
elle présente les colombes; Silvérie
ses mains pour les prendre, Galatée
les siennes, les deux oiseaux profitent du
nt; ils s'échappent en rasant de l'aile le
des deux bergères, et s'élèvent dans les
ilvérie étonnée, Galatée presque triste,
vent des yeux et les perdent bientôt de
lors elles se regardent sans rien dire,
le monde rit, excepté Galatée.
io s'approcha d'elle, et lui dit à voix
Ces oiseaux vous ont punie de ce que
e les gardiez pas; mais ils auront besoin
s revoir, et j'ose vous répondre qu'ils



reviendront vous trouver. Je n'y compte pı
dit Galatée, et je m'en console s'ils sont pl
heureux. Aussitôt elle envoya chercher da
sa bergerie un bel agneau qui remplaça
tourterelles.

Pendant que l'on offrait les présens, pl
sieurs tables s'étaient dressées sous une épai
feuillée : elles sont bientôt couvertes de me
Daranio, qui donnait la fête, fait asseoir
mères, les vieillards et les jeunes filles ;
jeunes garçons restent debout pour les serv
Plus loin, sur une espèce de théâtre soute
par des tonneaux, des musiciens vont se pl
cer. La symphonie commence ; on l'interron
souvent par des cris de joie : le plaisir,
gaîté, brillent sur tous les visages : on par
on écoute, on rit tout à la fois ; tout le mon
est content, tout le monde est heureux :
croirait que chaque berger vient d'épouser
maîtresse.

Pour que rien ne manque à la fête, quand
repas est achevé, Daranio propose un comb
pastoral. Silvérie détache sa guirlande,
déclare qu'elle sera le prix de celui qui chante
le mieux sa bergère. Alors les instrumens
taisent, toutes les jeunes filles regardent leu
amans, tous les bergers se préparent à chanı

même veut entrer en lice; mais le
Tircis se lève, et Erastre va se rasseoir.
ne n'ose combattre avec Tircis; le seul
se présente : Berger, lui dit-il, je ne
s pas vous disputer la guirlande; mais
célébrer celle que j'aime. Un profond
règne dans l'assemblée, les deux rivaux
nt alternativement ces paroles :

TIRCIS.

sante Philis est celle que j'adore :
et ma Philis soutiendront mes accens.
la connaissez, n'écoutez pas mes chants;
ncé son nom, que puis-je dire encore?

ÉLICIO.

cacher le nom de l'objet qui fit naître
nt je me sens embrasé pour jamais :
me trahis si je peins ses attraits :
lle est la plus belle, on va la reconnaître.

TIRCIS.

se colorée est la fidèle image
vif et brillant de ma chère Philis;
da languissans, l'arc de ses noirs sourcils,
nt tous les cœurs dans un doux esclavage.



ÉLICIO.

La rose au teint vermeil, la neige éblouissante,
Ressemblent aux appas dont je suis enchanté;
Cette neige résiste aux ardeurs de l'été;
L'hiver ne flétrit point cette rose brillante. [1]

TIRCIS.

Philis depuis deux ans cause seule mes peines;
Je l'aimai dès le jour où je vis ses yeux bleus;
L'amour m'attendait là, caché dans ses cheveux,
Et de ses tresses d'or il fit pour moi des chaines.

ÉLICIO.

L'amour depuis long-temps me tient sous sa puissance.
Quand j'aperçus l'objet dont je suis amoureux,
Je vis l'enfant ailé sourire dans ses yeux;
Dans mon cœur aussitôt je sentis sa présence.

TIRCIS.

Comme un miroir brisé mille fois nous présente
L'objet qu'il multiplie à nos regards surpris:
De même un seul coup d'œil de ma belle Philis
Grave dans tous les cœurs son image charmante. [2]

---

[1] La blanca nieve, y colorada rosa,
Que el verano no gasta, ni el invierno, etc.

[2] En las rubias madejas se escondia.

[3] No se ver tantos rostros figurados
En roto espejo o hecho por tal arte,
Que si uno en el se mira, retratados
Se ve una multitud en cada parte.

ÉLICIO.

Comme un agneau bêlant qui demande sa mère,
Saute et bondit de joie en la voyant venir:
De même vous verriez nos bergers tressaillir
Quand à leurs yeux charmés vient s'offrir ma bergère.

TIRCIS.

Je garde à ma Philis, pour le jour de sa fête,
Deux chevreaux tachetés qu'avec soin je nourris:
J'en serai trop payé, si je reçois pour prix
Les bluets dont Philis a couronné sa tête.

ÉLICIO.

Je ne peux rien offrir à la beauté que j'aime:
Hélas! je n'eus jamais que mon cœur et mon chien.
Mon cœur depuis long-temps est devenu son bien;
Mon chien la suit déjà comme un autre moi-même.

Les deux bergers cessèrent de chanter. Silvérie, incertaine, aurait voulu donner deux prix. Vos talens sont égaux, leur dit-elle; je n'ose et je ne puis choisir. Que chacun de vous reçoive une branche de laurier, et souffrez que la guirlande appartienne à ma meilleure amie. En disant ces mots, elle offrit à Tircis et à Elicio deux couronnes égales;

et se retournant vers Galatée, elle j
lande sur sa tête.

La musique donna bientôt le s
danse. Elicio vint prier Galatée
avec lui. La bergère rougit et acce
vous désiré, lui dit Elicio, d'une
blante; que Tircis eût remporté le
répondit Galatée; j'aurais été fi
l'honneur de notre village, de vous
par un étranger. Après ce peu
n'osèrent plus se parler.

La nuit vint, et tout le monde
chez Daranio, excepté Galatée,
chez elle Florise et la triste T
que ces trois bergères furent par
prit le chemin de sa cabane av
Tircis et Damon : ces deux derr
depuis long-temps les bons amis
connaissaient son amour et ses pe

Ils n'avaient pas fait encore b
chemin, lorsqu'en passant au pi
tique hermitage, situé sur une pe
ils entendirent le son d'une harpe
nous, leur dit Erastre, pour écou
d'un jeune homme qui, depuis q
est venu se faire hermite ici. Je
plusieurs fois. D'après ses discou

grand seigneur que ses malheurs
quitter le monde ; et si Galatée
ie traiter aussi mal, j'ai le projet
iermite avec lui.

s d'Erastre inspirèrent aux bergers
:onnaître l'hermite. Ils montèrent
ns bruit, et découvrirent bientôt
›mme de vingt-deux ans à peu
ur un morceau de roc : il était
ure grossière ; une corde lui servait
ses jambes et ses pieds étaient
t dans ses mains une harpe dont
ons plaintifs ; ses yeux humides
és vers le ciel, et deux longues
naient ses joues. Le silence de la
té pâle de la lune, la sainte hor-
rmitage, tout semblait préparer
ccens tristes de l'hermite. Après
é quelque temps, il chanta ces

e au ciel une plainte importune ;
plus mes accens douloureux :
amour, la volage fortune,
mitié, seul bien des malheureux,
r pour combler ma misère.
destin ; je suis né pour souffrir :
r n'a plus rien sur la terre ;
aimer, et je ne peux mourir.

Pure et sainte amitié, deux charme de la
Je t'immolai l'amour ; mais qu'il m'en a co
Rends du moins le repos à mon ame flétrie
On dit que tu suffis pour la félicité.
Loin de me soulager, tu combles ma misè
Je remplis mon destin ; je suis né pour so
Mon cœur n'a plus rien sur la terre ;
Je ne peux plus aimer, et je ne peux mour

L'hermite se tut : sa tête se penc
épaule ; ses mains quittèrent les co
harpe, et tombèrent sans mouver
côtés. Les bergers coururent à so
Erastre le prit dans ses bras, et le fi
lui. L'hermite le regarda long-tem
quelqu'un qui se réveille au milieu
effrayant : Berger, lui dit-il, les soin
me donnez ne font que prolonger r
et une vaine reconnaissance est tou
puis vous offrir. Vous pouvez nou
vos malheurs, lui dit Tircis : la ten
que déjà vous nous avez inspirée es
cette confiance. Ah ! l'amitié ... n
mite, quel nom avez-vous pronon
ferai ce que vous désirez. Je vous ai
obligation ; c'est dans votre village
demander le peu d'alimens néces
triste existence ; on m'en donne to
qu'il ne m'en faut. Puisque je vous d

ıe vous en connaissiez les peines.
les bergers se pressèrent autour
jeune hermite commença son

enne et fameuse ville de Xérès [1],
et Mars ont toujours protégé les
ʼait un jeune cavalier, nommé
ıaute valeur était la moindre de
Entraîné par une sympathie in-
ais tout en œuvre pour obtenir
je réussis. Toute la ville oublia
ɔms de Timbrio et de Fabian :
; et l'on nous appela simplement
i.
ions un si doux surnom : toujours
s belles années passaient comme
nos seules occupations étaient les
lars ; nos délassemens, la chasse ;
l'amitié. Ce bonheur dura jus-
plus fatal de ma vie, où Timbrio
relle avec un cavalier nommé
amille de mon ami l'obligea de
ıais il écrivit à Pransile qu'il

ıa y famosa ciudad de Xérès, cuyos
ınuiva y Marte son favorecidos, etc.

ples, où il le trouverait toujours prêt
leur différend comme il convient à
hommes.

alade, et hors d'état de suivre mon
: adieu fut mêlé de beaucoup de
lui promis de le rejoindre aussitôt
ité me le permettrait. Mais je sentis
e son absence me fatiguait plus que
e; et sachant qu'il y avait à Cadix
ères qui appareillaient pour l'Italie,
le m'embarquer. L'amitié me donna
que la convalescence me refusait:
dis à bord; le vent seconda mes
t me fit arriver à Naples en peu de

nuit quand je descendis sur le port.
ant une rue, j'entendis un cliquetis
t j'aperçus un homme qui, le dos
ntre une muraille, se défendait seul
atre assassins. Je vole à son secours;
ri de plusieurs valets qui me secon-
te attaque imprévue fait prendre
ux quatre lâches; je cours à l'in-
e lui parle, je l'envisage; c'était

errai dans mes bras en versant des
e joie; mais je payai bien cher le

e réunion : mon ami était
. que lui causa ma vue,
ses forces, il tomba dans
et tout sanglant. J'envoie
rs ; Timbrio revient à lui :
te sa blessure, et me répond
mortelle. Cette assurance
faisons un brancard de nos
rtons chez lui mon malheu-

j'appris la cause de cet assas-
, en arrivant à Naples, avait
s d'Espagne à un des premiers
ville, dont la famille était es-
dans sa maison comme un com-
le, mon ami n'avait pu résister
de sa fille aînée Nisida, la plus
lus sage des Napolitaines. Son
timidité ne lui permirent jamais
amour. Mais un prince italien,
e Nisida, devina qu'il avait un
aignant la valeur autant que le
'imbrio, il avait eu la lâcheté de
assiner. Cette aventure se répandit
le, et vint aux oreilles du père de
fut indigné que le nom de sa fille
t mêlé, et défendit au prince ita-



lien et à mon ami de revenir jamais
maison.

Cette défense fit plus de mal à Tim
sa blessure. Dévoré d'une passion qu
tacles ne faisaient qu'accroître, au
de ne s'être pas déclaré quand il le pc
voulait revoir Nisida à quelque pri
fût. Tous les moyens lui semblaie
et lui paraissaient impossibles : il écri
lettres qu'il déchirait ; mille projets
cables se succédaient dans son esp
d'inquiétudes, tant de chagrins enfla
sa blessure : mon ami fut bientôt en
Je résolus, pour le sauver, de m'i
chez sa maîtresse.

Je m'habillai comme un captif nou
racheté, je pris une guitare ; et, me pr
tous les soirs dans la rue de Nisida,
tant de vieilles romances, je passai
Espagnol échappé des mains des
Bientôt on ne parla dans le quarti
captif musicien. Le père de Nisida v
tendre mes romances : je fus admis
maison. C'est là que je vis cette Nis
là que je perdis le repos et le bonhe
vie. J'osai regarder ce visage céles
taille charmante, ces yeux si tendr

at était tempéré par une légère empreinte
mélancolie ; je sentis sur-le-champ le poi-
couler dans mes veines. Il fallait fuir,
l'en eus pas la force ; et ce seul moment me
dit aussi malade que Timbrio.
n me pria de chanter, je pouvais à peine
ler. J'obéis cependant, et je choisis une
ance orientale qu'un esclave persan m'avait
rise.
i tous les bergers supplièrent l'hermite de
dire cette romance. Il reprit sa harpe, et
nta d'une voix douce ces paroles :

Le beau Nelzir aimait Sémire ;
Sémire aimait le beau Nelzir :
Se voir, s'aimer et se le dire
Était leur vie et leur plaisir.
Le bonheur tient à peu de chose ;
Un rien le fait évanouir :
Hélas ! d'une feuille de rose
Dépendait le sort de Nelzir.

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra
Nelzir doit conserver la vie ;
Si la feuille tombe, il mourra.
Sémire, toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Nelsir tombe aux pieds de Sémire,
Sans sentiment et sans couleur :
Il presse sa main, il expire ;
L'amour quitte à regret son cœur.
Sémire, interdite et tremblante,
Sur ses lèvres cherche la mort ;
Et, pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Nisida avait une sœur cadette,
Blanche, presque aussi belle que s
La jeune Blanche parut écouter ma
avec plus de plaisir que personne :
beaucoup ma voix. Je la remerciai en
sa sœur. Leur père me pria de rever
tai long-temps avant de profiter de
mission : j'étais sûr d'enfoncer da
trait qui déchirait mon cœur ; mais

combats qui se passaient dans
aimais Timbrio plus que ma vie,
ida peut-être plus que Timbrio ;
tous les jours ; je ne pouvais pas
l'intérêt même de mon ami : cet
t convalescent, ne se soutenait que
nce que lui donnaient mes soins.
loin de me soulager, ne pouvait
mes maux : chaque instant redou-
ssion, mes remords et mes tour-
anté n'y résista pas ; mon visage
tôt les couleurs de la jeunesse ;
éteints et enfoncés, pouvaient se
ine vers celle qui me faisait mourir.
Nisida me témoigna son inquié-
même et surtout sa sœur Blanche,
t un jour avec le plus tendre inté-
ur rien cacher de mes chagrins. Je
on cœur, je me rappelai tout ce
ais à mon ami ; et, résolu d'expirer
de le trahir, j'eus la force de leur
roles :
in rez davantage mes maux quand
z que l'amitié les cause. Un jeune
mon compatriote et mon intime
moureux de l'objet le plus beau qui
onde ; il le respecte trop pour oser

n, je n'ai j...
semble qu'il y aurait de la simplici
ourir, plutôt que d'oser dire à une fer
'on l'aime. D'abord cet aveu ne peut
ıser ; et, en supposant qu'il soit mal r
est toujours à temps de mourir. —
isida, quand on considère l'amour ave
eux indifférens, on ne voit que des
'enfans dont on se moque, ou dont
itié ; mais quand le cœur est blessé, l'
t la raison, loin de nous être utiles, se
remiers à nous égarer. Tel est l'état d
mi. A force de prières, j'ai obtenu
u'il écrirait à celle qu'il aime : je n
hargé de la lettre, et je la porte to
vec moi, dans l'espérance de pou
rendre.—Ne pourrais-je pas voir cette
Je suis curieuse de connaître le sty

n'avait remis quelques jours aupa-
était conçu en ces termes :
décidé, madame, à ne jamais rom-
lence : j'aimais mieux mourir avec
tié, que de vivre avec votre colère.
serait trop affreux de ne pas vous
re que je vous adore. Si cet aveu
offense pas, je sens que je chérirai
a vie pour vous la consacrer : si ma
vous paraît punissable, ma mort
i bientôt. »
ut cette lettre avec beaucoup d'at-
e ne crois pas, me dit-elle, qu'une
n d'amour aussi respectueuse puisse
je t'exhorte à rendre ce billet, sans
'il soit mal reçu. Il n'est pas encore
ui répondis-je ; mais mon ami se
vous pourriez sauver ses jours. —
nent ? — Faites réponse à ce billet,
l s'adressait à vous : cet innocent
i rendra la vie, et me donnera le
trouver l'occasion que je désire. —
'ai jamais répondu à des lettres d'a-
e ne voudrais pas commencer par un
: mais qui t'empêche de rapporter
i tout ce qui vient de se passer,
t le nom de celle qu'il aime à la

compatriote, et ne p
rien lorsque tu auras parlé à sa véritabl
tresse.

Surpris de cette invention, je bal
quelques paroles de remercîment, et je
tout rapporter à Timbrio. L'espoir q
conçut, ses transports, sa reconnai
furent autant de liens qui m'encha
davantage à mon devoir. Je redoublai
auprès de Nisida; et en proie à une
que sa vue ne faisait qu'accroître, je
parlai que de mon ami; j'employai p
les expressions que mon cœur mé fou
pour moi-même, et je fis servir à
jusqu'au sentiment qui aurait dû la

Enfin j'osai tout déclarer. J'appris
que mon ami était ce Timbrio qui av
mourir pour elle. J'exaltai sa naissa

feinte, me reprocha ma hardiesse, me menaça de tout dire à son père : mais, à travers la colère qu'elle s'efforçait de montrer, je vis clairement que Timbrio était aimé.

Ce fut le dernier coup pour moi : je l'attendais depuis long-temps ; il ne m'en fut pas moins sensible. Je résolus d'apprendre à Timbrio son bonheur, et de m'enfuir ensuite pour aller mourir dans un désert. Mais je comptais trop sur mon courage : au moment où j'entrepris de dire à mon rival qu'il était aimé, je perdis la parole ; mes yeux se remplirent de larmes : vainement je voulus cacher mon trouble ; mes sanglots me trahirent, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai dans les bras de mon ami en le baignant de mes pleurs.

Timbrio, surpris et effrayé, me soutient, m'embrasse, me questionne ; il veut savoir la cause d'une si vive affliction : je me tais ; il me presse : je baisse les yeux.... Ah ! je t'entends, s'écrie-t-il, tu l'aimes, tu l'aimes : eh ! comment ne l'aurais-tu pas aimée ! Ton cœur gémit du sacrifice qu'il veut faire à l'amitié ; j'en serais indigne si je l'acceptais. Aime Nisida, je ne la reverrai jamais : je vivrai peut-être sans elle ; je serais sûr de mourir si je

ue j'aime, c'est sa sœur : je n ai pu ...
on ame; et la violence d'un amour i
ause seule mon désespoir. Ne me trom
as ? me dit-il en me regardant. — Non,
her Timbrio. J'adore Blanche : elle m
nes vœux ; pardonne si la comparais
on heureux sort au mien vient de m
her quelques larmes ; je te promets d
lus verser. Va, je sens près de toi qu
onheur ne dépend pas de l'amour.

Timbrio me crut, ou feignit de me
l était résolu de s'assurer avec le temp
érité de mes paroles ; j'étais décid
ième à tous les sacrifices nécessaire
epos. Ce n'était pas assez d'immoler
table passion ; il fallait feindre d'en
ne autre : dès le lendemain, je déc
... et je lui parlai d

devint utile à Timbrio. Nisida résistait
re à un sentiment qu'elle redoutait; elle
fut moins effrayée en trouvant une com-
gne : elle osa parler de son amour, et s'en
iétra davantage. Les deux sœurs, en se
oignant leurs craintes, se rassurèrent mu-
llement ; et le plaisir d'épancher leurs ames
r fit mieux connaître le plaisir d'aimer.
à la faveur de mon déguisement, je con-
rais toujours un libre accès dans la mai-
. Je portais les lettres de mon ami : je lui
curais quelquefois le plaisir de voir sa
ltresse: alors je redoublais d'empressement
rès de Blanche. Timbrio, qui remarquait
c joie combien j'étais aimé, me félicitait
m'embrassant, et me jurait de n'épouser
ida que le jour où je deviendrais l'époux
sa sœur. Je baissais la tête, résigné à tout
que l'amitié ordonnerait de moi.
Vous n'attendions plus que des nouvelles
Espagne pour demander la main de Blanche
de Nisida, lorsque Pransile, ce cavalier
avait eu à Xérès une querelle avec Tim-
o, arriva dans Naples pour se battre avec
. Comme la réparation devait être publique,
allut du temps pour obtenir la permission
vice-roi, et faire nommer des juges. Enfin

et sa douleur furent aussi vives q
amour. Languissante et désolée, ell
dans les larmes, et sans prendre de
ture, les huit jours de délai qui lui sem
si longs et si courts. L'affreuse incer
plus cruelle que le malheur même, eut
épuisé ses forces : elle tomba malade
père, ignorant toujours la véritable c
son mal, résolut, pour la rétablir, d
ner à sa maison de campagne.

Le jour de leur départ, qui était
du combat, Nisida me fit appeler. J
vant près de son lit, j'eus peine à l
naître; elle était pâle, défaite : ses
paupières étaient humides : Fabian,
elle d'une voix faible, tu feras mes
Timbrio; tu lui diras que mes jours
demain il défendr

ajouta-t-elle en détachant de son cou
que précieuse qu'elle mouillait de ses
porte-la lui ; tu lui diras qu'elle m'a
préservée de tout danger, et que
main qu'elle doit m'être le plus utile.
ire un service à te demander : je pars
n père pour aller à sa maison de cam-
qui n'est qu'à une demi-lieue du
e bataille ; promets-moi d'y venir
amp, m'apprendre l'événement du
Si Timbrio est vainqueur, mets à
cette écharpe blanche ; je la verrai
tu m'épargneras des tourmens : s'il
e, je n'aurai plus besoin de toi.
mis tout, et je courus porter la reli-
mbrio. Sa fierté, sa valeur en furent
: il la baisa, la mit sur son cœur ;
'être invincible, il eût défié l'univers.
le moment arriva : toute la ville de
'était rendue sur le champ de bataille.
et Timbrio se présentent : ils choisis-
r armes l'épée et le poignard. La bar-
uvre, les trompettes sonnent, les
iemis s'élancent.
mbat fut long-temps égal. Pransile
oit et vaillant ; il blesse Timbrio, et
re balance toujours. Enfin l'amour

temps, la douleur que m avait cau
sure de Timbrio, la joie de sa vic
m'avait tellement troublé, que j'
charpe blanche, et je volai sans ell
notre bonheur à Nisida. Hélas! à 1
l'instant fatal approchait, la fièv
avait redoublé dans ses veines. Ma
blesse, elle s'était traînée aux fenê
élevées de sa maison; là, souten
femmes, les yeux fixés sur le ch
attendait la vie ou la mort: elle n
ne voit pas l'écharpe et tombe sa
ment dans les bras de sa sœur.

J'arrive, toute la maison était e
je pénètre jusqu'à Nisida; on lui
des secours inutiles; rien ne pouv
mer. Je vois ses yeux fermés, sa b
verte, ses lèvres pâles: c'est alors

de donner la mort. Incertain, furieux, désolé, je prends le premier chemin que je trouve. A peine avais-je fait quelques pas, que je m'entends appeler à grands cris : je me retourne ; c'était Félix, le page de Timbrio. Mon maître vous attend, me dit-il ; venez promptement le trouver. Je ne peux plus revoir ton maître, lui répondis-je ; Nisida est morte ; et c'est moi qui l'ai tuée. En prononçant ces mots, je m'éloigne précipitamment. J'arrive à Gaïette : un vaisseau allait mettre à la voile pour l'Espagne ; je m'embarque, et je reviens dans ma patrie, où j'ai pris cet habit que je ne veux plus quitter.

Voilà, bergers, le récit de mes malheurs. J'avais espéré de trouver la paix dans cet hermitage ; je n'y trouve que la solitude. En vain je m'efforce de tourner mon ame vers le grand objet qui devrait l'occuper toute entière ; le souvenir de ce que j'ai perdu me poursuit à chaque instant. Je me dis tous les jours qu'il faut oublier Nisida et Timbrio, et tous les jours je les pleure.

Les bergers ne tentèrent pas de consoler l'hermite ; mais ils s'affligèrent avec lui. La nuit était avancée, et la lune au plus haut de son cours ; ils quittèrent l'hermitage, et furent bientôt rendus à la cabane d'Elicio. Là, ils

ris soin, et qui alors était couvert des p
elles cerises du pays. Pendant un cert
emps de l'année, ce bel arbre, encore t
eune, et dont la tige était mince, suffi
cpendant pour nourrir son possesseur. D
ourterelles blanches l'avaient choisi pou
aire leur nid ; elles l'avaient placé tout au h
lans une fourche formée par quatre branc
Elicio regardait comme un heureux pr
ue des tourterelles vinssent nicher près
abane ; bien loin de les troubler, il pe
ous le cerisier des épis de blé, de la g
le chanvre, et même de la laine, pou
es tourterelles en garnissent le dedans d
t que leurs petits fussent couchés plus
ment.

Tandis qu'Elicio était à la noce de Si

échapper. Flicio, qui les reconnut, avait promis à sa bergère qu'elles reviendraient la trouver ; il voulut tenir sa parole. Il sort de sa cabane pour saisir pendant leur sommeil le père et la mère, et les mettre dans une cage avec leurs petits. A l'aide d'une échelle qu'il appuie contre le chaume de sa maison, il monte à la hauteur de la branche, avance le corps, écarte doucement les feuilles, et voit, à la clarté de la lune, les deux tourterelles dans le nid, la tête sous une aile, et l'autre aile un peu déployée pour mieux couvrir leurs petits : elles ne se réveillaient pas. Il ne tenait qu'à Elicio de les prendre ; jamais il n'en eut le courage : Non, dit-il, charmans oiseaux, vous ne serez point privés de la liberté ; vous appartiendrez à ma bergère, mais sans être esclaves ; et vous vivrez toujours près d'elle, quoique libres de vivre ailleurs. Il descend promptement de l'échelle ; il court chercher une bêche, et revient au cerisier : il creuse un fossé tout autour ; et lorsque l'arbre, sur sa motte, ne tient plus que par sa base au milieu de ce fossé, il appuie horizontalement le tranchant de sa bêche, l'enfonce avec précaution, et, sans effort, sans ébranler l'arbre, il le détache avec sa motte de la terre. Alors il

levant cette fenêtre que s arrete
dépose doucement à terre le cerisier ;
:c tient debout, tant le berger a mis d'
à l'enlever. Elicio, qui avait pris soin
cher sa bèche sur ses épaules, fait une
y place le beau cerisier, et le tourne
nière que, le nid se trouvant devant
nêtre, Galatée, en étendant la main
caresser les petits tourtereaux. Conten
ouvrage, il regarde s'il n'a pas trop
es tourterelles ; elles n'avaient été
veillées. Elicio distingua leurs têtes,
longeaient par-dessus la mousse
Pardonnez, leur dit-il, pardonnez-n
lres colombes, si j'ai troublé votre
c'est pour votre bonheur autant qu
nien : vous êtes à Galatée. Dès q
[illegible] volez sur son ép

regretterai pas. Mais si jamais un rival se présentait à cette fenêtre, ah ! fuyez, oiseaux constans, venez me retrouver, venez gémir sur ma cabane ; vous n'aurez pas long-temps à vous plaindre avec moi.

L'aurore commençait à paraître, et l'hirondelle gazouillait déjà sur la cheminée de Galatée, quand Élicio reprit sa bêche, et regagna sa chaumière. Il n'était pas encore bien loin, qu'il entendit marcher derrière lui : il regarde ; c'était Mœris, le père de Galatée. Élicio eut peur, comme s'il eût été coupable. Mœris le rassura bientôt ; et, sans lui demander pourquoi il était au village de si bon matin : J'allais chez toi, lui dit-il, pour te confier un secret, et te demander un service qui intéresse ma fille. Le berger, plein de joie, lui baisa les mains avec transport : ils entrèrent ensemble dans un petit bois de myrtes qui n'était pas éloigné du chemin.

FIN DU LIVRE SECOND.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

maux. La soif de l'or, voilà l
crimes et des malheurs. Le Créa
l'avait prévu : il cacha ce fune
les entrailles de la terre ; et n
combler le précipice, il le cou
de fruits, de tout ce qui d
l'homme pour ses besoins et ses
satiable avarice n'eut pas ass
bienfaits ; elle pénétra dans ces
de travaux et de périls ; elle ar
enfers, et découvrit aux huma
de tous les vices. Hélas ! qui a
fert de cette fatale découverte
cœur sensible ne suffit plus pou
d'aimer : si l'on veut obtenir
rendrait heureuse, il faut des
chesse, et non des preuves

il est à plaindre ; les tourmens et le désespoir sont le partage de sa vie. Que faut-il donc faire quand on est pauvre et sensible ? Ne pas aimer ? Ah ! c'est encore pis.

Elicio n'avait pas fait toutes ces réflexions quand il s'était attaché à Galatée, ou peut-être les avait-il faites ; car de quoi servent les réflexions en amour ? On prévoit les chagrins on s'y expose ; ils arrivent, et sont aussi douloureux que s'ils étaient inattendus.

Erastre, Tircis et Damon furent surpris à leur réveil de ne pas trouver Elicio. Le soleil avait déjà fait près de la moitié de son cours : inquiets de ne pas le voir de retour, ils allèrent le chercher au village. Comme ils traversaient le petit bois de myrtes, ils entendirent la voix de leur ami. Attentifs et curieux, ils s'arrêtent pour écouter. Elicio chantait ces paroles :

J'aimais une jeune bergère,
Mon amour faisait mon bonheur ;
Je croyais posséder le cœur
De celle qui m'était si chère.
Hélas ! pour un autre amant
Elle trahit mon espérance ;
Et j'aime mieux pleurer son inconstance,
Que d'être heureux en l'oubliant.

Les bergers, alarmés par ces te
coururent vers Elicio : ils le t
au pièd d'un hêtre, le visage
mes. A peine il les aperçut,
précipitamment, il vint se jet
rastre. Mon ami, lui dit-il, n
dre Galatée ; elle nous quitte
Écoutez, ajouta-t-il en regar
Damon, le funeste secret que M
ce matin ; je vais vous rappor
paroles.

Élicio, m'a-t-il dit, je d
l'attachement que tu m'as to
en t'instruisant le premier du
fille. Je l'ai conclu hier : elle
Portugais dont les immenses

Je sais que tu t'intéresses à ma fille comme si tu étais son frère, et je t'ai choisi, mon cher Élicio, pour te prier de l'accompagner en Portugal, d'être présent à ses noces, et de venir me rapporter des nouvelles certaines de son bonheur.

Malgré le trouble où m'a mis ce discours, j'ai recouvré ma voix pour y répondre. Comment! lui ai-je dit, vous avez pu consentir à vous séparer de votre fille! vous avez pu la condamner à vivre loin de son père et de sa patrie! Etes-vous certain de ne pas faire son malheur en l'exilant dans un pays étranger? pensez-vous qu'elle ne regrette pas.... J'ai sondé le cœur de ma fille, interrompit Mœris; je l'ai instruite de mes résolutions : elle m'a répondu avec sa douceur ordinaire qu'elle serait toujours prête à m'obéir. J'ai même démêlé sur son visage une légère émotion, marque certaine de cette joie qu'éprouve la fille la plus sage en apprenant qu'elle va se marier. Ne sois donc pas inquiet de son bonheur, et va te préparer au voyage que j'attends de ton amitié. Voilà, mes amis, ce que m'a dit Mœris; voilà l'événement que je craignais plus que la mort.

Tircis, Damon, et surtout Érastre, s'affli-

clare qu'il voulait
de bien que sa fille. Si j'avais osé parl
aurait cru que j'aimais sa fortune, e
amitié pour moi se serait changée en n
Mœris est trop riche pour n'être pas dé
je suis trop pauvre pour être hardi.

Mon ami, lui dit Tircis, ne perd
toute espérance : allons trouver Galatée,
savoir d'elle-même s'il est vrai qu'ell
sent à épouser ce Portugais ; et si, con
le crois, il lui en coûte pour obéir à so
nous tâcherons de rompre ce funeste m
L'amour et l'amitié nous inspireront
ils ont fait des miracles ; que ne fer
point réunis ?

Élicio suivit le conseil de Tircis. Les
bergers prirent le chemin de la fonta
Ardoises, où Galatée se reposait souv

humides regardaient la fontaine : son front était appuyé sur une de ses mains, et de l'autre elle caressait le chien d'Elicio, ce chien qui, depuis si long-temps, était plus souvent avec elle qu'avec son maître. Le fidèle animal, couché aux pieds de Galatée, avait la tête appuyée sur les genoux de la bergère, les yeux fixés sur les siens; et son air inquiet et reconnaissant semblait lui demander pourquoi, ce jour-là, il était caressé plus qu'à l'ordinaire. Elicio fit arrêter ses compagnons pour jouir de ce spectacle : une douce satisfaction remplaçait déjà la douleur peinte sur son visage. Galatée, qui se croyait seule avec le chien, se mit à chanter ces paroles :

O toi qui suis toujours mes pas,
Toi, le compagnon de ma vie,
Tu vas perdre ta bonne amie;
Elle quitte ces beaux climats.

Une obéissance cruelle
M'arrache à ces prés, à ces bois,
Où j'entendis souvent la voix
D'un amant comme toi fidèle.

Aimable chien, viens avec moi;
Toujours seule avec ma pensée,
De ma félicité passée
Il ne me restera que toi.



Quitte ton maître pour me suivre ;
Tu reviendras au premier jour :
Il apprendra par ton retour
Que loin de lui je n'ai pu vivre.

Les larmes que versait Galatée ne lui permirent pas de poursuivre. Élicio pleurait aussi ; mais c'était de joie. Il n'est plus maître de son transport ; il court vers la bergère, tombe à genoux devant elle, et saisit une de ses mains qu'il presse contre ses lèvres. Galatée, surprise, fait de vains efforts pour la retirer : elle s'aperçoit que d'autres bergers la regardent, elle veut se fâcher, elle ne le peut pas ; elle veut fuir, le chien l'en empêche : il tourne autour d'elle en sautant ; il les caresse tous deux à la fois : on dirait qu'il jouit du bonheur qu'il vient de procurer à son maître.

Tircis, Damon, Érastre même, étaient attendris, et n'osaient approcher des deux amans. Galatée les appelle, fait relever Elicio ; et s'efforçant de dérober ses larmes : Je ne prétends plus, leur dit-elle, cacher un secret que mon imprudence a trahi. Oui, je regrette ma patrie ; j'y laisse peut-être mon cœur ; mais je n'en suis que plus résolue à obéir à

son père : ce devoir sacré l'emportera sur out. Je vous conjure de ne pas redoubler par os plaintes une douleur qui serait inutile, t surtout de ne pas troubler une solitude evenue nécessaire après un tel aveu. A ces ots, elle s'éloigne, laissant les quatre ber- ers interdits. Le chien d'Elicio fut le seul ui osa la suivre : elle s'en aperçut, et voulut n empêcher en le menaçant de sa houlette ; uis le chien s'offrit à ses coups, et la pauvre alatée ne put jamais venir à bout ni de le attre ni de le chasser.

Les quatre amis, restés ensemble, tinrent onseil sur les moyens de rompre ce fatal ariage. Tircis était d'avis de rassembler les rgers de la contrée, et de venir tous en- mble supplier Mœris de ne pas leur enlever trésor dont ils étaient si fiers. Damon vou- it aller en Portugal menacer le futur époux, : l'effrayer de manière qu'il renonçât lui- éme à Galatée. Elicio inclinait vers ce parti. rastre, la main sur ses yeux, ne disait rien, : pleurait : Non, mes amis, s'écria-t-il en suyant ses larmes; tous ces moyens ne ser- ront qu'à irriter Mœris. J'ai un projet qui ndra tout le monde heureux, excepté moi ; est à celui-là que je m'arrête, et de ce pas

encontrèrent un cavalier superbement nan
nonté sur un magnifique cheval, et suiv
leux dames sur des haquenées. Une trc
nombreuse de valets prouvait que c'éta
les personnes de distinction. Les bergers
aluèrent en passant; et l'inconnu, leur
lant le salut, arrêta Élicio : Voudriez-
ien, lui dit-il, nous indiquer dans ces f
n lieu commode pour y passer quel
ieures? Les dames que vous voyez sont
uées de la chaleur et de la route, et voudr
e reposer ici. Elicio, qui s'oubliait tou
our penser aux autres, les conduisit à l
aine des Ardoises, qui n'était qu'à deu
Dès qu'ils y furent arrivés, leurs valets
èrent une table qui fut bientôt couve
afraîchissemens. Les deux dames, assis
et surt

devait-elle cet avantage qu'à la profonde tristesse qui semblait obscurcir les attraits de sa cadette.

Élicio pressait ses compagnons de reprendre le chemin de l'hermitage; le cavalier les retint. Laissez-moi jouir, leur dit-il, du bonheur de vous avoir rencontrés; je voudrais ne vivre qu'avec des bergers. Quelle différence de votre heureux sort à celui des habitans des villes! La nature vous donne pour rien tous les plaisirs dont nous achetons l'image: l'oisiveté avance nos jours; le travail prolonge les vôtres: l'ennui, le mensonge, la gêne, voilà notre vie; la joie, la franchise, la liberté, voilà la vôtre. Ah! dès demain je me fais berger, si Nisida veut devenir bergère.

Au nom de Nisida, Elicio regarda les deux dames avec un air de surprise et d'intérêt, qui fut remarqué du cavalier. Pardonnez, lui dit Élicio, si le nom de Nisida me fait une impression si vive; il n'y a pas long-temps qu'un de nos amis versait bien des larmes en nous parlant de Nisida. Avez-vous, reprit l'inconnu, quelque bergère qui s'appelle ainsi? — Non. Celle dont il était question n'est pas bergère: elle n'est pas même de ces contrées; Naples est sa patrie. — Naples!.... Eh! com-

pâleur fut à l'instant effa
incarnat.

Oui, lui dit Élicio, il est
de vous avoir perdue allait
qu'il a consacrée à la péni
hermite; son hermitage n'
rons l'embrasser, s'écria
était debout, et marchait d
chemin qu'il fallait prendre
sur le bras de son amant; e
et Elicio les guident vers l'h

Il était presque nuit quan
pied de la colline. Timbrio
tout la jeune Blanche, mon
sans reprendre haleine. Par
de l'hermitage, ils la trouv
regardent, ne voient personn

est sûrement près d'ici ; mais ce malheureu
ami, qui n'espère plus vous voir, qui vou
pleure sans cesse, va mourir de sa joie, s
vous vous offrez tout d'un coup à lui. Ménagez
le, contenez vos transports, et trouvons un
moyen de préparer son ame à un plaisi
qu'elle ne soutiendrait pas. Tout le mond
approuve l'avis de Tircis : on décide qu'i
faut envoyer les bergers au-devant de Fabian
pour lui annoncer avec précaution les tendre
amis qu'il va revoir.

Pendant que l'on se consultait, Blanch
considérait, à la clarté de la lune, l'intérieu
de la cellule. Une natte de jonc, une esca-
belle, un crucifix de buis, c'étaient tous le
meubles de Fabian ; Blanche les examine long
temps, puis elle va se mettre à genoux devan
le crucifix, et remercie tout bas le ciel d
l'avoir conduite dans cet hermitage.

Timbrio et les bergers la regardaient ave
attendrissement, lorsque des soupirs et de
plaintes leur apprennent que Fabian n'est pa
loin. Tout le monde s'approche : on aperçoi
l'hermite sous un olivier sauvage, à genoux
sur un quartier de roc, les bras tendus ver
le ciel. A cette vue les deux sœurs et Timbri
veulent se précipiter dans ses bras ; Tircis m

ce sa
ndre.
ıdus
ı têt
haqu
e bie

prêm
ıi ren
ir mc
ırme
O m
e ; m
enir

Blan
. Tir
ı Dar
ıite,
ıœur



sa sœur et Timbrio, occupée de vous chercher par toute l'Espagne. Quelqu'un les a rencontrés. — Que dites-vous ? Est-il bien sûr que ce soit mon ami, que ce soient les deux sœurs ?.... Ah ! ne vous jouez pas d'un malheureux : vous aviez paru prendre pitié de mes maux ; ne venez pas les aigrir en m'abusant d'un faux espoir.

Comme il disait ces paroles, Tircis, pour préparer une si tendre reconnaissance, dit à Nisida de chanter de l'endroit où elle était, sans s'offrir encore aux yeux de l'hermite. Nisida suivit son conseil, et commença ce premier couplet d'une chanson que Fabian avait faite autrefois :

Amitié, reprend ton empire
Sur l'aveugle dieu des amans :
Dans la jeunesse il peut suffire ;
Tu rends heureux dans tous les temps.
Il fait naître une vive flamme ;
Tu formes un tendre lien :
Il n'est que le plaisir de l'ame,
Et toi seule en es le soutien.

Fabian parlait encore, lorsque la voix de Nisida vint frapper son oreille. Il s'arrête, il écoute, il reste immobile, les yeux fixés et la

peut les retenir : [illegible]suite, regardant d'un air prière, et tous [illegible]abandonne, la terreur se Nisida et Timbr[illegible]se; il prend les deux bergers Blanche, respi[illegible]s, et les considère avec ef- par-dessus le[illegible] la voix continue, et vient instant les pl[illegible]d de son ame : peu à peu sa voir son ami. [illegible]ssipe; ses traits, ses yeux, re-

O mon D[illegible]r douceur : il revient à lui, s'élance que je veux [illegible]trait vers l'endroit d'où partait la plissez le [illegible]rive, regarde, et tombe sans mou- cœur, ne [illegible]dans les bras de son ami.

j'ai tout [illegible]a et Timbrio appellent : les bergers Dieu! c[illegible]ent; on s'empresse, on s'efforce à le ne m'a[illegible]er. Blanche avait déjà couru chercher mes m[illegible]au dans la cellule; elle en jette sur son

Au[illegible]ge, elle serre ses mains dans les siennes. pleu[illegible]ermite reprend ses sens; il ouvre les yeux, crai[illegible] doute encore de son bonheur : Est-ce bien d'a[illegible]oi? dit-il à Timbrio; est-ce toi que j'ai tant di[illegible]leuré? — Oui, c'est moi; c'est ton ami, T[illegible]celui qui te doit la vie. Ils s'embrassent, ils confondent leurs larmes, ils restent long-temps serrés l'un contre l'autre. Plus de chagrin, lui dit Timbrio, nous sommes tous réunis : voici Nisida, ta bonne amie; voilà Blanche qui allait mourir si nous ne t'avions pas trouvé : que te faut-il encore? Ah! rien, répond l'her-

nize en souriant et pleurant à la fois. Blanche
t Nisida lui tendent les bras. Fabian veut
arler; mais il fait de vains efforts : il prend
es mains des deux sœurs, les joint toutes
eux sur sa poitrine, et tombe à genoux en
anglotant.

Cette scène attendrissante dura quelques
omens encore. Fabian conduisit ses amis
ns sa cellule, et leur fit le détail de tout ce
i lui était arrivé depuis leur séparation. Ce
it fut court. Le prudent Fabian, toujours
time de l'amitié, parla de son amour pour
nche, comme du sentiment qui l'avait le
s occupé pendant sa solitude. Blanche,
nsportée, n'osait rien dire; mais elle em-
ssait sa sœur.

Thermite supplia son ami de lui raconter à
tour ses aventures depuis le moment où,
r aller porter la nouvelle de sa victoire à
ida, il l'avait laissé sur le champ de ba-
le. Les bergers se joignirent à Fabian pour
nander ce récit : Timbrio ne se fit pas
sser.

près mon combat avec Pransile, impatient
revoir Fabian, j'envoyai mon page à la
ison de campagne de Nisida : il en revint

campagne, ni mes instances, ni mes
ne purent m'en ouvrir l'entrée; et les c
et les pleurs des domestiques me conf
la mort de Nisida. Je ne vous dirai
que je devins dans ce moment; on
point de douleur, puisque je n'expir
l'heure. Malgré mon désespoir, je m
qu'il me restait un ami; et, tout b
j'étais, je suivis sa trace jusqu'à
Quand j'arrivai dans cette ville, Fabi
de s'embarquer. Je fus forcé d'atten
part d'un navire catalan qui devait
dans quelques jours à Barcelonne.
taine me reçut sur son bord, et n
redoublèrent en quittant cette Italie
perdu le plus cher objet de mon cœ

Le vent, qui d'abord nous était
diminua tout d'un coup, et notre

mort ou mon ami : les seuls momens que je trouvais moins amers étaient ceux où je chantais sur un luth qui appartenait à un passager.

Le second jour de notre départ, au moment où l'aurore commençait à teindre l'horizon, j'étais assis sur la poupe, et je considérais cette vaste mer dont les flots tranquilles réfléchissaient les étoiles prêtes à disparaître. Tout reposait autour de moi : les officiers, les matelots étaient livrés au sommeil ; le pilote même dormait sur son gouvernail : les voiles étaient pliées, on n'entendait que le bruit de la proue du vaisseau qui fendait doucement les ondes. Ce profond silence, ce grand spectacle de la mer et du ciel, cette aurore qui venait lentement réveiller les malheureux, tout me retraçait plus vivement mes peines ; je pris mon luth, et je chantai ces paroles :

Tout se tait : tout est calme et dans l'air et sur l'onde.
L'on n'entend que le bruit des ailes du zéphyr :
Tout dort autour de moi dans une paix profonde ;
Moi seul je veille pour souffrir. [1]

---

[1] Agora que calla el viento,
Y el seego mar esta en calma,
No se calme mi tormento.

J'en étais à ce dernier
tends un bruit de rames
procher du vaisseau. J'éco
premiers rayons du jour
une barque : elle venait d
efforts de quatre rameurs
sur la mer. La barque app
s'avance sur le bord : Au
cria-t-elle, daignez me dir
n'est pas le navire catalan
jours de Gaïette. Jugez de n
la voix de Blanche, de la so
Ah ! ma sœur, m'écriai-je !
pite à la corde du vaisseau.
rive dans la barque ; je co
dans les bras de Blanche ;

role. Nisida me parlait, me rassurait; je la regardais en tremblant que ce ne fût un songe, et que le réveil ne m'enlevât mon bonheur.

Revenu de ce premier ravissement, je m'occupai de faire monter dans le vaisseau la tendre Nisida et son aimable sœur. Elles étaient toutes deux en habits de pélerines; mais le capitaine, instruit par moi, les reçut avec le respect qu'il devait à leur naissance. Ce fut alors que j'appris de Blanche comment l'oubli de l'écharpe avait causé à sa sœur, presque mourante, un évanouissement si profond, que tout le monde la crut morte. Elle ne reprit ses sens qu'au bout de huit heures; et, apprenant à la fois ma victoire sur Pransile, mon erreur, mon désespoir, et notre fuite, elle résolut, avec sa sœur, de tout quitter pour nous suivre. Malgré ses maux, malgré sa faiblesse, elle voulut partir, et Blanche disposa tout pour leur fuite. Elles avaient de l'or et des pierreries; tout fut prodigué pour s'échapper de la maison paternelle. Un domestique gagné leur amena une litière au milieu de la nuit; et les deux sœurs, munies de leurs diamans, et déguisées en pélerines, prirent la route de Gaïette, où elles

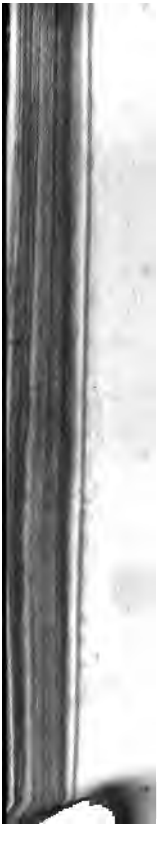


savaient que je m'étais rendu
vèrent deux heures après le dé
A force d'argent elles trouvère
qui essayèrent de nous rejoi
revenu seconda leurs efforts ; e
protégeait sans doute ces ai
les fit arriver sans accident
vaisseau.

Je retrouvais Nisida ; mais
quais, mon cher Fabian, et c'
cher la faveur que nous fai
Blanche le sentait aussi bien
absence fut du moins le seul
nous eûmes à gémir. Après u
vigation, nous arrivâmes à Ba
espérions y trouver de tes nou
recherches furent vaines. Bla
mière à dire qu'il fallait parco
pagne, et ne s'arrêter que lor
rions trouvé : elle était bien s
serait suivi. Nous résolûmes d
Tolède, où sont établis des pa
Mais, avant tout, nous écrivî
pour l'instruire de nos avent
mander la permission de nous
il a répondu selon nos désirs ;
en route pour cette ville, nous

an, quand notre bonheur nous a

l'histoire de Timbrio. Dès qu'il
: parler, l'hermite le prit en parti-
: menant dans un coin de sa cel-
dit d'une voix timide : Est-ce que
; à Tolède ? Timbrio, surpris de
, le regarde : Fabian baisse les
se échapper quelques larmes. Son
: dans ses bras : Il faut bien, lui
, que tu viennes à Tolède pour
chère Blanche; elle t'adore, elle
un seul instant sans penser à toi.
toujours, n'est-il pas vrai ? Plus
, reprit Fabian ; mais je t'aime en-
age. Allons, ajouta-t-il en sou-
itterai cet habit d'hermite, et tu
rouver un plus convenable à un
rié ; mais si tu m'en crois, quand
les époux de ces deux charmantes
s reviendrons ici vivre avec ces
; qui nous aiment, et qui méritent
; aimions. J'en avais déjà formé le
rit Timbrio : je suis fatigué du
je veux finir ma vie dans ces bois,
mme et mon ami. Après cette con-



versation, ils vinrent en rendre
deux sœurs et aux bergers : to
applaudit à leur dessein.

Cependant la nuit était av
conseillait de gagner promptem
Je n'ai point de maison à vou
aux quatre amans ; mais je v
duirè à celle de Galatée : Mœr
se fera un honneur de vous rec

Son avis est suivi : on se me
on double le pas, on arrive. M
mettre à table, avec sa fille, Flori
et les quatre bergers arrivés de
emmener le lendemain Galatée
la porte, les chiens aboient ;
ouvrir lui-même. Élicio lui d
pitalité pour Nisida, Blanche
amis. Le vieux berger, hono
hôtes, les accueille avec respec
fille : il fait ajouter au souper
de meilleur ; et, les invitant
table, il s'excuse sur ce qu'ils
attendus.

Pendant le repas, Galatée
n'être pas triste. Élicio s'était
loin qu'il avait pu des Portug
gardait avec colère, et ses yeux

; les yeux de Galatée. On sortit de
s les convives allèrent prendre le
es bancs de pierre qui étaient à la
la maison. Le vieux Mœris voulut
ses hôtes le brillant mariage qu'il
angé pour sa fille : il s'étendit avec
ance sur les richesses de son gendre,
; que les Portugais ne manquèrent
agérer. Les deux amis et les deux
; croyaient obligés de féliciter Galatée :
epondait rien, et le malheureux Élicio
it ses larmes. Tout à coup le son fu-
l'une trompette se fait entendre dans
ge.

ris, ses hôtes, tous les habitans alar-
ourent vers la grande place, d'où sem-
enir le triste son. Ils aperçoivent quatre
s vêtus de deuil, et couronnés de cyprès:
portaient à la main des flambeaux allu-
es. deux autres sonnaient de la trom-
Au milieu des quatre bergers était un
re de l'Éternel, vêtu de ses habits
otaux.

ait le vénérable Salvador, le pasteur
rgers, celui qui les consolait dans leurs
, et qui remerciait le ciel de leur bon-
Tout le village était sa famille, tous les

[I I.

ante
ɔi de

ıain
· les
Ton
ırore,
iste
e cér
s d'u
ı de
se ras
ne ob
que s
diff
joie;
ce.
s deu
illag



LIVRE QUATRIÈME.

Je me livre à toi, douce mélancolie; viens répandre sur mes derniers tableaux cette demi-teinte sombre qui plaît à tous les cœurs sensibles. Ne crains pas de les émouvoir : les larmes que tu fais couler sont aux ames tendres ce que la rosée est aux fleurs. Que les souvenirs que tu donnes sont attachans! quel est l'amant éloigné de sa maîtresse, l'ami privé de son ami, la mère loin de son fils, qui ne te regarde pas comme son bien le plus cher? Comme ils sont doux ces momens, où, séparé du monde entier, seul avec son cœur et sa mémoire, on se recueille dans soi-même, ou plutôt dans l'objet aimé? Qu'on a de plaisir à se rappeler toutes les époques de sa tendresse! Le premier jour où l'on aima, le premier aveu qu'on en fit, l'air dont il fut écouté, les craintes, les soupçons, les querelles, tout est présent, tout se retrace avec délices. On jouit de nouveau des plaisirs que l'on a goûtés : on jouit même des chagrins que l'on a soufferts. Si toute espérance est ra-

vie, si l'impitoyable mort a moissonné l'objet de notre amour, les pleurs qu'on lui donne ont des charmes ; son souvenir laisse encore une impression de bonheur : on serait peut-être plus à plaindre, si l'on pouvait se consoler.

Ainsi pensait le sage Salvador : il consacrait un jour de l'année aux larmes de la reconnaissance, de l'amour et de l'amitié. Ce jour était arrivé : Salvador, revêtu de ses plus tristes ornemens, se rendit sur la grande place : il vit bientôt paraître tous les habitans du village, couverts de crêpes, couronnés de cyprès, et portant des houlettes garnies de rubans noirs. Salvador les rangea lui-même ; et, séparant les bergers des bergères, il fit marcher toute la troupe sur deux files.

Du côté droit, Nisida, Blanche, Téolinde, Florise et toutes les jeunes filles, s'avançaient sous la conduite de Galatée. Du côté gauche, vis-à-vis d'elles, marchaient Timbrio, Fabian, Damon, Tircis, tous les jeunes garçons, ayant à leur tête Élicio. Le seul Érastre manquait. Après eux venaient les épouses, conduites par Silvérie ; et les époux, menés par Daranio. Cette troupe d'heureux était presque aussi belle que la première. Elle était suivie

ème moins brillante et plus res-
étaient les veuves et les vieillards :
guidés par Mœris, et par la mère
Leurs cheveux blancs n'avaient
uronnes : leurs mains tremblantes
t sur des bâtons noueux. Hélas !
eux surtout que la cérémonie était
: ils allaient pleurer sur la tombe
'une sœur ou d'un époux.

fermait la marche : il avait choisi
pour être plus près des plus mal-
ses côtés huit beaux enfans, vêtus
: lin et couronnés de fleurs, por-
respect l'eau lustrale, l'encens et
s de cet emploi, qui était la ré-
l'une année entière de sagesse, ils
t plus gravement que les vieillards.
ver à la vallée des tombeaux, il
à peu près une lieue, toujours sur
Tage, et sous une voûte de ver-
rmait un double rang de peupliers.
s en silence marchaient sur un
de fleurs humides encore de la
leil commençait à dorer la cime
gnes, et annonçait un des plus
s de l'été. Le ciel était partout
doux zéphir agitait les arbres, et

ues au chant joyeux du
exhalaient tous leurs parfi
jouaient sur les eaux du
ture, au moment de son
mercier le Créateur du no
lui accordait.

Timbrio, Blanche, Nisi
à ce spectacle ravissant
avec surprise. L'entrée de
beaux leur causa bientôt u
ration.

Sur la rive de ce beau fl
l'or dans son sein, est un
carré, ceint de toutes part
collines : on y pénètre par
Ce long défilé est garni des
haie de cyprès plantés en a
serrés, que leurs bran

sombre de ces deux murailles. Jamais aucun troupeau ne pénétra dans cet asile ; jamais le bûcheron ne porta la hache dans ce bois sacré. Un silence profond y règne : l'on n'entend que le bruit de quelques sources qui descendent sous le feuillage, se réunissent dans un lit de mousse, et vont porter à quelques pas, dans le Tage, leurs petits flots argentés.

A l'extrémité de cette avenue est un antique sapin qui semble fermer la vallée. Sur son écorce sont gravées ces paroles :

Passant, respecte cet asile :
Si ton cœur est pervers, tremble d'y pénétrer ;
Mais, s'il est vertueux, marche d'un pas tranquille :
A ces tombeaux tu peux pleurer.

Dans l'intérieur de la vallée, les mêmes cyprès règnent à l'entour. Au milieu, est une fontaine dont l'eau, toujours abondante, arrose et nourrit le gazon. Quelques tombeaux sont épars çà et là, les uns déjà couverts par le lierre, les autres encore ornés de guirlandes, tous renferment la dépouille mortelle d'un être qui aima la vertu.

L'honneur d'être enterré dans cette belle

s ;
ia-

'ar-
rez-
erez
a. A
aque
e qui
abian
licio ;

levant
:taient
étaient
it - il
e vou
noi c
aime
En pr



Promettez-moi d'être mon ami, et dès ce moment je renonce au monde pour être berger avec vous, pour habiter, avec Nisida, Blanche et Fabian, une cabane voisine de la vôtre. Vous seriez trop près d'un malheureux, lui dit Elicio : Depuis que j'ai perdu ma mère, un seul sentiment pouvait me faire aimer la vie ; et demain je ne verrai plus celle qui en est l'objet. Les deux sœurs, les deux amis le pressèrent de s'expliquer davantage. Ce n'est pas ici le lieu de vous parler de mes amours, reprit le berger ; quand nous serons sortis de la vallée, je vous raconterai mes malheurs.

Il parlait encore : la trompette sonna. Expliquez-nous, demanda Timbrio, pourquoi Salvador nous rappelle. Pour honorer, lui répondit Elicio, la cendre du dernier berger que nous avons perdu. Ensuite nous entendrons l'histoire de sa vie, qui nous sera chantée par la plus sage de nos bergères.

Ils se rendent à la fontaine : tout le monde y était rassemblé. Leur vénérable conducteur les guide vers un tombeau dont la pierre encore toute blanche portait cette simple épitaphe :

ICI REPOSE UN BON FILS.

front de Galatée : elle se tient debo
la tombe, et tous les bergers l'é
silence.

Des bergers de notre village,
Lisis fut le plus amoureux :
Louise reçut son hommage,
Et partagea bientôt ses feux.
Il la demande à sa famille ;
Mais le père dit à Lisis :
Soyez riche autant que ma fille ;
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors son amour et sa chaumière,
Le pauvre Lisis n'avait rien,
La cabane était pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie ;
Il arrive au pays de l'or :
Là, par une honnête industrie,
Il amasse un petit trésor.

Il va posséder son amie ;
Mais la veille d'un jour si beau,
Par une affreuse maladie
Sa mère est au bord du tombeau.

Lisis, tremblant, court à la ville ;
Il ne songe plus aux amours :
Du médecin le plus habile
Lisis implore les secours.
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il, embrassant ses genoux :
Si votre art lui sauve la vie,
Ce que je possède est à vous.

Le médecin, par sa science,
Rend la mère aux vœux de son fils :
Le trésor est sa récompense :
Plus de Louise pour Lisis.
Un autre épouse la bergère :
Lisis le voit sans murmurer ;
Et l'air content, près de sa mère,
Il mourut, et n'osa pleurer.

Galatée vint reprendre sa place. Mes amis, s'écria Salvador, votre cœur vous parle bien mieux que je ne pourrais vous parler. Vous pleurez tous d'attendrissement au récit d'une bonne action ; jugez quel doit être le plaisir de la faire !

Les deux amis et les dei
vaient pas oublié la prome
rent avec lui le chemin d
Ardoises. Le malheureux l
son amour, et le désespo
causait le mariage de Gala
che et Nisida le consolaie
geait au moyen de lui fai
tresse.

Derrière eux, et à peu
latée, Florise, Téolinde,
marchaient ensemble san
de Mœris pensait que le
jour de son départ : Floris
de la suivre en Portugal
enviait le sort de celles q
la vallée des Tombeaux.

[illegible] à la fontain

le village. Il vit revenir quelques bergers ; et, n'apercevant ni son maître, ni sa maîtresse, il partit pour aller au-devant d'eux, et les joignit comme ils entraient dans les bois.

Après avoir été plus d'une fois d'une troupe à l'autre, caresser Élicio et Galatée, le chien se met à courir dans la montagne, et fait partir un petit chevreau sauvage, qu'il poursuit avec ardeur. Le chevreau fuit, et passe près des bergères ; la peur lui donne des forces : il gagne, sans être atteint, une caverne où il entre en bêlant. Le chien le suit : Galatée pousse des cris pour que l'on sauve le petit chevreau. Tout le monde accourt : on arrive à l'entrée de la caverne. Élicio s'était déjà précipité après le chien.

Tircis, Damon, les deux amis, rassuraient seulement les bergères, et s'attendaient à voir sortir l'amant de Galatée portant le chevreau dans ses bras, lorsqu'un bruit affreux se fait entendre dans la caverne ; et l'on en voit sortir Élicio se débattant avec un homme dont l'aspect était effrayant. Il était couvert de lambeaux déchirés ; une barbe noire et épaisse lui cachait la moitié du visage ; ses longs cheveux en désordre flottaient sur ses épaules ;

faisait courber sa tête en arri
en silence, les yeux étincelan
sur l'autre, les jambes entre
chaient mutuellement à se ter

Le chien d'Élicio n'avait
maître, et faisait des efforts p
mais une chèvre sauvage l'occ
même. Attentive à ne jamais
elle le poussait devant elle en
ses cornes, tandis que le ch
bondissait derrière sa mère,
ver celui qu'il avait craint.

Tircis, Damon et les deu
cipitent pour séparer les com
se saisit du sauvage; il a be
force pour le contenir; m
évanouie, et tout le monde v

d'accidens, tombe à genoux devant Téolinde, et le lui présente d'un air soumis. A peine la bergère a-t-elle repris ses sens, qu'elle s'élance au cou du sauvage : Ah ! c'est toi ! s'écria-t-elle, Artidore, mon cher Artidore ! tu n'as donc pas oublié Téolinde.... Au nom de Téolinde, Artidore change de couleur : il se relève, et regardant la bergère d'un air égaré : Téolinde !.... dit-il, elle m'a trompé : je m'en souviens bien. Est-elle ici ? la connaissez-vous ? Oui, lui répond la bergère d'une voix tremblante, elle est ici ; elle ne vit que pour toi. Ecoutez, interrompt Artidore en lui parlant à voix basse, il faut que vous me conduisiez vers elle ; je veux lui reprocher sa perfidie, lui dire que je ne l'aime plus : ensuite nous reviendrons ensemble habiter ma caverne ; vous serez ma bonne amie, et je vous donnerai mon chevreau.

Téolinde, à ce discours, vit bien que la douleur avait égaré la raison du malheureux Artidore : elle le regarde, pleure ; et lui serrant la main avec tendresse : Je le veux bien, dit-elle : je ne te quitterai plus : je suis avec toi jusqu'au dernier jour de ma vie ; j'espère te prouver que Téolinde ne fut pas coupable. En disant ces mots, elle prend le bras d'Ar-

la rou
vre et
gers ma
e voir

ses effe
a'elle c
rien
elle p
elle do
oire d
qu'el
que p
à p
on, e
pour
re l'éc
long
questi
sa ma



les joignit. Florise et Galatée avaient
pendant le chemin ce qu'elles savaient
ours d'Artidore et de Téolinde. Après
licité cette bergère, on la pria d'en-
on amant à reprendre le récit de ses
es au moment où sa sœur jumelle
i cruellement trompé. Artidore y con-
et, quoiqu'un peu honteux de l'état
trouvait, il continua ainsi son his-

iscours de la fausse Téolinde m'avait
is un désespoir mortel. Je résolus de
amais celle que je croyais perfide. Je
cependant lui dire encore que je l'ai-
t je gravai mes adieux sur un peuplier.
ie souviens plus de ce que j'écrivis. De-
moment, ma faible raison s'aliéna,
sans but dans la campagne, et je fus
jours sans prendre de nourriture. Cette
nce acheva de troubler ma tête: je ne
pelle que confusément ce que je devins;
ules choses sont restées dans ma mé-

escendais une petite colline qui ne doit
e loin d'ici : tout à coup j'entends du
lans les broussailles, et j'aperçois ce
hevreau, que voilà couché près de moi,

la poussière. [illegible]
tait sans doute à mes forces, en
chant de voir le danger : j'étouffa
dans mes bras ; et sans regarder
vreau me suivait, je poursuivis ma
qu'à la caverne où vous m'avez trou

Son obscurité, son éloignement
habitation, me la firent choisir
tombeau. Je pénètre dans l'inté
vais m'asseoir sur une pierre : et l
pelant la perfidie de Téolinde, m
vint un moment pour me faire
mes maux. Résolu de ne plus sor
caverne, je roule une grosse pier
fermer l'entrée. Emprisonné dans
j'en ressens une affreuse joie : je
la terre, avec l'espérance de ne
lever.

il semblait venir de l'entrée de la caverne. Malgré moi je suis ému ; je me lève, j'y cours, et j'aperçois le petit chevreau que j'avais sauvé, qui passait son nez blanc entre la pierre et le rocher, et me demandait de lui ouvrir.

Mes yeux se mouillèrent : je repoussai la pierre avec précaution. Dès que l'ouverture fut assez large, le chevreau entra, suivi d'une chèvre ; elle était blessée, et son sang coulait. A peine arrivée, elle se couche à mes pieds, soulève sa tête, et la laisse retomber en haletant de fatigue et de douleur ; le petit chevreau tourne autour de moi, bêle douloureusement, va lécher la plaie de sa mère, et revient me caresser, comme pour me prier d'en prendre soin.

J'examinai la blessure ; je reconnus la dent du loup. Sur-le-champ je vais chercher de l'eau, je lave la plaie, j'étanche le sang, et j'y fais tenir un appareil avec des morceaux de mes vêtemens. Après cette opération, la chèvre me regarde avec tendresse, se renverse doucement, me tend ses mamelles pleines de lait, et semble m'inviter à partager la nourriture de l'enfant que je lui avais rendu.

Toutes les consolations humaines n'au-

le nouveau la plaie ; au bout de
elle était guérie, et la chèvre so
quefois seule, quelquefois avec s
qui nous suivait également tous
de mon côté dans les montagne
ma caverne : tous les soirs, nous
vions. Quand j'avais rencontr
courses du serpolet ou du cytise,
tais à ma compagne ; elle le ma
ma main : je mangeais mes fruits
chevreau tetait. Après notre re
fermer avec la pierre l'entrée d
meure ; et, couchés sur la mo
feuilles sèches, nous nous livrio
meil.

Aujourd'hui la chaleur du jou
pêché la chèvre et moi-même
notre caverne : le petit ch[illegible]

me a paru. J'avoue qu'à cet aspect, je
s été maître de ma fureur : je me suis
sur lui avec le projet de l'étouffer,
j'étais indigné qu'un homme vînt me
les seuls amis qui me restaient. Vous
été les témoins de mon combat et de son
use fin. C'est aujourd'hui le plus beau
de ma vie : j'ai retrouvé ma Téolinde,
ns revenir ma raison. Je vais passer ma
vec celle que j'ai toujours adorée, et ma
e et mon chevreau ne me quitteront pas.
isant ces mots, il les caressait d'une
, et tendait l'autre à Téolinde.

récit d'Artidore avait attendri tout le
le ; on le remercia les larmes aux yeux.
a tout bas Élicio de lui donner les moyens
uper sa longue barbe, et de prendre un
habit. Venez avec moi, lui dit le ber-
j'ai dans ma cabane tout ce qui vous est
saire. Allez, ajouta Timbrio, nous vous
drons ici ; et, pendant votre absence, je
rerai ce que je dois dire au père de.... Il
ta ; Galatée rougit. Artidore partit avec
o : Téolinde lui recommanda de n'être
ong-temps ; et la chèvre et le chevreau
ivirent.

Elles en étaient peu éloigr
quatre hommes, sortis de derri
saisissent les deux bergères, l
avec des mouchoirs de jeter d
forcent de monter sur deux m
naient là toutes prêtes. Galat
obéissent en tremblant; les qua
montent à cheval, placent au
les mules, et fuient au grand
frontière de Castille.

Ces ravisseurs étaient les qua
arrivés dans la maison de Mœri
jours. Ils s'étaient aperçus du
de tout le village; la manière d
avait regardés pendant le souper
d'œil qu'il jetait sur Galatée, leu
soupçonner la vérité. Le retard
Mœris pour

ulte. Ils craignirent de retourner
ée, et se décidèrent à un enlève-
devait leur être pardonné quand
Mœris aurait épousé leur maître.
avait réussi; ils fuyaient avec leur
s l'Amour veillait sur Galatée.
:, après avoir pris des habits dans
d'Élicio, revenait avec lui à la fon-
voient de loin les quatre cavaliers,
issent les bergères. Élicio jette un
: à sa maîtresse. De ses deux mains
:s mules : un Portugais lève le bras
rcer d'un pieu ferré : Artidore était
et, d'un coup de bâton, il casse le
arbare. Les deux bergères profitent
nt; elles glissent à terre; et, recon-
les lieux, elles courent chercher du
la fontaine. Pendant ce temps,
ait ramassé le pieu du blessé; et se
près d'Artidore, ces deux braves
pied, armés seulement d'un bâton
ieu, font tête aux trois lâches cava-
veulent venger leur compagnon.
ıbat inégal se soutient; mais le cou-
it céder à la force. Élicio, blessé au
peut plus se défendre, quand Tim-
ée à la main, tombe comme la

Galatée en est alarmée ; elle l
son mouchoir ; elle panse elle-n
cet appareil seul devait guérir
ramène au village, le bras
Galatée le soutient dans sa ma
faveur le paie trop du danger
courir.

On arrive chez Mœris : le viei
de l'attentat des Portugais, d
croit dégagé de sa parole. Voilà
brio, en lui présentant le bl
libérateur de votre fille : Élic
posséder celle qu'il a sauvée.
seule a pu vous faire balancer
riche, et je veux. ... Comme il di
on entend un grand bruit à l
maison : on regarde ; on voit e

le suivaient, chacune avec son
stre venait après elles : deux chiens
naient. Il entre, laisse à ses chiens
ı beau troupeau, et, la houlette à
vient parler au père de Galatée.
ui dit-il ; j'étais amoureux de ta
ouvais la disputer au Portugais à
nnes. Mais je me rends justice ; ni
s ni moi ne méritons Galatée : le
est digne d'elle. Tu peux en croire
la bouche de son rival. Tu exiges
ndre soit riche : regarde ce beau
qui vaut seul un héritage ; il est à
n'est pas moi qui le lui donne ; je
e parcourir les hameaux voisins :
nt d'amis, que, chacun d'eux ne
t qu'un agneau avec sa mère, en
j'ai formé ce troupeau.
t pas fini de parler, qu'Élicio le
: ses pleurs. Ah ! mon ami, lui dit-
: soit mon sort, ton amitié le rend
ıvie. Je n'ose espérer Galatée ;
Elle est à toi, s'écria Mœris, les
yeux. Viens, ma fille, je te donne
ateur ; viens embrasser ton époux.
ermeille comme la rose, approche
l'avancer trop vite : Élicio était à



son heureux époux :
la forçât d'approcher
ce baiser fut le premi
dans toute sa vie.

Alors on raconte à
Galatée et de Floris
Berger, dit-il, vous n
moment de ma vie : je
bien avec Élicio, pour
latée ; vous m'avez pr
pourtant pas plus que
depuis plus long-temps
soyez préféré. J'espère
en élevant la voix, qu
d'accomplir un autre
quatre parts de ma fort
appartenir à mon ami

Nisidas et pour moi. Oui, mes bons amis, je serai berger ; je finirai mes jours avec vous, avec Fabian : nos cabanes seront voisines, nos ménages seront unis, nous deviendrons l'exemple du village ; et nous vieillirons tous ensemble dans la paix, la joie et l'amour.

Tout le monde remercia Timbrio : Artidore et Téolinde l'embrassèrent, Mœris voulut que ce soir même tous les contrats fussent rédigés. Il court répandre dans le village la nouvelle de tant d'heureux événemens, et ramène avec lui l'alcade et le vénérable Salvador.

Les contrats furent bientôt faits. L'on convint que dès le lendemain Timbrio renverrait toute sa suite à Tolède, avec un homme de confiance qui donnerait de ses nouvelles aux parens de Nisida, et rapporterait en argent comptant la fortune de son maître. Pendant ce voyage, Mœris devait acheter les troupeaux et les fermes des nouveaux bergers ; et en attendant que tout fût prêt, Timbrio et Fabian, avec leurs épouses, devaient demeurer chez Mœris, et Téolinde, et Artidore chez Erastre.

Il ne restait plus qu'à fixer le jour des quatre mariages. Élicio, malgré sa blessure, décida

s'asseoir au jardin: là, sous une ...
au clair de la lune et sur des siéges de ga
l'on voulut finir par des chants cette
reuse journée. L'un prend sa flûte, l'aut
musette; on fait un cercle, au milieu de
sont placés Mœris et Salvador; et les au
chantent ces paroles :

TIMBRIO.

Je méprisais cette foule importune
De mortels dignes de pitié,
Qui laissent le repos, l'amour et l'amitié,
Pour courir après la fortune.
Aujourd'hui mon cœur leur pardonne,
Et n'a plus de mépris pour eux:
Je sens que l'argent rend heureux,
Mais c'est au moment qu'on le donne.

BLANCHE.

ıvé l'objet cher à mon cœur;
mitié me fixent au village :
ire grace au ciel de mon bonheur,
ıuvent à l'hermitage.

ARTIDORE.

ı ma bergère capable
lus noire trahison,
erte de ma raison
n soupçon trop coupable.
ıis celle que j'adore,
ma raison revenir :
n'est pas pour en jouir;
ır va me l'ôter encore.

GALATÉE.

riens-tu de ce beau jour
un air si doux et si tendre,
ı me supplier d'entendre
de ton fidèle amour ?
ontais, toute honteuse;
plaisir faisait battre mon cœur :
demandais ton bonheur,
t moi que tu rendais heureuse.

ÉLICIO.

isait pour embellir ma vie,
ur seul aurait fait mon bonheur.
t; je possède une amante chérie;
mi devient mon bienfaiteur.

sida et Téolinde restèrent
Timbrio, Fabian et Élicio allè
dans la maison de Salvador. L
avant l'aurore, les quatre amans
la porte de Mœris. Timbrio et
taient déja la panetière et la h
les habitans, instruits dès la v
préparé pendant la nuit des fê
que celles de Daranio. On att
temps, parce que le bon Mœri
core; mais il parut bientôt, su
de Téolinde et des deux sœur
bergères. Le bon Erastre donna
latée, et la conduisit au templ
acclamations. Salvador unit les
et le ciel bénit leurs mariag
projets s'exécutèrent; ils fu
long-temps, et s'aim

OEUVRES

DE FLORIAN.

DE MORIVAL
GENAUDE





STELLE,

PASTORALE;

R. FLORIAN.

ura mihi riguique placent in vallibus amnes:
lumina amo, silvasque inglorius.
GEORG., lib. 2.



A PARIS,
D, LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N° 2,
oin de la rue Hautefeuille.

1810.



A S. A. S.

E LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

O vous qui, princesse ou bergère,
Deviez être l'exemple et l'idole des cœurs,
Vous qui n'aimez de vos grandeurs
Que le bien que vous pouvez faire,

Mais si l'on y voit votre nom,
Le roman sera véritable.



VIE

DE CERVANTES.

CHEL DE CERVANTES SAAVEDRA, dont les
ont illustré l'Espagne, amusé l'Europe,
rigé son siècle, vécut pauvre, malheu-
et mourut presque oublié. On ignorait
e il y a peu d'années quel était le véri-
lieu de sa naissance : Madrid, Séville,
ne, Alcala, se sont disputé cet honneur.
ntes, ainsi qu'Homère, Camoens, et
oup d'autres grands hommes, trouva
urs patries après sa mort, et manqua
cessaire pendant sa vie.

cadémie espagnole, sous la protection
n souverain, vient de rendre à la mé-
de Cervantes l'hommage que l'Espagne
evait depuis trop long-temps : elle a pu-
une magnifique édition du DON QUI-
TE. Il semble qu'on ait cru que tout ce
typographique pouvait réparer les torts

ende
lle est belle, sensi
L'auteur la flatte ; dira-t-on ;
Et son livre n'est qu'une fable ;
Mais si l'on y voit votre nom ;
Le roman sera véritable.



J'ai retrouvé l'objet cher à mon cœur;
mour et l'amitié me fixent au village :
Pour rendre grace au ciel de mon bonheur,
J'irai souvent à l'hermitage.

ARTIDORE.

J'ai cru ma bergère capable
De la plus noire trahison,
Et la perte de ma raison
Punit un soupçon trop coupable.
Je revois celle que j'adore,
Je sens ma raison revenir :
Ah ! ce n'est pas pour en jouir ;
L'amour va me l'ôter encore.

GALATÉE.

Te souviens-tu de ce beau jour
Où, d'un air si doux et si tendre,
Tu vins me supplier d'entendre
L'aveu de ton fidèle amour ?
Je t'écoutais, toute honteuse ;
Mais le plaisir faisait battre mon cœur ;
Tu me demandais ton bonheur,
Et c'était moi que tu rendais heureuse.

ÉLICIO.

'amitié suffisait pour embellir ma vie,
Et l'amour seul aurait fait mon bonheur.
'obtiens tout ; je possède une amante chérie ;
Et mon ami devient mon bienfaiteur.

Re...
Les sentimens q...
Heureux par l'amitié, coule...
Mon pauvre cœur n'y peut ...

Il était temps de se retirer. Blanche, Gel
sida et Téolinde restèrent chez Gel
Timbrio, Fabian et Élicio allèrent co
dans la maison de Salvador. Le lende
avant l'aurore, les quatre amans frap
la porte de Mœris. Timbrio et Fabi
taient déjà la panetière et la houle
les habitans, instruits dès la veille
préparé pendant la nuit des fêtes
que celles de Daranio. On atten
temps, parce que le bon Mœris
core; mais il parut bientôt, sui
de Téolinde et des deux sœur
rgères. Le bon Erastre donn
la conduisit au temp
ador unit

OEUVRES

DE FLORIAN.

CERVIDÉS

ET MORIAX.





STELLE,

PASTORALE;

R. FLORIAN.

---

ura mihi riguique placent in valljbus amnes:
lumina amo, silvasque inglorius.
GEORG., lib. 2.



A PARIS,
D, LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N° 2,
oin de la rue Hautefeuille.

1810.



A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

O vous qui, princesse ou bergère,
iez être l'exemple et l'idole des cœurs,
Vous qui n'aimez de vos grandeurs
Que le bien que vous pouvez faire,

Et son livre [illegible]
Mais si l'on y voit votre nom,
Le roman sera véritable.



VIE

: CERVANTES.

: Cervantes Saavedra, dont les
istré l'Espagne, amusé l'Europe,
n siècle, vécut pauvre, malheu-
urut presque oublié. On ignorait
ı peu d'années quel était le véri-
sa naissance : Madrid, Séville,
ala, se sont disputé cet honneur.
ainsi qu'Homère, Camoens, et
autres grands hommes, trouva
tries après sa mort, et manqua
: pendant sa vie.

e espagnole, sous la protection
erain, vient de rendre à la mé-
rvantes l'hommage que l'Espagne
puis trop long-temps : elle a pu-
ıgnifique édition du Don Qui-
emble qu'on ait cru que tout ce
phique pouvait réparer les torts

l'ont inspiré.

Cervantes était gentilhomme, fils de R
lrigue de Cervantes et de Léonor de Co
inas. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville d
a nouvelle Castille, le 9 octobre 1547, sou
e règne de Charles-Quint.

Dès son enfance il aima les livres. Il fit s
tudes à Madrid sous un célèbre professeu
lont il surpassa bientôt les plus habiles éc
iers. La grande science de ce temps-là ét
e latin et la théologie. Les parens de C
antes en voulaient faire un ecclésiastique
n médecin, seules professions utiles en
pagne; mais il eut encore ce trait de c
nun avec plusieurs poètes célèbres, de f
les vers malgré ses parens.

Une élégie sur la mort de la reine Isal
[illegible] sonnets, un petit p

fixer à Rome, où la misère le força
valet de chambre du cardinal Aqua-

ûté bientôt d'un emploi si peu digne
Cervantes se fit soldat, et combattit
aucoup de valeur à la fameuse bataille
ante, gagnée par Don Juan d'Au-
en 1571 ; il y reçut à la main gauche
p d'arquebuse, dont il fut estropié
a vie. Cette blessure lui valut pour ré-
ıse d'être mis à l'hôpital de Messine.
de cet hôpital, le métier de soldat
e lui parut préférable à celui de poète
. Il alla s'enrôler de nouveau dans la
n de Naples, et demeura trois ans
tte ville. Comme il repassait en Es-
ur une galère de Philippe II, il fut
conduit à Alger par Arnaute Mami, le
louté des corsaires.
rtune, qui épuisait ses rigueurs sur le
reux Cervantes, ne put lasser son cou-
clave d'un maître cruel, sûr de mourir
tourmens, s'il osait faire la moindre
e pour se remettre en liberté, il con-
fuite avec quatorze captifs espagnols.
ıvint de racheter un d'entr'eux, qui
ırait dans sa patrie, et reviendrait

semblés, sans être découverts, jusqu'a
ment où la barque viendrait les prendr

Tant de difficultés paraissaient insu
tables : l'amour de la liberté vint à bo
tout. Un captif navarrois, employé p
maître à cultiver un grand jardin sur l
de la mer, se chargea d'y creuser, dan
droit le plus caché, un souterrain cap
contenir les quinze Espagnols. Le Na
mit deux ans à cet ouvrage. Pendant c
on gagna, soit par des aumônes, soit
de travail, la rançon d'un Maïorquin,
Viane, dont on était sûr, et qui con
parfaitement toute la côte de Barbar
gent prêt, et le souterrain achevé,
encore six mois pour que tout le m
s'y rendre ; alors Viane se racheta,
[illegible] dans peu

souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer, pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi, lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin : Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger le 28 septembre de cette même année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux ; il les reconnut quoiqu'il fît nuit : il dirige son petit bâtiment vers le jardin où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle ; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain, ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur ; mais, hélas ! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent, et reconnaissent les chrétiens ; ils crient aux armes : Viane, tremblant, reprend le large, gagne la haute mer, disparaît ; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

pouvait plus s...
les autres, à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, le chargea d'aller chercher des vivres à l place. Celui qu'il choisit était un traître : va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, conduit lui-même au souterrain une troupe d soldats qui enchaînent les treize Espagnol

Traînés devant le roi, ce prince leur pr mit la vie, s'ils voulaient déclarer quel éta l'auteur de l'entreprise. C'est moi, lui dit C vantes; sauve mes frères, et fais-moi mour Le roi respecta son intrépidité; il le rendi son maître Arnaute Mami, qui ne voulut j faire périr un si brave homme. Le malh reux jardinier navarrois, qui avait fait souterrain, fut pendu par un pied, jusq ce que le sang l'eût étouffé.

... la fortune, t

ESSAI
SUR
A PASTORALE.

ucoup d'auteurs ont parlé de la pasto-
ugé les poëtes bucoliques, donné des
tes sur ce genre, et peu se sont accor-
ns la manière de l'envisager. Les uns
t que les bergers *aient de l'esprit fin et*
; les autres recommandent au con-
de ne jamais s'éloigner *de cette simpli-*
or qui fait le principal charme des
es des anciens; d'autres, enfin, re-
t *l'allégorie comme le principal mérite*
logue [1].

e discuterai point ces différens avis;
t seulement rendre compte de ma ma-
le voir la pastorale, et des moyens que

[1] Fontenelle, Discours sur *l'Eglogue*; Chabanon, *sur Théocrite*; Desfontaines, *Discours sur les*

et de Virgile : on sait quelques-
celles de Fontenelle, mais on ne les relit gu
et dès que l'on annonce un ouvrage dont
héros sont des bergers, il semble que ce
seul donne envie de dormir.

J'ai cru d'abord que ce dégoût venait uni
ment de l'énorme distance où nous somme
la vie pastorale, de la prodigieuse différ
de nos mœurs avec les mœurs des berg
ce qui sûrement y influe. Il est pourtant
sible aussi que la faute en soit à la ma
dont on a traité ce genre ; car il faut bien
y ait plusieurs raisons d'ennui, quand to
monde est d'accord pour bâiller.

A Dieu ne plaise que je veuille nier
minuer le mérite des églogues de Théo
de Bion, de Moschus, surtout de Virgil
l'œuvre que vingt siècles ont ad

que, de Sannazar, de Garcilasso, de
frent des beautés dignes des anciens.
ries de Racan [2] justifient quelquefois
, de Despréaux. Ségrais et madame
ères ont mis dans leurs églogues de
, et quelquefois du naturel. Fontenelle
otte ont semé les leurs de pensées fines,
s délicats, de vers charmans. Plusieurs
poëtes plus modernes ont su tirer de
champêtre des sons touchans et har-
ux. Gessner surtout l'emporte, à mon
sur les anciens mêmes. Gessner n'a peut-
pas cette poésie enchanteresse qui ennoblit
Virgile les détails les plus communs : il

Pétrarque et Sannazar, poëtes italiens, ont fait des
gnes latines. Celles de Garcilasso sont en castillan.
célèbre Pope a commencé par des pastorales.
Voici des vers de Racan, qui plairont toujours,
n qu'on ait besoin de se rappeler que Racan écri-
dit du temps de Malherbe, avant que la langue fût
rmée :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
De leur simple toison voit filer ses habits;
Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse;
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement;
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autres mers que la Marne ou la Seine, et

Après cet hommage sincèr
maîtres, qu'il me soit permis d
idées sur la cause du froid a
fait aux pastorales.

Je pense que, sans intérêt,
d'agrément ne peut avoir un s
Or, est-il bien facile de met
dans une scène entre deux ou t
teurs qui parlent tous de la mê
les idées roulent sur le même fo
nent et s'en vont sans motif? I
que cela.

Dans les meilleures comédie
scène est presque toujours froi
les personnages nous sont enco
parce qu'ils ne sont là que pour
ce dont il s'agira, et nous prépa

es sont peut-être le plus avares, c'est
ion. Ils ne pardonnent pas qu'on l'ait
our rien ; et ce sentiment naturel
excuser la cruauté avec laquelle de
s gens sifflent la pièce ou déchirent le
omme qu'ils obligeraient volontiers.
ue a des bornes circonscrites qui lui
peine le moyen de préparer l'intérêt :
et intérêt arrive, la pièce finit ; il
mmencer une autre. Un recueil d'é-
ssemble donc un peu à un recueil
res scènes de comédies. Le lecteur
grand tort de laisser le livre, et de
venu contre le genre.

i et le Tasse l'avaient senti, puis-
t les premiers qui, au lieu d'églo-
it fait une espèce de drame pastoral
s les scènes se suivent, qui marche
comédie, et nous offre une longue
duite par degrés à sa fin.

iés par le goût de leur siècle, ils ont
s le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*,
spirituels et délicats, quelquefois
p fins, dont l'abondante profusion
la longue un lecteur ami du naturel,
deux ouvrages qui, plus simples,
leux chefs-d'œuvre.

sans pousser les cris du désespoir
jouit sans le dire : ou , s'il parle
sirs, c'est pour les confier douce
reille de l'amitié. Au théâtre, a
les passions extrêmes font seules
on n'émeut que par des explosion
on ne touche qu'en frappant fort.
de la tragédie n'ont rien de comm
chagrins de l'idylle. Le rire de la
ressemble point à la gaîté des be
ci ont leur langue à part: on ne l'
hors de leur vallon ; et, transp
théâtre, ils y ont-l'air aussi dé
mal à l'aise qu'un pâtre dans un

Le meilleur moyen, sans dout
la pastorale intéressante, serait
dans un poëme où elle pût conse

ins, des présens de l'automne, et les
s de Lisé, des deux amans auprès d'un
f, s'élèvent jusqu'aux accens les plus
s de la poésie, et rentrent, sans que
n s'en aperçoive, sans que le poète
de lyre, dans le ton simple et doux
gue. Mais il est peu de génies qui
t tenter de pareils ouvrages; et le ro-
man le poëme, peut se lire avec intérêt.
employait ainsi la pastorale, on lui
s les avantages de la forme dramati-
on en sauve les inconvéniens; car le
dialet, exige même des scènes. Dans le
la nécessité de les lier entre elles par
r scènes, produit souvent des lon-
deurs. Le roman, deux mots suffisent
ison; la marche est vive, rapide; on
événemens en événemens, on ne s'ar-
à ceux qui intéressent; les dialogues,
riptions, les récits, sont entremêlés
ent les uns des autres: C'est une cam-
lante, coupée de ruisseaux, de bois,
nes; le lecteur y marche long-temps
fatiguer. Faites-lui faire la même
dans une plaine superbe, mais moins
il admire et demande à se reposer.
armant roman de *Daphnis et Chloé*

de tout ouvrage de ce genre. Il fau
mour des pasteurs soit aussi pur q
tal de leurs fontaines ; et comme
attrait de la plus belle des bergè
dans sa pudeur, de même le princi
d'une pastorale doit être d'inspire

Sannazar est, je crois, le premi
dernes qui ait mis l'églogue en
beaux jours de l'Italie commenç
Cent ans après, les lettres eurent
brillant en Espagne ; et Monten
Polo, Lope de Vega, Figueroa,
Cervantes imitèrent Sannazar.
Sidney, en Angleterre, et le marc
en France, travaillèrent dans le
Tous ces différens ouvrages ont
lèbres de leurs temps : ils sont pre
du nôtre. Cet oubli est trop sévè

aïveté, de douceur, de sentiment, et sur-
ut les beaux caractères de Diane et de Sil-
ndre, empêcheront ce livre de périr. Mais
livre a dix volumes ; et la longueur, dé-
ut terrible dans presque tous les ouvrages,
encore plus insupportable dans la pas-
ale [1].

Sannazar a fait, en italien, un roman pastoral
mé l'*Arcadie*, dans lequel le défaut d'intérêt et
tion est quelquefois racheté par une teinte de mé-
olie qui a du charme pour les ames tendres. La
ne de George de Montemayor, poëte portugais, qui
rit en espagnol dans le seizième siècle, est un ro-
mêlé de prose et de vers. Cet ouvrage pèche par
onduite, l'invraisemblance et la multiplicité des
odes; il a de plus le défaut capital de commen-
par l'infidélité non motivée de l'héroïne, et d'em-
er la magie pour guérir le héros de sa passion : mais
infinité de détails et beaucoup de morceaux de poé-
po tent un caractère de sensibilité qui attache le-
eur et lui fait verser des larmes. Trop souvent le
est blessé, presque toujours le cœur jouit. Il ne
point traduire la *Diane*, parce que la grace ne se
uit pas. Gil Polo l'a continuée. Lope de Vega a fait
Arcadie; Figueroa, une *Amarillis*; Michel de
rantes, une *Galatée*. L'*Arcadie*, commencée par la
tesse de Pembrok, et achevée par Sidney, est un
el roman dans le goût de *Cléopâtre*, où les bergers
mêlés avec les héros. Tout le monde sait que le
quis d'Urfé, dans *Astrée*, raconte ses propres aven-
s avec Diane de Château-Morand, qu'il épousa depuis

rassent l'esprit du lecteur,
dent indifférent. D'ailleurs
trop loin. Tout doit se touc
rale. Les bergers ne comm
leurs proches voisins ; ils ne
vallon, leur bois, les bords
le monde finit pour eux à
village. Il faut donc, si j'os
der l'étendue d'un roman p
du lieu de la scène, propo
au théâtre, et faire en sorte
comme l'a dit ingénieusemen
ressemblent aux courtes exc
les, qui ne quittent leur ruc
chercher de quoi l'enrichir, et
jamais jusqu'à la perdre de v

Il me reste à parler d'un
du roman pastoral, [illegible]

poésie et de la prose ; mélange qui plaît, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycomore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre. Vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs, pour bien rendre votre tableau. S'il était en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie, vous forceraient, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète souvent superflue. La prose vous permet de la rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style ; ce qui, peut-être, est le seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer ; quand, à force de clarté, de précision, de vérité, vous avez créé une image vivante, faites des vers alors, et surtout faites-les bons : ils se présentent d'eux-mêmes. Il est reçu que tout berger, dans le chagrin, chante ses peines. Que le vôtre se plaigne en vers doux et harmonieux : soyez poëtes alors ; oubliez

peut-être. Ces mêmes vers, dans une
dans un drame pastoral, précédés
d'autres vers, n'auraient pas fait
plaisir qu'ils en feront au milieu de

Je ne crois pas pourtant qu'il fau
vers soient longs, ni qu'ils devien
fréquens dans l'ouvrage. D'abord
longeant, on en diminue l'effet; d
refrains, qui ont de la grace dan
pastoral, et que l'on doit emplo
qu'on peut, font plaisir à la sec
troisième fois, plaisent peut-être
trième, mais fatiguent au-de
donc qu'un berger cesse de cha
qu'on ait désiré qu'il se taise.
qui, à la fin de sa chanson, lui d
tiers : *encore*, en aura plus de p
[illegible] quelques pages plus loin

jours la même : c'est toujours un berger ou une bergère qui les chante ou qui les écrit : raison de plus pour en être avare. Encore est-il nécessaire de compenser, par la variété des sujets, l'uniformité du cadre. Aussi l'auteur se gardera bien de chanter toujours des plaintes : il tâchera de mêler quelquefois un peu de gaîté dans ses chants ; d'y mettre même, s'il le peut, une légère teinte de philosophie : il aura recours à la romance, quand la romance pourra s'accorder avec son sujet ; enfin, sous le nom modeste de chansons, il tâchera de faire de petites odes à l'imitation de celles d'Horace et d'Anacréon.

Quant au style de la prose, il doit tenir du roman, de l'églogue et du poëme. Il faut qu'il soit simple, car l'auteur raconte ; il faut qu'il soit naif, puisque les personnages dont il parle et qu'il fait parler, n'ont d'autre éloquence que celle du cœur ; il faut aussi qu'il soit noble, car partout il doit être question de la vertu, et la vertu s'exprime toujours avec noblesse.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'il n'y ait que des bergers dans le roman pastoral. Je pense, au contraire, qu'il est bien fait de mêler avec eux des personnages d'un autre

ndamment
ouvrage, il est consolant de
es princes se rapprocher de simples pa
eurs, devenir leurs amis, se croire leu
frères, parce qu'ils ont les mêmes goûts, par
que les cœurs bien nés aiment tous les mêm
choses, la nature et la vertu.

C'est par ce moyen principalement,
en peignant des êtres vertueux et sensi
qui savent immoler au devoir la passi
plus ardente, et trouvent ensuite la ré
pense de leur sacrifice dans leur devoir r
c'est en présentant la vertu sous son as
plus aimable, et prouvant qu'elle est éga
nécessaire au berger, au prince po
heureux, que je crois possible de d
la pastorale un degré d'utilité. Les be
présent ne lisent guère, mais les m
lisent : et si des aut

agréables des beautés de la nature, l'heureux mélange de la prose et des vers, surtout des leçons d'une morale pure et douce; de tels livres ne seraient, je crois, ni ennuyeux, ni futiles; et les pauvres des villages s'apercevraient que leur seigneur les lit souvent.

J'ose essayer ce que d'autres feront mieux sans doute. Il est peut-être maladroit d'avoir commencé par exposer les règles et les principes qui doivent perfectionner ce genre d'ouvrage. Je crains d'y avoir manqué le premier. Mais, si une seule de mes réflexions est utile, mon temps n'a pas été perdu.

Je n'ai pourtant jamais tant désiré de bien faire. Indépendamment du genre pastoral, que j'ai toujours aimé de prédilection, mon ouvrage avait un intérêt puissant pour mon cœur: la scène est dans la province, dans l'endroit même où je suis né. Il est si doux de parler de sa patrie, de se rappeler les lieux où l'on a passé ses premiers ans, où l'on a senti ses premières émotions! Le nom seul de ces lieux a un charme secret pour notre ame: elle semble se rajeunir en pensant à ce temps heureux de l'enfance, où les plaisirs sont si vifs, les chagrins si courts, les jouissances pures. Ce souvenir est toujours accom-

encore avec
alors : on oublie les peines, les injusti
l'on éprouva depuis, les maux que l'on
les fautes que l'on a commises ; on ne
vient que de ses sentimens, qui valen
que toujours mieux que les actions ; de
larmes coulent malgré soi, et l'on s'éc
le premier des poètes latins :

En unquam patrios, longo post tempore, fine
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor ari

ESTELLE.

LIVRE PREMIER.

J'ai célébré les bergers du Tage ; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une ame pure et tendre. C'était la première fois que mes doigts mal assurés se posaient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayait des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandait à l'écho des forêts si les nymphes pouvaient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux célébrer ma patrie ; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur ; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux ; où enfin un peuple spirituel et sen-

climat força les fiers enfans d
fixer dans tes plaines ; pour q
quittèrent la délicieuse Ibérie
Français ont regardée comme l
beau des victoires de Charles M
ture a réuni dans ton sein les tr
au reste du monde. Sous ton c
et moins brûlant que celui d'E
vent des moissons plus abonda
des campagnes d'Enna ; tes ra
oublier ceux de Falerne et de
livier se plaît sur tes côteaux a
sur les bords de la Durance ; tes
rissent le ver qui file la pourpr
marbre, la turquoise et l'or sont
ton sol fertile ; des eaux qui re

trangères ! Le trône des Césars t'a dû
tonins ; et ce seul bienfait t'a valu la
aissance du monde. L'Orient se sou-
ncore de ce sage et brave Raimond qui,
nier des chrétiens, arbora la croix de
use sur les remparts de la ville sainte;
on se vante des rois à qui tu donnas la
nce; Rome chérit la mémoire des pon-
u'elle reçut de toi; la France se glorifie
capitaines, de tes magistrats; la poésie
nteresse te dut son premier asile. O
conde en héros, en talens, en fruits, en
, je te salue !

rous, bergères de mon pays, qui cachez
n chapeau de paille des attraits dont
'autres seraient vaines; vous dont le cœur
ervé cet amour sacré des devoirs, qui
un charme secret aux sacrifices qu'il
ne, cette pudeur aimable et sévère,
parure de la jeunesse, cette simplicité
nte, unique reste de l'âge d'or, prêtez
le à mes récits. Estelle vous ressemblait;
e avait vos yeux noirs et brillans et vos
cheveux d'ébène, et votre visage si doux,
candeur s'unit à la grâce, à cette grâce
qui fuit la beauté qui la cherche, et ne
point celle qui l'ignore. Estelle avait

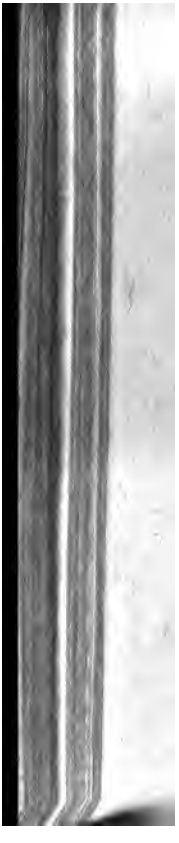
hautes montagnes de [illegible]
d'Anduze et le village de Massa
vallon où la nature semble avoi
tous ses trésors. Là, dans de long
où serpentent les eaux du fleuve ;
mène sous des berceaux de figui
cias. L'iris, le genêt fleuri, l
émaillent la terre : le grenadier,
exhalent dans l'air des parfums :
collines parsemées d'arbres to
de tous côtés la vallée ; et des
verts de neige bornent au loin

Près de cette retraite charma
à juste titre *Beau-rivage* (1),
le règne de Louis XII, des berg
gères dignes d'habiter ces lieux
villages de Massane, de Marue
ils venaient se rassembler dan

les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissaient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité.

De toutes ces bergères, l'honneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse. Fille de Raimond et de Marguerite, elle aimait, respectait ses parens presque à l'égal de l'Etre suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étaient pures comme la source du Gardon ; tous ses desirs avaient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguait point le bonheur de la vertu.

Estelle habitait à Massane. Némorin, berger du même village, l'avait aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également beaux tous deux, dès leurs plus tendres années ils allaient ensemble à la prairie. Némorin portait toujours la panetière ou la houlette d'Estelle ; Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bluets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces deux enfans n'étaient l'un sans l'autre. Tan-



tôt ils réunissaient leurs tr
s'asseoir sur le même gazon
ceurs de leur entretien, chi
tif qu'aux brebis qui ne lui
tantôt ils allaient ensemble
ou des mûres; et lorsque let
vaient atteindre aux rameau
morin montait sur l'arbre,
le tablier d'Estelle les mei
beaux fruits: d'autres fois, p
ils tendaient des piéges aux
l'un d'eux apercevait le pren
dans ses lacets, il courait vi
pour que ce fût lui qui s'e
plaisirs, leurs peines, tout é
se partageait entre eux. Cett
était connue de tout le villa
de tous les bons cœurs; et le
n'en prirent aucune alarme
nement qui commença de l

C'était aux premiers jour
tondre les brebis. Ce travail
dès le matin, les bergers
rendent à la vallée avec les m
dépouiller. Chaque pasteur
sier, renverse le doux anim
qu'on lui prépare, et atta

quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles, dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle; la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyans de la joie commune, n'interrompent point les musettes qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeau. Plus loin, de jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesans, et, d'une main faible et peu exercée, coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive; tout le monde court se placer autour d'une table immense, couverte des mets du pays. La sobriété, la joie présidents à ce festin. Les riches en ont fait les frais, les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amans, sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner;

Lorsque le soir est venu, et
au village, on se rend sous un
consacré depuis plus d'un siéc
Son tronc vénérable est enviror
siége de gazon. Là se placent
tenant un jeune bélier orné d
guirlandes : c'est le prix du co

Le premier jour qu'on e
les pasteurs de Massane furei
un berger nommé Hélion, pa
et venu, pour voir sa famil
flouris de la Durance. Les viei
nent le prix ; et, soit amitié p
n'avait encore que douze ans,
plaire à Raimond, le vainqu
vient offrir le bélier à son aim
en lui demandant un baiser.

lans laquelle il était mêlé, et s'élançant vers
élion avec des yeux pleins de colère : Le prix
'est pas encore à vous, dit-il, vous ne m'a-
es pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Né-
orin demande qu'on l'écoute. Il fait rendre
e bélier aux Juges, appelle le jeune Isidore,
on ami, son compagnon ; et regardant les
ergers avec douceur et modestie :

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à
a brillante voix du fameux Hélion ; mais l'heu-
euse Provence est-elle donc le seul pays où
'on sache vaincre aux combats de chant ? Le
esir de venger ma patrie doit me tenir lieu
e génie. Hélion vient de célébrer la beauté
es rives de la Durance : ses seuls compa-
riotes les connaissent. Je vais célébrer l'a-
our : tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit et tire une flûte sur laquelle il joue un
ir tendre ; ensuite il remet l'instrument entre
es mains d'Isidore, qui, répétant les mêmes
ons, accompagne ces paroles :

Ne méprisez point mon enfance ;
Celui que vous adorez tous,
Celui dont l'empire est si doux
Qu'un sourire fait sa puissance,
Des bergers, des princes le roi,
N'est-il pas enfant comme moi ?



Au timide il donne l'audac
Il rend doux le plus emporté
Au sage il prend sa liberté,
Et par le bonheur la rempla
Des héros, des sages le roi,
N'est-il pas enfant comme m

Il créa tout ce qui respire.
Son souffle anime l'Univers.
Sur la terre, aux cieux, dan
Partout il étend son empire
De la nature, il est le roi,
Et c'est un enfant comme m

On m'a dit qu'un peu de se
Faisait acheter ses faveurs ;
Mais, pour adoucir ses rigu
Il hésita, douta l'espérance.
De mes cœurs lui seul est le
Et c'est un enfant comme m

Dans l'art qu'à mon âge c
Estelle m'a rendu savant ;
Quand l'astre du jour est b
On ressent ses feux dès l'aur
Des dieux et des hommes, le
N'est-il pas enfant comme m

Ainsi chanta Némorin. D
on lui donne le prix. Hélio
sourire, applaudit lui-même
queur. Tous les enfans pou

joie, et viennent porter des couronnes à Némorin. Celui-ci court au bélier, le prend dans ses bras, le soulève à peine ; mais, aidé par Isidore et ses jeunes compagnons, il va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai chanté l'amour, lui dit-il ; et si l'amour m'a fait vaincre, c'est pour que le prix soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite permet qu'elle accepte ce don, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante : elle saisit le ruban vert qui était passé au cou du belier. Les applaudissemens redoublent ; la troupe des enfans surtout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardait comme la première, fait éclater ses bruyans transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin, tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire entre les bras de Marguerite, elle refuse d'obéir : mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s'approche en tremblant, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres effleurent à peine le vif incarnat de la joue d'Estelle. Oh ! que ce baiser les rendit

vers Estelle ; chaque jour la
trouva Némorin plus aimable. I
ter des forces à leur penchant
Estelle fut alarmée du troubl
bientôt Némorin, effrayé, con
lence du feu qui le dévorait :
plus temps de l'éteindre. Tou
frappés d'un trait dont la bles
pas guérir; tous deux avaie
leur cœur, l'amour et seize a

Le vieux Raimond, le père
perçut avec chagrin de la pa
pasteur. Raimond avait prom
laboureur de Lézan. Rigide
sa parole, il eût préféré de mo
de manquer à sa foi. Jaloux,
de son autorité, Raimond de
aussitôt qu'on voulait s'y sou

lait comme faiblesse tout sentiment
ait pas devoir.

remier soin avait été d'interdire sa
à Némorin, et de défendre à sa fille
r à ce berger. Estelle avait obéi : mais
jour, à la vallée, les deux amans se
aient; ils se jetaient un seul coup
, sans violer les ordres de Raimond,
procher, sans se parler, en se quittant
ent dit tout ce qu'ils avaient à se dire.
me ne dura pas long-temps. Un ma-
e jeune berger faisait sortir ses brebis,
araître le père d'Estelle, qui, d'un
e et sévère, lui demande un moment
ien. Némorin, tremblant, abandonne
tons, fait asseoir le vieillard sur la
ù s'abreuvaient ses agneaux, et, de-
ans le respect, il écoute ces paroles :
ns ici, Némorin, pour vous ouvrir
re toute entière, pour vous faire juge
onduite. J'avais un ami qui s'appelait
; nous nous sommes aimés quarante
rsque jadis un hiver désastreux fit
es brebis, mourir mes vignes, geler
viers, ma famille, mes parens m'a-
nèrent. Maurice, que ses richesses
nt à l'abri de l'indigence, partagea ses

y manquer ?

Raimond se tut ; Némorin r
Mon estime pour vous, repr
interprète votre silence. Cepen
ma fille ; votre amour pour ell
promettez-vous de l'éteindre ?
de fuir les lieux où vous po
Estelle ? Tranquille sur votre
plus la moindre alarme. Si ce
grand pour vous, j'arrache Est
à ses parens, à tout ce qu'elle
l'unir avec Méril ; ensuite no
mer pour habiter où vous ne s

Ainsi parla le vieillard. Néme

Raimond, si je vous promet
tout votre fille, de chercher
un sentiment plus cher que la

Je mourrai, c'est mon espérance ; mais je mourrais plus douloureusement en voyant Estelle unie à Méril. Recevez donc mon serment...

Ici le berger s'arrêta, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine. Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais partir de Massane. Orphelin et maître de moi, je peux disposer de ma vie. Je partirai, dès ce jour ; j'irai aussi loin que vous le voudrez : nommez-vous-même le lieu de mon exil, ou plutôt de ma sépulture.

Je te plains, reprit le vieillard ; mais ce sacrifice est nécessaire. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis satisfait et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin ; et qu'Estelle puisse être heureuse! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots, il s'éloigne, et tombe sans sentiment. Raimond accourt, le prend dans ses bras, veut le rappeller à la vie. Le berger rouvre des yeux éteints ; il repousse doucement Raimond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte, mais il est ému ; il s'occupe déjà des moyens de récompenser le jeune pasteur, et prend aussitôt la route du beau vallon de Rémistan.

tait aussi. Son troupeau ne devait
imond l'avait défendu, dans la crainte
'Estelle ne vît Némorin. Le berger devina
ntention du vieillard. Immobile, les mains
intes, il regarda long-temps cette maison: Oh!
ombien de fois disait-il, ne l'ai-je pas vue à
ette fenêtre! combien de fois, avant l'aurore,
ie suis-je pas venu attendre ici l'instant où
lle paraîtrait! et je n'y reviendrai plus! et
je ne la verrai plus!

En disant ces mots, il se laisse tomber s
une pierre polie qu'autrefois il avait port
dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseo
quand, ramenant les brebis de pâturage, e
ouvrait la porte aux agneaux, et se plais
à les voir courir à la mamelle de leur m
Le malheureux berger, avec la pointe de
grave ses adieux sur cette pierre

terreur des loups, il part en re-
a tête vers la maison de sa bien-
prenant le plus long chemin pour
pont de Ners, où il devait passer

. fut près de cet endroit, distant
ıe lieue de Massane, il s'arrêta, fit
ɜ moutons ; et, voulant reculer
ı il passerait à l'autre rivage, il se
us un olivier, près de son fidèle
ɔnt les yeux tendres et inquiets
chercher dans ceux de son maître
son chagrin. Là, l'infortuné pas-
t un dernier regard sur cette belle
il allait abandonner, se mit à
s paroles :

ı donc quitter pour jamais
n pays, ma douce amie !
ɪux, je vais traîner ma vie
s pleurs et dans les regrets.
:harmant, où notre enfance
:es plaisirs purs et frais
nne la seule innocence,
vous quitter pour jamais.

ɾ s que j'ai dépouillés de fleurs
ner les cheveux d'Estelle ;
ui perdiez auprès d'elle,
e éclat et vos couleurs ;

Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais.

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amans;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais.

Ainsi chantait Némorin. Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenait à la maison, songeait à son berger, et désirait d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paraissait à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose; Rose sa fidèle amie, la confidente de tous ses secrets; Rose qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avait jamais voulu songer ni à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisait pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y était encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque

teur, chaque bergère le demandait. Estelle
le n'osait se plaindre de son absence ; mais
e regardait sans cesse le chemin par où il
it coutume d'arriver. La journée entière
coula sans avoir de nouvelles de Némorin.
telle, inquiète et affligée, regagna de
illeure heure le village, reconduisit Rose
z elle, et, toute pensive, vint compter ses
bis sur sa pierre accoutumée. En approu-
nt ; elle aperçoit des caractères, recon-
t la main de son amant, accourt et lit
tristes mots :

Adieu, bergère chérie,
Adieu mes seules amours ;
Je vais quitter la prairie
Où tu venais tous les jours.

Errant sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi ;
Mais, hélas ! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi.

Ne pleure pas, mon amie,
J'ai peu de temps à souffrir :
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit, va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs
fois ces adieux. Elle ne pouvait en détacher

part, de cet [illegible],
le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite, s
çoit du chagrin de sa fille ; elle lui e
mande la cause en la serrant dans ses
Estelle, sans lui répondre, la prend
main, la conduit à la pierre, et fond en l
en lui montrant les mots tracés. Mar
partage ses peines ; elle presse Estelle s
cœur maternel, elle veut aller à l'insta
former dans tout le village de ce qu'est
Némorin ; mais Raimond, qui rentre c
appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ignorez pas, dit-il, à Ma
la parole que j'ai donnée à Maurice.
est venu de l'acquitter. Méril arri
de Lézan. Vous le connaissez, ma
[illegible]ombien ses vertus le font r
[illegible] à

tre de vous donner un autre époux, quand
ne je n'aurais pas si bien choisi.
aimond, après ces paroles, sortit pour
r au - devant de Méril. Estelle et sa
e, interdites, attendirent que le vieillard
loin pour se jeter dans les bras l'une de
re. Marguerite raconte à sa fille le serment
à Maurice. Estelle pleure et se tait. Hélas !
ie Marguerite, je sens tout ce que tu souf-
, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus
e que la vie ; mais je mourrais mille fois
ôt que de résister au moindre desir de
époux. Il est pour moi l'image de Dieu
ie, ses volontés sont mes lois ; et les qua-
que j'adore en lui ajoutent encore au
ect que sa présence me commande. Par-
ie, ma chère Estelle, pardonne-moi ce
iment que rien ne pourrait altérer. Je
ai pleurer avec toi, sache obéir avec ta
.

ces mots, elle embrasse Estelle, et toutes
: restent long-temps serrées l'une contre
re. Mais elles aperçoivent Raimond, et
âtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard
it, suivi de Méril : Estelle pâlit à cette
Marguerite s'avance pour la soutenir.
jeune laboureur se présente avec plus

aimera son époux, [illegible]
aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, les connaissez, et vous les remplirez, suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Méril, à ces mots, prend la main d'Es et la regardant avec gravité : Fille de mond, lui dit-il, mon cœur est à vous d le premier jour où je vins à la fête de village. Je m'efforcerai de gagner le vôt l'estime et la confiance ont des droits s belle ame, j'espère y parvenir un jour

Estelle rougit sans répondre. Margue hâte de parler, tandis que Raimon dresser la table, place Méril auprès d'E et l'entretient, pendant le souper, amitié pour Maurice, du plaisir qu'il à donner sa fille au fils de son ancie [illegible] nombreux troupeaux qu'elle a

stelle, lui ordonne de chanter. C'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce faible effort : Raimond répète son ordre ; Marguerite se tait, et la triste Estelle commence alors cette chanson que Némorin lui avait apprise :

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours ;
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées,
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle, mise en cage,
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle,
Près de là, meurt le même jour.

à Massane.

Marguerite, dont les yeux maternels n pas quitté les yeux de sa fille ; Marguerite connaît et partage tous ses tourmens, i tendrement Estelle à s'aller livrer au som Estelle obéit, vient saluer son père, se dans les bras de sa mère, qu'elle press tement contre son cœur ; et, détournar visage pour cacher ses larmes, elle se h gagner l'asile où du moins elle pourra pl

FIN DU LIVRE PREMIER.

[VRE SECOND.

ıt cruels les chagrins d'amour; mais
d'un cœur insensible l'est davantage.
ıirs mêmes que donnent la grandeur,
sses, la vanité, ne valent pas les pei-
ımans. L'homme au faîte des hon-
ntouré de trésors, environné d'es-
tourne ses regards avec complai-
r ses premières années : il était pauvre
ıis il aimait; ce seul souvenir est
x pour lui que toutes les jouissances
tune. Amour, toi seul remplis notre
i seul es la source de tous les biens,
a vertu s'accorde avec toi. Ah ! qu'elle
ɔurs ton guide, et que tu sois son con-
! Ne vous quittez jamais, enfans du
archez ensemble en vous tenant la
i vous rencontrez dans votre route
ıagrins, ou les malheurs, soutenez-
ıtuellement.

belles les fleurs des champs rele
penchées, et l'on écoute avec p
l'alouette ou le rossignol, qu
secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa cha
au fatal mariage qui devait se
trois jours. Elle ne pouvait con
quoi Némorin l'avait abandonn
tait des motifs de son départ,
jet de l'aller chercher, et ré
mot de l'autre rive qui était da
elle résolut de visiter les bord
pour en apprendre des nouvell

Dès que le jour a paru, Es
vallée. Elle y laisse son tro
conduite de Rose, et suivie
son mouton favori, le même qu

dait la rive opposée. Dès qu'elle voyait un troupeau, son cœur palpitait d'espérance : elle doublait le pas, s'avançait plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les eaux, elle cherchait des yeux le berger. Quelquefois une colline, des arbrisseaux, des rochers l'empêchaient de voir l'autre bord ; alors elle chantait, pour que Némorin pût l'entendre ; mais la modeste bergère ne voulant être entendue que de lui seul, avait choisi cette chanson :

L'autre jour la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait et disait à l'écho
Ses chagrins que l'écho répète :
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie ;
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim,
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie ;
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir,

Gardon ; vis-à-vis de Maruèje ; elle
plus qu'un court trajet pour arriver
de Ners, quand elle aperçut des br
paissaient dans la presqu'île formée
fleuve dans cet endroit. Estelle s'arr
garde, et ne découvre ni berger ni chi
continuait sa marche, lorsqu'une de
bis se mit à bêler ; aussitôt le mout
telle se jette à la nage, traverse le
arrive en bondissant au milieu d'elles
exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu'il cause dans
peau, le fidèle Médor se presse d'
Bientôt, d'un massif d'azeroliers qu
geait une vieille masure, Estelle voi
berger ; c'était lui, c'était Némorin
n'était reconnaissable que pour E

es de larmes, ses yeux, éteints, regar-
la terre.
ıvançait à pas lents, quand le mouton
lle vint à lui. Le berger, surpris, l'exa-
, et lève les yeux sur l'autre rive : il voit
e immobile, appuyée sur sa houlette,
t sur lui des yeux attendris.
cette vue, Némorin jette un cri, et se
ipite vers Estelle. Estelle, par un mouve-
t involontaire, s'avance vers Némorin. Tous
x ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure
baignée par les premiers flots; alors ils
ssent tristement la vue sur ce fleuve qui les
)are, se regardent sans se parler, et la
ergère rompt le silence.
Vous nous avez quittés, Némorin ; vous
uyez de notre village où tout le monde vous
aime, où l'on croyait que vous vous plaisiez.
Quel motif a pu vous rendre votre patrie
odieuse ? Vous est-il arrivé quelque malheur?
ou voulez-vous changer d'amis ?
Estelle, lui répond Némorin, si vous con-
naissez mon cœur, si vous avez la moindre
idée du sentiment si profond et si tendre qui
l'occupe tout entier, vous devez être bien cer-
taine que ma mort suivra ce départ : mais il
fallait vous voir malheureuse, ou le devenir

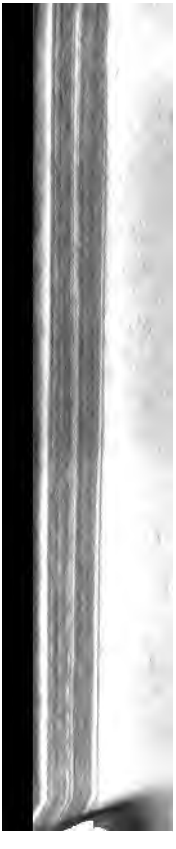
Le berger raconte [illegible]
dit Raimond, et le dessein formé
lard de conduire Estelle dans u
trie, si Némorin n'eût fait le se
jamais repasser le fleuve. Je le tie
ment, ajouta-t-il avec force; je
inflexible père; si j'osais le brav
qu'il punirait. Ah! qu'il ne do
mon obéissance. J'exposerais
vie pour mon amour; mais, m
amour, je ne puis exposer Estel

La bergère à ces mots lui j
d'œil de douleur et de tendress
lui rend compte de ce qui s'est
son départ, de l'arrivée de Méri
men arrêté, du peu d'espoir qu
sa mère: mais elle n'osa lui dire
devait se faire dans deux jours

de peur d'augmenter ceux d'Estelle, et affectait du courage pour en donner à son amante.

Obéissez, lui dit-il d'une voix entrecoupée, obéissez à votre père, c'est le premier des devoirs : malheur, malheur à l'amour qui rend un cœur moins vertueux ! Méril est digne de votre estime ; le sentiment qu'il a pour vous lui donnera des qualités nouvelles. En vivant auprès d'Estelle, il deviendra sûrement aimable. Vous l'aimerez.... Oui, aimez-le.... aimez-le, et soyez heureuse..... S'il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin, si mon souvenir peut troubler votre vie, Estelle..... Estelle.... je consens ; je souhaite que vous m'oubliiez. Cet effort, vous pouvez m'en croire, ne vous coûtera jamais autant que ce mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage dans ses deux mains, et gagne à pas précipités l'asile d'où il était sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le berger, elle demeure immobile. Némorin, parvenu près des azéroliers, ne peut s'empêcher encore de tourner ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, il lui crie adieu, répète deux fois cet adieu si triste, et se précipite



dans la masure. La bergère
temps au même endroit; mais i
Décidée au seul parti qui lui r
pelle son mouton chéri, qui r
le fleuve, et elle reprend le ch
sane, en s'arrêtant à chaque

Elle n'avait pas perdu de v
qui ombrageaient la masure,
coup, au détour d'une haie, e
jeune homme qui vient lui pré
c'était Méril. Estelle rougit; ma
fiter de cet instant, elle le c
dans un petit bois de lentisqu
des bords du fleuve, et lui di
ces paroles :

Pardonnez, Méril, à une je
fille qui, jusqu'à ce jour, a véc
reuse, d'éprouver un peu d'eff
de se donner un maître. Je ne
trouble qui remplit mon cœu
à vous pour le soulager. Mais,
ouvrir mon ame, comme je l
je le veux, j'ose vous supplier
dre avec toute votre franchise. A
moi de l'amour ?

Estelle, lui répond Méril, je
puis deux ans. La violence que j

dire qu'à votre père a rendu plus
passion. La certitude d'être votre
t de la porter à son comble : ce
n'est plus cher, plus nécessaire
il ne s'éteindra qu'avec elle.

ɔts, Estelle pâlit, et renferme au
ı ame l'aveu qu'elle était prête à
garda un moment le silence ; et
de rassurer sa voix : J'estime vos
- elle à Méril : mais, avant d'être
se, je voudrais avoir eu le temps
os qualités. J'ose vous demander,
lre de vous une grâce que je n'ob-
as de mon père. Différez vous-
e hymen jusques à son retour de
:. Mon cœur sera vivement touché
rque d'égard ; et, si vous connais-
, vous ne dédaigneriez peut-être
ommander la reconnaissance.

ıandez, lui dit Méril, un doulou-
ce ; mais, puisque vous le souhai-
nt, il est nécessaire. Je vais parler
, je vais m'efforcer d'obtenir de
e doit coûter qu'à moi. J'ignore
votre demande. Puisque c'est le
elle, il est sûrement respectable.
ıptez sur ma parole. Quand on

Tandis qu'elle employai
pour se conserver à lui, c
ger, en proie aux souven
flexions accablantes, sans
lateur, s'étonnait que sa v
ses chagrins cuisans. Sûr
devoir, il s'indignait cont
point éprouver de soulage
le bord du fleuve, il ne p
yeux de la place qu'Estelle
sur un quartier de roc, regr
passé, calculant les longu
douloureux avenir, il se r
paroles :

C'en est fait, je succombe, ô
J'ai perdu tout [illegible]

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir?
Et toi, que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
Amour, ame de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir.

Contre tant de tourmens je n'ai plus qu'un asile.
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardait l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentait le plus violent désir de se précipiter dans les flots; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il était assis, pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin, jugeant que ce lieu n'était propre qu'à augmenter son désespoir, il court rassembler son troupeau, se met aussitôt en marche, et, laissant Ners à sa droite, il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron, il voit paraître un enfant de treize ans, qui vient avec des yeux baignés de larmes, lui de-

mander d'une voix lamentable de le sauver d'un grand malheur. Je gardais, lui dit-il, le troupeau de mon père ; mon chien dormait : eh ! le chien d'un berger de mon âge ne devrait jamais dormir ! un loup terrible, sorti du bois, m'a pris mon plus bel agneau, qui s'était un peu éloigné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant. La pauvre brebis s'est mise à courir après son agneau : elle va périr avec lui, si vous ne venez pas à son secours ; car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup, mais je le suis assez pour aimer ceux qui me rendent service.

Némorin, touché de ces paroles, de la grâce, des pleurs de l'enfant ; Némorin, dont le malheur augmente encore la sensibilité naturelle, saisit un fer de lance qu'il portait dans sa panetière, et qui s'adaptait à sa houlette : il appelle Médor ; et, guidé par l'enfant, vole, s'enfonce dans le bois.

Némorin, l'enfant, Médor, courent sans reprendre haleine ; ils n'aperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant, qui excitait toujours le berger, le conduit par des détours jusqu'à une petite colline, d'où l'on découvrait la plaine du Gardon et le village de Massane.

A cet aspect, Némorin s'arrête ; il éprouve

ort de joie, comme s'il revoyait sa
rès une longue absence; les regards
Massane, le cœur palpitant d'amour,
la maison d'Estelle, il la distingue,
ux se remplissent de douces larmes. Il
e qu'il n'espérait plus, une émotion
gréable. Heureux sur cette colline,
e projet de s'y établir, d'y bâtir une
Oh! combien les amans sont insensés!
les malheureux s'abusent! Ce même
, qui fuyait la presqu'île de Ners,
Estelle y était venue, veut demeurer
ntagne d'où il pourra voir tous les
naison.

'être rassasié de cette vue si chère,
se rappelle l'enfant, et se reproche
oublié. Décidé à lui donner une de
pour remplacer celle qu'il a perdue,
che, il l'appelle en vain. Egaré lui-
ne savait plus comment rejoindre
e troupeau, lorsqu'il entend un bruit
te, et reconnaît bientôt ses moutons
par l'enfant dont il était en peine.

z-vous, lui dit cet enfant: tandis
étiez ici, votre chien sauvait ma
ors je me suis occupé de vous ra-
vôtres. Les voici: adieu, beau ber-

la main, le fait avancer
l'autre côté de la colline, l
de Rémistan, et disparaît c

Némorin jette les yeux
demeure enchanté de cett
pace d'un mille carré, envir
tagnes, il découvre une
plusieurs bouquets d'ormes
Une cascade bruyante s'y p
d'un rocher, et devenait u
Sur ces bords, un petit
arbres les plus fertiles, ét
haie vive d'épine - vinette
Plus loin, le ruisseau forn
milieu duquel s'élevait une
de saules. De grosses pierres
à peu de distance les unes d

t avec sa flûte les linottes et les fauvettes. Némorin descend dans le vallon, traverse rairie, passe le ruisseau, et s'avance vers ieux berger. Il était déjà près de lui, lors- Il le voit quitter sa flûte et se préparer à uter. Alors Némorin s'arrête pour écouter paroles.

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie :
Mes fruits sont doux, mon lait est pur ;
Sous mes pieds la terre est fleurie ;
Le ciel, sur ma tête, est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage ;
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde, où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

lui [illegible]
accueil, lui offre tout ce qu'il po
l'invite à le suivre dans sa cabane
présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par s
passe avec lui sur les pierres de l'éta
rive dans la petite île, où tout ce
charme ses yeux. La cabane était
un tertre couvert d'arbustes. Des r
sées à l'entrée étaient environnées
mins, de rosiers, d'acacias, qui nou
les abeilles et embellissaient leur
L'intérieur était une grotte tapissée d
sauvage. Du milieu des pampres
une source qui tombait près d'un l
les, s'échappait en murmurant dan
canal de mousse, et s'allait jete
tang. Plusieurs ouvertures pratiqu
[illegible] de vases

aient rassemblés les outils de la culture, s remèdes des brebis malades, les diverses aines du jardinage, tout ce qui est néces- re à l'homme pour obtenir de la nature les ns qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie! dit Né- orin au vieux berger; vous coulez dans tte solitude des jours innocens et paisibles. ous n'avez point à souffrir les injustices, les uautés de vos semblables. Vous possédez les rais biens; et l'amour, le redoutable amour e trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr u'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce onheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux, a toujours des peines secrètes. oi-même, qui remercie chaque matin l'Être uprême des dons qu'il m'a faits, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis..... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?.... A ces mots, qui lui échappent, le vieillard, en souriant, découvre sa tête chauve: Regarde, mon fils, lui dit-il, regarde ces cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure plus ma maîtresse, mais je re-



gloire de la France, ce E
ont plus illustré nos a
victoires en Italie. Libr
retenu par l'amour dans
J'aimai long-temps une
De Massane? dit Némor
et j'en fus aimé; mais se
de donner sa main à un
de la fuir, pour ne pas aj
vins cacher mon désespo
écartée. Ici, accablé de
moins exempt de reproch
me guérir les secours que
la raison, le travail, le
ce vallon, je détournai ce
ma prairie; mes mains emb
je plantai ces arbres que
fruits: et ce tronc

Plus je m'occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse était heureuse avec son époux; j'en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme la récompense d'avoir fait mon devoir. Peu à peu le calme revint dans mon ame; il ne me resta plus de mon ancienne passion qu'un souvenir doux, qui avait du charme, me rendait plus chère ma solitude, et m'attachait à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l'estime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai tout vu naître, rien ne manquerait à ma félicité, sans un désir qui la trouble sans cesse.

Je suis vieux, j'approche du terme; je voudrais, avant d'y parvenir, revoir encore mon village, les champs où je fus élevé, la maison qu'habitait ma mère. Je ne l'y trouverais plus; mais j'irais pleurer sur sa tombe, mais je reconnaîtrais la place où, enfant, je la voyais filer. Ce besoin pressant de mon cœur se fait sentir tous les jours davantage, sans que je puisse espérer de le voir jamais satisfait. Seul, sans parent, sans ami, comment abandonner mon troupeau, ma cabane, tous mes biens? Comment m'exposer à perdre

mon ame [illegible]
vous écouter, et l'espoir de vous êt
viennent de la ranimer. Je garderai vo
vos ruches, votre cabane, pendant l
que vous irez revoir encore votre pat
aussi un troupeau; dans ce momen
dispersé sur cette haute montagne. Pe
moi de le faire entrer dans ce vallo
mêler avec le vôtre. Mes soins et ma t
les confondront. A votre retour,
rendrez le mien, et le bonheur d
aurez joui ne m'aura que trop payé d
faible service.

Ah! j'y consens, reprend le vieu
mais j'exige un serment de toi.
par ce que tu chéris le plus, que tu
teras pas ce vallon avant que je so
[illegible] reste plus de deux ans, si l

vallon que j'ai cultivé dans l'espoir de le laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé : sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du vieillard ; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur un morceau d'écorce la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura, par la bergère qu'il adorait et qu'il ne voulut pas nommer, de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajouta-t-il, je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne. Rémistan eut de la peine à l'accorder ; mais à la fin il céda et courut chercher à l'instant le troupeau de son jeune ami.

Tous deux le firent entrer dans le vallon ; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avait appris sur le soin des brebis, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie ; et, sans lui faire aucune question indiscrète, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans tous ses discours les conso-

précaution, et, sans attendre l'aube du jour, il se mit en marche à l'heure même.

FIN DU LIVRE SECOND.

E TROISIÈME.

le amour ne peut exister sans l'es-
l'estime la plus parfaite ne suffit
mour. Cette passion si douce et
source de plaisirs et de peines,
; et de délices, cette flamme qui
fait vivre, ne s'allume jamais
Les ames pures savent l'immoler
et donner ensuite au devoir tout
id encore d'elles. Mais cet attrait,
irrésistible, cet élan rapide de
nsées, de tous les sentimens vers
t; ces craintes terribles, ces vives
et ces profondes douleurs pour
lè colère, et ces ravissemens inex-
our un serrement de main, on ne
plus; ils sont passés avec le pre-
. Le cœur n'en est plus suscep-
le lys coupé sur sa tige, la plante
mais ne produit plus de fleurs.
pas au pouvoir d'Estellé d'avoir
pour Méril. Elle n'en rendait pas

ramena que tard son troupe
ment la saisit en rentrant
Méril l'attendait à la porte
lui dit-il, j'ai travaillé con
que le temps de prononcer
guerite et Raimond paruren

Estelle, dit le vieillard,
vous unir à Méril avant
lonne, où j'ai à m'acquitte
un berger des rives du I
qui ne veut pas être aimé
mande le temps de vous
donc avant ce mariage :
semaines que durera mon
meurera chez Prosper, vo
jours, et se fera sans doute
demain de mon retour,

Tandis que Raimond parlait, Estelle regardait sa mère, et lisait dans ses yeux attendris qu'elle partageait tous ses sentimens. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : Quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que j'y voudrais occuper ? Hélas ! lui répondit Estelle, dès aujourd'hui la reconnaissance vous la donne dans mon cœur. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'était point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie ; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs d'Estelle baigner sa chevelure blanche, l'embrassa une seconde fois ; et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit : Ma fille, je vous content.

Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour. Raimond lui marqua plus de confiance, plus de confiance, et lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnait pour sa dot. Il conseillait à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massane, afin, disait-il, de

sa mere preparaient tout pour
Raimond. Marguerite avait cou
veille, dans une ceinture de peau
d'or que Raimond devait porte
lonne. Estelle avait rempli de p
sac de cuir, que deux bergers
sur la mule du maître. Méril les
regrettant de ne pas suivre le vi
fils, lui dit Raimond, je te la
femme et ta mère. C'est en re
d'elles que tu m'es le plus utile ;
aimant réciproquement que v
verez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots il m
mule ; et, sans vouloir qu'aucun
l'accompagne, il prend la route d

Méril le suivit des yeux aus
qu'il ont le voir. Ensuite, se re

mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. Méril osa demander à Estelle la permission de la suivre quelquefois à la vallée; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment l'amoureux Méril, sans fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins délicats qui gagnent toujours un cœur tendre, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'un chagrin profond dévorait Estelle, il cherchait à l'en distraire, sans chercher à le pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avait Estelle pour objet; chaque jour une douce surprise la forçait à la reconnaissance. Si la bergère parlait d'un site qui lui semblait agréable, le lendemain elle y trouvait une cabane qui portait son nom. Si de beaux agneaux attiraient d'elle un éloge, le soir les agneaux étaient dans sa bergerie. Méril prodiguait son or pour augmenter, pour embellir les champs, les possessions d'Estelle. Il s'efforça même d'acquérir les talens qu'elle aimait, et parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre :

J'AIME, et je ne puis exprimer
Mes vœux, mon respect, ma tendresse;

Si je parle de ses vertu
Amis, parens, tout le v
En ont parlé bien davan
Et les malheureux enco

Si, plus hardi, j'ose e
De lui dépeindre mes t
Mon cœur abonde en se
Mais mon esprit ne peu

Taisons-nous, cra
La beauté pour qui je
Et cessons de si mal l
Ce que je sais si bien p

C'étaient les premiers
Méril. Estelle les lut, et s
le plus heureux des hom
Il se trompait: la const

ose allait sur l'autre rive s'informer du
ur exilé. Rose revenait quelques heures
; son air triste annonçait de loin l'inu-
de sa course. Alors la bergère pleurait,
elle s'imaginait que Némorin s'était pré-
dans le fleuve. Tous les efforts, toutes
nsolations de Rose ne pouvaient éloigner
idée. L'approche du funeste hymen met-
e comble aux tourmens d'Estelle. Toute
ance était perdue; Raimond devait re-
le lendemain.

jour qu'Estelle croyait être le dernier
liberté, elle se leva dès l'aurore, alla
her son amie; et gagnant toutes deux
llée: Ma chère Rose, lui dit-elle, de-
il ne me sera plus permis de m'occuper
émorin; demain je ne pourrai plus pro-
er ce nom chéri: profitons du moins,
aimable amie, des derniers momens
me restent. J'ai commencé plus tôt la
ée pour te parler de lui plus long-temps.
avec moi là-bas, vers ces deux ailiers
mbragent cette fontaine couverte d'iris
adiante. C'est là que, pour la première
près la défense de mon père, il osa venir
order; c'est là.... Je ne veux te le dire
orsque je serai à la même place.

arbre. Je filais ma quenouill
à lui. Mon fil s'était cassé, n
par terre, je ne songeais pa
Tout à coup je le vois paraître
là.... Il portait à deux main
dans lequel était un nid de fa
bordant, il se mit à genoux,
nid, et chanta une chanson
mais oubliée. Ecoute-la, je
Je pleurerai peut-être en la
ces larmes ne font pas de m
je pas besoin de m'accoutum

A ces mots, la bergère e
tint un moment serrée cont
s'efforçant de retrouver sa
dit-elle ; c'est là qu'il était
me chanta :

t, ſon adreſſe cruelle
ait qu'on la punit.
ndu : C'est pour Estelle ;
x berger plus rien n'a dit.

iits, la mère tremblante,
dans le bois, dans les champs,
e, elle se lamente,
lemande ses enfans :
s moi, rends-les moi, dit-elle ;
amours, c'est le doux fruit.
ndu : C'est pour Estelle ;
tte plus rien n'a dit.

s y x oiseaux, à ma bergère,
s chants, peignez mon ardeur ;
une loi trop sévère
lit un si doux bonheur.
, timide et fidèle,
aimond, se cache et gémit ;
r parle toujours d'Estelle,
bouche plus rien ne dit.

*

etenant ainsi, les deux bergères
journée à la fontaine des aliziers.
Méril, respectant leur solitude,
les troubler. Le soir elles regagnè-
ne heure la maison, comptant que
ait de retour.
point arrivé. Marguerite veilla
iit en attendant son époux. Le

Après trois jours d[illegible] Méril, impatient, veut aller [illegible] Il s'arme d'un bâton ferré, se [illegible] de ses valets, dit adieu à M[illegible] fille, et promet de ne revenir qu[illegible]

Il part. La triste Marguerit[illegible] telle et l'aimable Rose. Tous le[illegible] et ses deux filles (c'est ainsi [illegible] pelait) vont attendre Raimo[illegible] Chaque jour elles avancent [illegible] quand la nuit couvre la ter[illegible] nent fatiguées, mais ne se [illegible] meil qu'après avoir adress[illegible] prière à Dieu pour qu'il veil[illegible] geurs.

Au moment de cette pie[illegible] elles entendent aboyer les c[illegible] [illegible] à la porte : c'était l[illegible]

et Rose l'écoutent ; elle lit ce fatal

A MARGUERITE.

ares toutes les forces de votre ame :
is la frapper du plus rude coup.
guerre s'est rallumée entre le roi d'A-
t notre bon roi. Des pirates Catalans
mus surprendre Maguelonne. Ils ont
les habitans, pillé, embrasé les mai-
t, remontant sur leurs vaisseaux à
che de nos communes, ils n'ont laissé
s cendres. Mon malheureux ami était
ville, la nuit de cet affreux carnage.
de citoyens échappés aux ennemis
enu depuis leur départ. Raimond n'a
reparu. J'ai cherché, j'ai demandé
t Raimond. Je n'ai plus d'espoir de
ouver. Tous les morts étaient inhu-
nand je suis arrivé à Maguelonne.....
e le suis-je moi-même auprès du
de mon ami !
eu, sage Marguerite ; songez qu'il
este une fille pour laquelle il faut que
iviez. Il ne me reste rien à moi : aussi
dans un désert ; je vais attendre,
e vous, que la mort me rejoigne à

de la [illegible]
deux. Enfin Marguerite reprit [illegible]
pleurs ne la soulageaient point encore. S
leur profonde et muette ne pouvait pa
s'exhaler. Après un long et morne si
elle fit demander l'envoyé de Méril po
terroger elle - même sur les détails
malheur. Cet envoyé n'était plus à M
son maître lui avait ordonné d'aller
champ à Lézan vendre ce qui lui r
bien. Méril, décidé à ne plus revoir s
voulait aller finir ses jours dans u
étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa n
sa douleur. Estelle lui prodigua ces
doux pour les ames sensibles, et
seules savent rendre. Sans lui parle
solations, elle avait l'art de lui en
[illegible] d'avoir perdu l

it mettre en usage, fut employé par
Le ciel la récompensa en lui conser-
nère ; mais jusqu'au jour où elle fut
d'avoir ramené un peu de calme
te ame déchirée, la vertueuse ber-
erdit de songer à Némorin.
deux mois donnés à ces soins pieux,
ermit à son cœur de s'occuper de
r. Rien ne pouvait plus le contraindre.
s'expatriant, avait renoncé lui-même à
. Marguerite était loin d'apporter des
à une félicité qui seule pouvait sou-
maux. L'aurore d'un heureux avenir
ait à luire aux yeux de la bergère ; il ne
us que retrouver celui qu'elle aimait.
rite fut la première à lui en parler ;
ugit et l'embrassa. La bonne mère
envoya ses serviteurs sur les traces
rin. Estelle et Rose le cherchèrent
montagnes de Lédignan, dans les
aint-Nazaire ; elles vinrent même
vallon de Florian, s'approchèrent
s du Vidourle, et firent retentir du
Némorin les roches désertes de Couta.
urs courses furent vaines, nulle part
t vu le berger. Les deux amies re-
chaque soir plus affligées près de la

bonne Marguerite, qui les consolait à tour.

Un jour qu'Estelle et sa fidèle Rose taient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étaient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère plaintive,
C'est encor lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,

Et qu'il obtienne encor la mère ;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi. »

Voici la chanson d'Estelle, dans la langue parlait cette bergère :

Aï ! s'avez diu vostre villagé
Un jouïn' é téndre pastourel,
Qué vous gagn' au premié cop d'iel,
É pieï qu'à toujour vous éngagé ;
Ee moun ami : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix plentiv' é doucéto
Faï soupira l'éco d'aôu boï,
É sé lou soun de soun aôuboï
Faï soungea la pastouréto ;
Ee moun ami : rendé lou mé,
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé, quan n'aouso pas rén vous diré,
Sa guiguado vous aténdris ;
Pieï, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un dous sourire ;
Ee moun ami : rendé lou mé ;
Aï soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'én vén pecaïre,
En rendan proucho soun troupel,
Lé diré : Baïla m'un aguel,
Sé li lou baïl' embé la maïre ;
Aï qu'es bon el ! rendé lou mé ;
Aï son amour, el a ma fé.

La bergère, à ce nom, ne pe
cri de joie ; elle serre la main
mercie l'enfant le plus doucemer
possible, et toutes deux suivent le

Hilaric, c'était le nom de
conduit vers les bords du fleuve,
barque qu'un lien d'osier rete
entrer les deux bergères, saisit
les passe de l'autre côté.

Rose avait peur, Estelle la ra
fant marche avec elles vers les
gron : elles font plusieurs détou
descendent quelques collines, et
un sentier étroit qui les condui
Rémistan ; lieu charmant, mai
où le fidèle Némorin passait le
rer sa maîtresse, et les jours su

vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang : elle ne voit point Némorin ; mais elle aperçoit de loin son troupeau, et reconnaît le fidèle Médor. A cette vue, des larmes de joie coulent de ses yeux, son cœur palpite avec tant de vîtesse, qu'elle est obligé de s'arrêter et de s'appuyer contre un peuplier. Des caractères étaient tracés sur l'écorce ; Estelle lit ces paroles :

Arbre charmant qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom ;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant, je cherche Estelle.
O souvenir cruel et doux !
Laissez-moi ; que me voulez-vous ?

Si quelquefois, sous cet ombrage,
Mes yeux succombent au sommeil,
Je la vois ; mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux !
Laissez-moi ; que me voulez-vous ?

Ingrat ! quel est mon délire !
Je ne vis que par mes regrets.
Ah ! si je les perdais jamais,
Que mon cœur serait prompt à dire :
O souvenir cruel et doux !
Revenez ; pourquoi fuyez-vous ?

mide tous les mouvemens du l

Il descendait en silence, la
tenant dans ses mains un rub
telle lui avait autrefois donn
d'espace en espace, regardait
baisait et continuait son chemi
arrivé près du lieu où les berg
chées, il fixa long-temps ce ru
coup détournant la tête : Pourq
s'écria-t-il, à augmenter me
souvenir d'un bonheur passé ?
server encore les gages cruels d
jamais ne doit être heureux ? J
te voir, fatal ruban, dont la
trompé : va loin de moi, va
avec mes fausses espérances.

A ces mots il jette le rubar

a saisit, et le présentant au berger :
a pas trompé, dit-elle, puisqu'Es-
aime toujours.
a, interdit, n'en peut croire ses
demeure sans mouvement. Tout à
te un grand cri, tombe à genoux, et
ras vers Estelle.
ère, serrant sa main, le relève avec
ourire. Oui, lui dit-elle, c'est moi,
ns plus de maux à craindre. Leve-
morin, levez-vous, notre bonheur
ncer.
court avec Hilaric. Rose confirme
l'assurance d'une félicité qu'il re-
ore comme un songe ; et lorsque
Némorin est enfin en état de les en-
utes deux le mènent au pied du
où il s'assied au milieu d'elles.
qu'Estelle lui raconte les événemens
it passés. Elle donne de nouveaux
mémoire de son père, et Némorin
esoin de réflexion pour repousser
n cœur le moindre sentiment d'une
rait offensé sa bergère.
elle a fini son récit, Rose veut qu'à
même le pasteur revienne à Mas-
orin baisse les yeux, et les relevant

quer à mon ami : [illegible]
consacré par le nom d'Estell

Estelle, affligée et surpris
à Némorin de manquer à s
cherchait des raisons, quand
C'est de moi, dit-il, de m
votre bonheur. Ecoutez, et

Il y a trois mois à peu p
cette colline, prenant des
quand le vieux Raimond
me prier de le conduire a
tan. Je quittai mes appeau
lard, non sans remarquer
qu'il était triste et rêveur.
bon Rémistan tressant de
cette place où nous somm
l'avoir salué, me demand
[illegible] éveilla ma curios

imond commença par raconter au soli-
votre passion pour Estelle, ses projets de
arier avec Méril, et la promesse faite par
de passer pour toujours le Gardon. J'ad-
et je plainsNémorin, ajouta-t-il d'un ton
né. Je lui ravis sa maîtresse, je l'exile de
ays ; je veux du moins rendre doux cet
mais Némorin refuserait mes dons, il
qu'ils passent par vos mains. J'y trouve-
double plaisir de faire du bien et d'être
é.

ais, poursuivit-il, que depuis long-temps
êtes tourmenté du désir de retourner
votre patrie. Vous m'avez fait offrir plu-
fois de me vendre ce beau vallon : mettez-
s-même le prix ; je vais le payer à l'ins-
pourvu que vous trouviez un moyen
re accepter à Némorin ce faible dédom-
nent de tous les maux que je lui cause,
e vous ayez assez d'adresse pour obtenir
le serment qu'il ne sortira de long-temps

l fut le discours de Raimond. Les deux
ards méditèrent ensemble la manière de
attirer dans ce vallon ; ils convinrent de
vir de moi. Raimond me rappela bientôt ;
ns m'instruire de ses desseins que je



voir besoin de votre secours,
duisis ainsi jusqu'aux lieux
que vous vinssiez ; Rémistan
Raimond me donna les quati
mis, en me recommandant
j'ai fidèlement gardé. Aujourd'h
gémir Estelle ; j'ai voulu finir
j'ai pensé que la mort de Raimo
d'un secret qui vous rendait s

Ainsi parla le jeune Hilaric.
brasse mille fois. Ami, lui di
sont à moi, ce vallon, ce ve
peau, je te les donne dès ce m
je besoin de rien posséder, p
vivre auprès d'elle ?

Estelle, en approuvant le do
parle long-temps avec comp

mes à la mémoire de leur a
uteur.

Cependant la nuit étendait
était temps de regagner Massa
part avec Estelle et Rose. Arrivé
du Gardon, ils trouvent des p
les passent à l'autre rive ; de
qu'un court trajet jusqu'au villa

FIN DU LIVRE TROISI

Il faut l'avoir connu, l'affre
vivre loin de ce qu'on aime, pc
faire une idée des ravissemer
notre ame lorsqu'on lui rend l
avait perdu. Il faut avoir répar
amères de l'absence, pour senti
lupté des douces larmes du retou
malheureux amant qu'un sort
de quitter l'objet de tes vœux
que tu fais ajoute à tes maux;
te rappelle uu plaisir perdu ; tu
désespoir tous les instans qu
avant la fin de ton exil ; tu cro
en les recomptant. Tu portes s
yeux sur le chemin qui conduit
tu laissas ton cœur; tu le mesur

ır où, reconnaissant de loin sa maison,
verras à sa fenêtre attendre l'heureux
nt qui doit payer tant de chagrins. Ah ! cet
nt.... s'il se prolongeait, tu ne pourrais
porter ; ton ame, qui trouva de la force
e les maux, serait accablée de tant de
eur.

morin l'éprouvait en traversant le fleuve ;
retrouvant dans cette vallée qu'il n'a-
lus espéré de revoir ; en songeant qu'il
vivre auprès d'Estelle, l'aimer, le dire
ment, et la posséder avant peu de mois
idée, cette espérance, l'émotion qu'il
ıtait, lui ôtaient presque la raison. Il
hait en silence, tenant le bras de sa ber-
, le serrant sans cesse contre son cœur,
pouvant exprimer son ravissement qu'en
ant contre ses lèvres la main de Rose et
maîtresse.

ı nuit était tout à fait fermée, lorsqu'ils
èrent à Massane. Marguerite, inquiète de
le, avait envoyé des bergers, avec des
allumés, pour chercher Estelle, qu'elle
ait égarée. Le plaisir qu'elle ressentit en
yant paraître avec Némorin, fut le pre-
qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de
ıond. Elle embrasse le jeune berger, joint

Marguerite. Cette bonne mè
les relevant avec tendresse :
dit-elle, j'attends de vous
mois sont à peine écoulés d
mon digne époux. Permettez
votre mariage jusqu'à la fin
mois. Je sais bien qu'à cette
leur sera la même, mais m
moins grand. D'ailleurs, m
pour Némorin, la seule idé
le choix de mon époux, sen
ce retard. Pardonnez-le
la décence l'exige, et mon

En disant ces mots, Marg
les deux amans la consolent
ne point parler d'hymenée
expirés. Némorin, après a

Le lendemain, dès l'aurore, il était à la
lée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y
vre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour
nsidérer le berger allant d'arbre en arbre
onnaître les anciens chiffres qu'il avait
vés. Il imprimait ses lèvres sur ceux qu'il
rouvait; il écrivait de nouveau ceux que le
ps avait détruits. Némorin, ivre d'amour,
pouvait se lasser de revoir ces lieux. Il
menait des yeux attendris sur tous les
ets qui l'environnaient : il y revenait sans
se, et leur adressait ces paroles :

Je vous salue, ô lieux charmans,
Quittés avec tant de tristesse!
Lieux chéris où, de ma tendresse,
Je vois partout les monumens!

Lorsqu'une sévère défense
M'exila de ce beau séjour,
J'en partis avec mon amour,
Et j'y laissai mon espérance.

J'ai retrouvé, dans d'autres lieux,
Des eaux, des fleurs et de l'ombrage;
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,
N'avaient point de charme à mes yeux.

Aux lieux où commença
D'y vieillir près de son amie,
Sans changer de toit ni d'amour !

L'on était alors au commencement d
tous les troupeaux de la plaine devaie
lon l'antique usage, quitter bientôt les
du fleuve, pour aller chercher dans le
tagnes un ciel moins brûlant et des pât
plus frais. Les seules brebis d'Estelle for
un immense troupeau. Un maître était
saire pour veiller, dans un pays étran
les pasteurs qui le conduiraient. T
Raimond avait vécu, il avait touje
ce voyage. Marguerite exigea que
le fît à sa place.

C'est à toi, mon fils, lui dit-elle, d
[illegible] ton épouse. D'ailleurs t

imorin. Conduis nos troupeaux
e ; tu reviendras à l'automne ; le
e sera fini : sa main te récom-
icrifice que je t'impose.
tion de Marguerite perça le cœur
ns ; mais ils en sentirent la né-
rgère elle-même, malgré la dou-
causait la seule idée de se sépa-
Némorin, la bergère l'exigea de
heureux pasteur, toujours sou-
ntés d'Estelle, n'osa plus se
ju'elle eut parlé.

u départ des troupeaux est une
e dans le pays qu'Estelle habi-
prépare dès long-temps. Chaque
que pasteur marque ses brebis
ou d'un chiffre ; il assemble les
loivent les conduire à la mon-
onne ses ordres, ses conseils,
les armes et des provisions. Le
ient sont fixés, pour que tous les
un village se réunissent dans le
'est de là qu'ils partent ensemble.
e est ouverte par les chèvres,
ile et légère qui s'avance la tête
it, s'écarte, revient, choisit les
plus difficiles, s'élance au som-

bans. Leur herse, [illegible]
encore par ces ornemens. Ils marchent
des chiens armés de colliers brillans d
pointes d'acier reluisent au soleil. C
veillans, soumis et fidèles, cèdent
aux béliers quand il n'y a point de d
craindre, mais le reprennent au m
péril.

Derrrière eux on voit s'avancer le
moutons et leurs mères; troupe innom
dont les sonnettes accompagnent les
des brebis, les aboiemens des chi
chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche.
leurs plus beaux habits, ils ont
chapeaux et leurs flûtes des bouq
tiennent de leurs maîtresses. Armé
[illegible] de houlettes, un air guerri

ıens. Les bergères sont sur
sieurs d'entre elles versent
es font des vœux pour leur
)utes, se tenant par la main,
ırs jusqu'à un ruisseau, où
séparées chantent alterna-
anson.

BERGERS.

antes bergères;
es beaux climats;
:ter nos pas
étrangères:
)tre retour,
r, point d'amour.

BERGÈRES.

iis, nos frères;
mans;
œurs constans
s sont chères;
u'à ce retour,
, point d'amour.

BERGERS.

ynes, lointaines
s'embelliront:
:rs souffriront;
ter leurs peines,
ns ce séjour
ir, point d'amour.

Point de plaisir, point ...

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux ...
Viennent consoler nos maux ...
Nous dirons : Vous êtes belles ;
Mais, pour nous, jusqu'au retour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur, ...
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile ;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, q
arriver avec tant de douleur. I
point au départ : de si nombre
... adieux. Tand

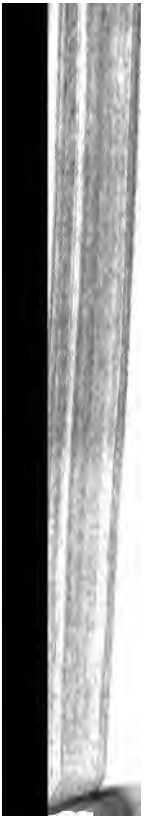
et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des alisiers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle ; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole : un poids terrible les oppresse; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore ! s'écria tout à coup le berger; il faut aller souffrir de nouveau les tourmens qui m'ont pensé donner la mort ! et c'est vous qui l'avez voulu ! c'est vous qui l'avez commandé ! Ah ! je vous obéis, Estelle; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté.

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instans sans répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà, dit-elle, comme tu me consoles ! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager ! Ingrat, c'est moi



qui demeure, et c'est toi q
c'est toi qui oses compare
que je ne me peux rappeler
que le moment de ton retc
la main d'Estelle t'attend,
plus troubler.....

Ah ! pardonne, ma ch
le pasteur en reprenant
au délire de la douleur.
quitte ; ce mot affreux me
Les plus tristes pressentin
bler mon ame ; les idée
me poursuivent ; une voi
que je touche au plus grai
O mon amie ! ma douce
m'aimer toujours : tu me
j'ai besoin de l'entendre
que tu me répètes le serm
blier....

T'oublier ! interrompt I
où tu me laisses ; ici tout
je te verrai partout. Cette
taine, ta maison, celle d
qui m'environnera, tout c
vue, me rappellera Né
tous les jours à cette prai
à cette fontaine, et mes la

ce où tu es à présent assis. Je passerai devant
maison ; je rentrerai dens la mienne, et
tes deux seront un désert. Ah ! mon ami,
n bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie ;
ignons plutôt.... Tes terreurs viennent de
ser dans mon ame ; j'éprouve, comme toi,
ffreux pressentimens. Hier au soir l'oiseau
a nuit est venu sur ma fenêtre ; j'ai entendu
cris funèbres jusqu'à la naissance du jour.
n ami, mon doux ami.... ah ! ne pars pas ;
iens près de ma mère : nos larmes l'apai-
ont, ne pars pas, mon cher Némorin ; reste
c la moitié de toi-même. Dis, mon ami ;
onds-moi, réponds-moi : veux-tu ne pas
rtir ?

Rose entendit ces paroles, et se pressa
rriver. Némorin allait consentir à ce que
sirait Estelle. La sage Rose s'y oppose ;
e leur rappelle à tous deux la volonté de
rguerite, les bruits injurieux pour Es-
le qu'occasionnerait le retour de Némorin,
respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur
dre mère, surtout la peine qu'ils lui cau-
aient.

Rose parlait, les amans pleuraient ; ils cé-
rent aux raisons de Rose. Némorin se lève
ur partir ; mais Estelle le retient : elle lui

tirait pas sa main. Enfin Rose les sépa-
malgré les pleurs, malgré les cris d
morin, elle entraîne la triste Estell
retournait encore la tête, et s'arrêtait
lui tendre les bras.

Le berger, immobile, la suivait des y
ne la vit bientôt plus ; alors, faisa
effort, il s'éloigne de la fontaine, et
le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némo
joignit son troupeau. Il poursuivit s
vers Anduze, gagna les bois de Valo
dirigeant ses pas vers la Mélouze, il
après dix jours, sur les bords du Ga

C'était là qu'il devait passer l'été
mier soin fut de chercher les pâtu
plus solitaires. Éloigné de tous les a
seule Estelle, il

de se retirer dans sa cabane, es-
iver plus vîte au lendemain.
: déjà vu le soleil se coucher dix-
lorsqu'un matin, absorbé dans sa
ncolie, il se lève avant l'aurore,
eoir sur une roche écartée.
e ne teignait point encore l'horizon;
parsemaient de feux brillans la vaste
es cieux; la lune, sur son déclin,
it dans les ruisseaux sa lumière
tremblante; l'écho lointain des ro-
ndait aux cris monotones des ha-
les marais; toute la contrée était
l'un voile sombre; quelques vers
rrant çà et là, se distinguaient seuls
curité.
a, après avoir long-temps considéré
profond qui augmentait sa tristesse,
s yeux vers l'orient, et chante ces

i te suit trop lente avant-courrière,
atin, fais briller ta lumière.
ant la nuit je désire le jour :
s ses rayons éclairent la contrée,
puis souffrir sa durée
de l'objet de mon amour.

lme, tout dort dans ces tristes montagnes ;
béliers sont près de leurs compagnes ;



Je me le dis en vain ; une ....
Me suit, m'agite, m'inquiète,
Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantait le malheureux
diligente aurore commençait
montagnes de couleur de rose
morin, jadis si sensible aux beau
ture, Némorin contemple sans
jestueux lever du soleil. Il reto
ment à son troupeau, lorsqu'il
loin une bergère qui venait ver
mier mouvement fut de fuir po
trouver sur son passage ; mais i
naître cette bergère, il s'arrête e

Elle approche à pas lents, les
l'air accablé de fatigue et de
morin la considère : quelle est
reconnaissant Rose !

Rempli de trouble et d'effr
cinite vers elle, il voit des la

n'ose pas lui demander le sujet
ıge; il attend en silence que Rose

eux Némorin, dit-elle, je n'ai
fier à personne le triste devoir dont
m'acquitter. Estelle me l'a de-
Estelle a exigé de moi que je vinsse
ter les dernières expressions de son
les derniers adieux de son cœur....
ss-vous? s'écria Némorin: Estelle ne
...— Estelle vit encore; mais elle est
)our vous.

.te parole, Némorin tombe sur la terre,
le tout sentiment. Rose va chercher de
dans une source voisine, la jette sur
isage, l'appelle, lui serre la main. L'in-
ıé ouvre les yeux; et les tournant dou-
ısement vers Rose: Achevez-moi, lui
, par pitié, achevez-moi. Estelle a changé;
ıe ne m'aime plus!.... Ma vie est un
ıx supplice. Estelle a changé! Estelle ne
ıe plus! En répétant ces paroles, il re-
e le visage contre la terre; il l'embrasse
étreinte comme son dernier asile; il
les pierres et le gazon qu'il trempe de
ıs amères.

elle vous adore, lui répondit Rose; et

son cœur est encore à moi, par
tout supporter.

Rose lui répète qu'il n'est que
Le berger, plus calme, essuie se
prête une oreille attentive à ce
fidèle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés d
telle me disait encore qu'avant
vous seriez son époux. Nous venio
tous les matins à la fontaine d
nous y passions les journées à par
et quand le retour des glaneuses
tissait de regagner la maison, n
nions près de Marguerite, à q
parlions encore.

Un soir que nous étions occupé
douce conversation, nous entend

t d'Estelle fut de se jeter au cou
re. Elle le tient embrassé long-
sans prendre garde à Méril, elle
ıcer à Marguerite l'arrivée de son

mi ! mes larmes coulent en me
es transports, le délire de Mar-
e ne pouvait croire à son bonheur;
plait Raimond; elle le baignait de
et les essuyait sans cesse pour le
core, pour s'assurer que c'était
ressait contre son sein. Raimond,
urs étouffaient, faisait de vains
parler. Pressé tour à tour et à la
épouse et par sa fille, ce vieillard,
ısant, ne pouvait suffire aux trans-
ıgitaient dans ce moment.
ıand leur joie commune fut un
, Raimond, prenant Méril par la
ésente à Marguerite et à sa fille:
ıbérateur, leur dit-il; voilà celui
nd votre époux et votre père.
ouchant récit de ce qu'il a fait

ılgré les instances de Méril, Rai-
ıte que, la nuit de son arrivée à
, des pirates Catalans vinrent

à Barcelone, où, [illegible]
rates mirent un si haut prix à sa l
le généreux Raimond résolut de
l'esclavage, plutôt que de causer
sa femme et de sa fille en leur fa
son infortune. Résigné à tous le
de sa destinée, il était matelot s
seaux ennemis, et se reposait un
rivage de la mer, quand il vit pa

Méril, après avoir cru Raimonc
nous l'avoir écrit, avait fait vend
de Lézan pour aller s'établir en
Là, instruit par des prisonnier
mond était captif à Barcelone,
avec sa fortune. Cette fortune de
de la liberté de Raimond. Le ver
regarda ce jour comme le plus
vie. Plus heureux de sa pauvreté
fut jamais de ses richesses, il ava
son ami la route de Massane, où

Raimond pleurait en faisant ce
termine en prenant la main de sa
sant au bon Méril: Voilà le seul
reste; car tout ce que je possède
pas ce que t'a coûté ma rançon.
mon ami, non pour m'acquitter,
devoir, mais pour ajouter encore
fs pour moi.

En cet endroit, Némorin in
jeune Rose: C'en est fait, dit-il, n
est au comble: j'admire et j'aim
Méril a mérité la main d'Es
soient heureux! qu'ils soient
que je sois le seul à plaindre!

Après ce qu'avait fait Méril
Rose, Estelle et Marguerite se
que rien ne pouvait suspendre u
quel Raimond attachait son
vieillard, sans s'informer de ce
passé pendant son absence, sans
curiosité ni mécontentement, pr
particulier, et lui montrant sur s
tris les marques récentes encore
nes: Quel jour, lui dit-il en la
épouses-tu mon libérateur? Este
Demain.

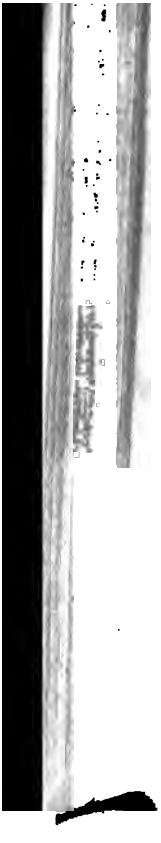
A ce mot, Raimond l'embrassa;

préparer à cette affreuse nouvelle
pleurer avec vous, et vous offri
lations que l'amitié peut donn
motif qui m'a guidée ; mon ami
moi tout le mal que je vous fais.

Ils sont donc unis ? demanda l
air sombre. Ils le sont, répondit
mais hymen ne fut accompli sou
auspices. La malheureuse Estel
yeux rouges de larmes, s'est tr
l'autel. En se mettant à genoux, e
sur la pierre. Lorsqu'il a fallu
serment, ses sanglots, ses pleur
sa voix ; ses yeux se sont fermés
Marguerite et moi, qui examin
mouvemens, nous nous somm
vers elle ; nous l'avons souten
sein. Méril a voulu tout susp
Estelle, rassemblant ses forces,
saisi la main de Méril, et

ant du temple, une fièvre ardente
; nous avons tous craint pour ses
ril, à chaque instant occupé d'elle,
ns cesse attentif, jamais importun,
ligué les soins les plus tendres. Il y
urs que les deux époux ont eu en-
ne longue conversation; en la ter-
s pleuraient; mais Estelle était plus
. Depuis ce moment sa fièvre est
et sa vie est en sûreté, du moins
lle ne vous reverra pas; mais si ja-
s cherchez sa vue, si vous osez vous
devant elle, c'en est fait de mon
re présence la tuera. Je vous demande
émorin, je vous supplie, par mon
onstante, par les vertus de votre
ar votre amour pour Estelle, de ne
venir dans votre patrie. Vous n'avez
oir, tout est fini pour vous. N'ajoutez
s maux en augmentant ceux de votre
e, en allumant la jalousie de Méril,
idant à la fois la victime de son père,
poux et de son amant.

e tut. Némorin gardait un farouche
Ses yeux secs étaient fixés sur Rose
voir; sa respiration était entrecoupée;
uvait ni parler ni pleurer. Rose at-



tendit quelques instans : e
la main : Me haïssez-vou
mot fit fondre en larmes l

Moi, vous haïr, s'écria
sur la terre daignez plain
Moi, vous haïr, ma bor
cœur est à vous, tant qu
pas long-temps à vous ain
dernier sentiment sera d'c
Je vais partir, ma chère
loigner chaque jour davan
de tout ce qui m'est cher ;
est possible, toute la
moi. Adieu, mon amie,
adieu pour toujours. Ro
Ce mot m'était si doux au
amer aujourd'hui ! Surtout
de moi ; ne prononcez j
dites-lui seulement que je
vais vivre loin d'elle, me
de mon funeste amour, m'e
exemple, oublier... Non, I
jamais ! Dites-lui.... dites-
dernier soupir sera pour e
je prononcerai son nom, c
Rose, Rose, mon cœur ne
le jour où je lui dis adieu ;

, Rose, ma chère Rose ; adieu,
rez plus.
il se jette au cou de Rose, et
ses bras.
e, qui de sa vie n'avait souf-
ger lui baisât la main, embras-
e son ami, mêlait ses larmes
t le serrait contre son sein. Sa
était point alarmée : tant il est
tié purifie tout ce qui l'approche.
lheureux pasteur s'arrache d'au-
, et s'éloigne d'un air égaré.
e de son désespoir, se lève et
i. Elle l'appelle, le rejoint, et,
oint le quitter dans ces premiers
ouleur, elle s'attache à ses pas.

U LIVRE QUATRIÈME.



TENDRE amitié, délic
c'est dans le ciel que t
descendis sur la terre au
des humains. Le Créate
à soulager par un bienfa
de la nature, t'opposa se
Sans toi, jouets éternels
rions dans les pleurs les
courte vie. Sans toi, frê
de pilotes, toujours batt
traires, portés à leur g
mer semée d'écueils, nc
plaints, ou nous échap
encore. Tu deviens le p
se réfugie pendant l'ora
après le danger. Bienfait
tels, dans la douleur, c
seule des jouissances qu
crainte ne viennent poi

prodigua pendant ce temps toutes les consolations que le malheureux amant pouvait goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivaient tous deux l'éloignait ou la rapprochait de Massane, Rose n'était occupée que de porter un peu de calme dans l'ame déchirée du berger. C'était l'ami de son amie : ce titre seul lui faisait chérir Némorin comme le plus aimé des frères. Rose lui donnait ce nom dans les villages où ils arrivaient le soir, et où l'on s'empressait à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivait de loin l'aimable Rose, et ne venait point troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignait de plus en plus de son village, que les chemins pour l'y reconduire allaient lui devenir inconnus. Némorin se joignit au jeune guide, pour engager Rose à retourner à Massane. L'amie d'Estelle n'y consentit qu'après avoir fait jurer au berger qu'il prendrait soin de ses jours.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu de quitter l'Occitanie, il suivit le premier chemin ; et, marchant sans tenir de route,

nue à Némorin, s'exprimait

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment ;
Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi serait un bien :
L'espoir au moins vous reste
Il ne me reste rien.

J'aimais une bergère,
Je possédais son cœur ;
Mais, hélas ! sur la terre
Il n'est point de bonheur :
Il ressemble à la rose
Qui s'ouvre au doux zéphir,
Le jour qu'elle est éclose
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas :
Beauté, grâce, jeunesse,
[illegible]

vais bientôt la suivre
ıs la nuit du tombeau,
lierre ne peut vivre
and on coupe l'ormeau.

rin, touché de ces accens, s'avança
ieu d'où ils partaient. Il aperçut un
ouché sur le gazon, la tête appuyée
main, et les yeux baignés de larmes.
l'a-t-il envisagé, qu'il reconnaît Isi-
idore son ancien compagnon, le premier
on enfance, à qui Némorin n'avait pu
eu lors de son premier départ de Mas-
t qu'il n'avait plus retrouvé dans ce
quand Estelle l'y avait ramené.
leux bergers, en se voyant, se précipi-
ıs les bras l'un de l'autre : ils restent
emps embrassés : ils se regardent en-
devinent mutuellement leurs maux ;
s se parler, ils se plaignent.
orin rompit le silence. Ami, dit-il, je
, nous souffrons pour la même cause,
r.... Ah ! s'écrie Isidore, ne parle que
ıitié.
mot, il se jette de nouveau dans le
son ami. Cependant, pressés de s'ap-
e leurs peines, ils vont s'asseoir contre
ie de troëne qui s'élevait au-dessus de

que, p...
tais élevé chez le pasteur de Mass
et sage Casimir, que les pauvres
jours, et que les riches n'ont poi
Il mourut le même jour où, p
mière fois, tu quittas notre v
d'expirer, il me dit ces paroles

Mon fils, vous êtes d'un sang
vous ne possédez rien. Votre père
leur ami, me confia votre enfan
de vous inspirer des vertus : c'e
ritage qu'un pasteur puisse lais
drai pourtant ce peu d'or, que j'
sur les pauvres, mais sur moi-m
en un troupeau, si vous voule
douce vie des bergers. Si le sang d
vous inspire d'autres désirs, a
pour notre bon roi, et que vot
rende tout ce que vous ôta la
ces deux partis, mon cher
et songez qu

En disant ces mots, il expira. Je ne te
ndrai point ma douleur ; tu vois mes lar-
s couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain je quittai Massane, qui
: semblait un désert. Après t'avoir inutile-
nt cherché, je résolus d'aller à Montpel-
r demander une épée à ce jeune héros, à
fameux Gaston de Foix, qui tenait alors
; états. Je descendis vers l'antique ville
Sauve, je suivis le bords du Vidourle,
j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-
polyte est bâti. Enchanté du paysage
i m'environnait, j'allai m'asseoir au bord
l'eau ; je m'appuyai contre un vieux saule,
ır rassasier mes yeux du spectacle qui les
issait.

Nous étions alors aux premiers jours du
ntemps ; toute la prairie était émaillée
fleurs ; les tilleuls, les lauriers, les au-
ins embaumaient l'air ; mille oiseaux se
essaient sur leurs branches ; les taureaux,
béliers, poursuivaient les génisses et les
bis sur l'herbe humide de rosée ; le zéphyr
tait à la fois les arbres et les flots argentés.
doux murmure des ondes, mêlé au doux
uit du feuillage, aux accens du rossignol,
ç bêlemens des troupeaux, portait dans

mon ame un trouble involontaire ; et j'écoutais, hors de moi, cette chanson des bergères que j'entendais dans le lointain :

Voici venir le doux printemps,
Allons danser sous la coudrette ;
La nature a marqué ce temps
Pour que le plaisir eût sa fête.
Ah ! craignons de perdre un seul jour
De la belle saison d'amour.

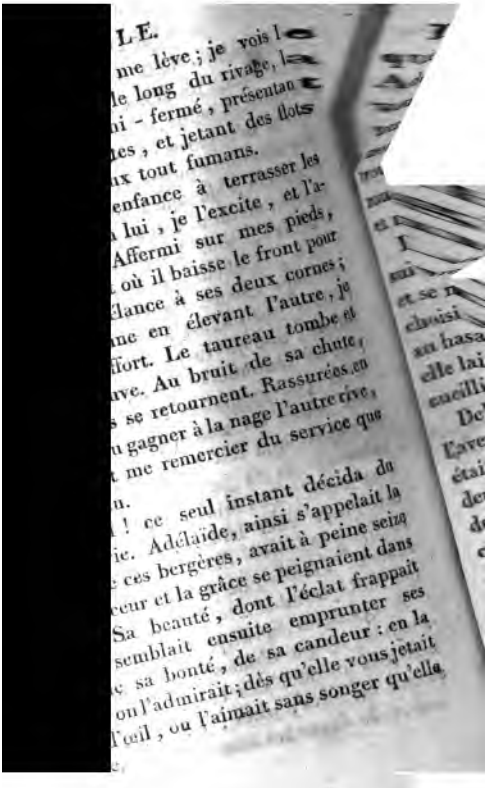
De l'eau qui court sur les cailloux
L'agréable et tendre murmure,
Le bruit si léger et si doux
Du zéphir et de la verdure,
Tout dit : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Le pinson, dans ces bosquets verds,
Sur cet ormeau la tourterelle,
L'alouette au milieu des airs,
Le grillon, sous l'herbe nouvelle,
Chantent : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Hélas ! hélas ! ce beau printemps,
Qui quelques jours à peine dure,
Ne revient point pour les amans,
Comme il revient pour la nature.
Craignez, craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Au milieu de la rêverie qui occupait tous
es sens, un doux sommeil vint me sur-
endre. A peine mes yeux s'étaient fermés,
le tu m'apparus en songe. Oui, Némorin,
te vis avec ce même habit que tu portes, avec
mouchoir de soie bleue négligemment noué
us ton menton. Tu t'appuyais sur ta houlette,
fixais sur moi des yeux pleins de larmes.
Fuis, malheureux, me dis-tu; fuis, il en
: temps encore. Dans un instant tu ne le
urras plus. C'est ici que l'amour t'attend.
dore, que je te plains! tu ne le connais
s, ce redoutable amour; ah! puisses-tu
· le pas connaître! puisses-tu ne ja-
ıis sentir les maux que cause l'absence,
: pleurs que fait verser la crainte, et les
ırmens de la jalousie, et les chagrins
ns motif, et l'injustice des soupçons! Isi-
re, mon cher Isidore, je suis moi-même
ı triste exemple des malheureux que fait
mour. Tremble de devenir plus à plaindre
ıe moi: tremble....

A ces mots tu disparais. Je me réveille
ıssitôt, baigné d'une sueur froide; j'entends
ın loin de moi des cris; j'aperçois deux
ınes bergères, pâles, tremblantes, éper-
ıes, près de tomber dans le fleuve pour éviter



, sa sœur aînée, me fit, je crois,
uestions. A peine je l'entendis ;
'occupait tout entier. Lorsque je
ıdre, ma langue resta glacée ; un
t me saisit ; je balbutiai quelques
uite. Delphine s'aperçut de mon
: parla bas à sa sœur : Adélaïde
ıntis moi-même que je rougissais,
ırras redoubla.

sœurs me quittèrent ; je n'osai les
s'arrêtèrent à peu de distance,
à cueillir des narcisses. Delphine
s plus beaux : Adélaïde les prenait
quelquefois même, toute pensive,
échapper ceux qu'elle avait déjà
oupait l'herbe au lieu de la fleur.
, moins distraite que sa sœur,
ntôt que l'heure de la retraite.
Adélaïde se le fit répéter. Toutes
le chemin d'un château environné
, bâti sur le haut d'un mont. Un
apprit que ce fort château était
ıan, qu'il appartenait à un vieux
e plus riche, le plus puissant de
veuf depuis long-temps, et père de
nes beautés.

le cette nouvelle, je vis sur-le-



fixés sur l'endroit où je l'a
çant de songer à moi, et
qu'à elle, j'attendis le lend

Tant que la nuit dura,
partir au point du jour. Dè
brillé, je résolus d'attendr
courus la prairie en cherchai
avait laissé tomber ; je palpi
retrouvant ; je les couvrais
riche de ce trésor que de to
terre, j'allai me rasseoir au
où je chantai ces paroles :

Beaux narcisses, qu'une berg
Qui vous égalait en blancheur
Laissa dans ce pré solitaire,
Devenez à jamais ma fleur.

Depuis que cette main chérie
Vous a touchés, vous a cueill
Vous effacez roses et lis ;

Belles fleurs, ma seule richesse ;
Je veux jusqu'à mon dernier jour
Vous voir, vous respirer sans cesse,
Et m'enivrer ainsi d'amour.

Parer le sein de cette belle
Serait un destin plus flatteur ;
Mais en reposant sur mon cœur,
Vous serez toujours auprès d'elle.

En finissant ces derniers mots, j'entendis du bruit : je retournai la tête, et j'aperçus Adélaïde avec Delphine. Je me levai pour les saluer ; je cachai mes fleurs dans mon sein, et feignis de vouloir m'éloigner ; mais Delphine m'arrêta :

Berger, dit-elle, c'est à nous de fuir, si nous interrompons vos chansons. Mes chansons, répondis-je en tremblant, n'intéressent ici personne. Pardonnez à un étranger de s'être oublié dans ces lieux charmans.

Vous pouvez y demeurer sans crainte, me dit alors Adélaïde ; ces prés appartiennent à mon père, et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots, son front se colore ; elle jette à Delphine un regard timide, comme pour demander l'approbation de ce qu'elle



de Gaston de Foix. Delphi
ce dessein ; Adélaïde aj
n'était pas le seul qui sû
malheureuse.

Dans ce moment, un br
tentir la prairie. Bientôt
conduite par plusieurs vale
un vieillard d'une physionc
armé d'une longue arbalète
tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné c
dans la prairie ; mais De
son cou, lui souhaite une
et l'assure qu'elles ne se so
que pour s'occuper de ses

Depuis quelque temps, d
chez un premier berger ; en
vennes, où les pasteurs s
C'est moi qui réponds de lui; v
pas quand vous saurez ce qu

)elphine raconte alors le péril dont je l'a- s sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge ; je ète en rougissant ce que j'avais dit à sa . Le vieillard me prend à son service , tend la main en signe d'amitié, et charge de ses veneurs de me conduire aux ber- es.

n m'éloignant , je rencontrai les yeux délaïde. Ce seul coup d'œil acheva de ter ma faible raison. Je courus m'emparer roupeau. Dès le lendemain je le conduidans cette belle prairie devenue si chère on cœur. Adélaïde y vint encore : j'osai)rder , j'osai lui parler ; elle me répondit : cette douceur , cette grâce , cette mo- ie , qui épurent l'amour en même temps lles l'augmentèrent, et font de la plus ar- te des passions la plus aimable des vertus. délaïde me parla de mon sort , forma vœux pour mon bonheur, m'instruisit des ens de plaire à son père. Je sus les mettre usage. Au bout de quelques semaines , ais le favori du vieillard. Je présidais à erme , aux troupeaux , à la maison. Adé- e me félicitait, et je ne pouvais lui répon- ; je ne pouvais lui parler à mon gré de mon heur, de ma reconnaissance. Dans la



j'étais au château [illegible]
mais je ne prononçais le nor
cependant Adélaïde était bi
l'adorais ; jamais elle ne me
son père n'aurait pu entendre
tain d'être aimé d'elle.

Enfin j'osai lui déclarer ma
aveu fit plaisir à son cœur. Un
entra dans nos ames. Insensés q

Un jour, plus tard qu'à l'ordi
vint à la prairie. Elle était tri
n'avait plus ces couleurs brilla
saient ressembler à la pomme
yeux avaient perdu leur écl
tremblaient en pressant les
ami, me dit-elle d'une voix
soir mon père nous annonça
curer à ma sœur le parti le
la province, il avait décidé c
le voile. Delphine a fait un cr

é de rompre un hymen qui nous ren-
toutes deux malheureuses. Mon père
oussée ; irrité de ses prières et de mon
, il m'a déclaré d'un ton terrible que
main il me conduirait au couvent d'An-
d'où je ne sortirais plus. Les larmes,
s de ma sœur n'ont fait qu'allumer sa

Son ambition est flattée d'avoir pour
le comte d'Assier ; et la tendresse qu'il
our moi est immolée à cette ambition.
s je n'irai point au couvent. Le trouble,
que j'ai ressentis, la fureur où j'ai vu
ère, m'ont causé un saisissement qui
voir des suites funestes. Une fièvre ar-
m'a consumée toute la nuit ; ma tête et
ntrailles brûlent ; je peux à peine me
ir. La certitude où je suis de succomber
maux, me les a fait surmonter pour
te voir encore, pour venir dire le der-
lieu à cette belle prairie, asile de nos
s. Mon cœur s'attendrit en la regardant ;
rmes coulent en fixant là-bas ce vieux
où pour la première fois.... Ah ! mon
sidore, emmène-moi d'ici, j'y regrette-
op la vie.

disant ces mots, je la sens défaillir. Je
tiens, je l'appelle ; elle ne me répond



sans cesse à genoux au pied d
que Delphine était au chevet ;
ainsi neuf jours et neuf nui
pleurs dès qu'Adélaïde repos
ment, et composant notre
qu'elle nous regardait. Ah! m
joies feintes sont douloureu
avons souffert, Delphine et n
nos larmes sous un air riant,
espérance qui n'était pas dans
mort, la mort que nous redou
Adélaïde, eût été cent fois p
nous que ce supplice continue

Cependant le vieux Aguzan,
ger de sa fille, avait envoyé c
cours à Montpellier. Le méde
onzième jour pour nous pronon
Il vint ce onzième jour : le méd
donna ; je tombai sans mouvem
partir

noi, j'allai prendre ma place au-
d'Adélaïde. Elle ne connaissait
délire l'égarait depuis trois jours·
cependant; et me regardant avec
ux qui fait couler les larmes des

érie, me dit-elle; j'épouse demain
nain je deviendrai la femme du
: des époux. Après cela je mour-
promis. Je veux que vous soyez à
et que vous mouriez avec moi.
nçant ces paroles insensées, elle
main; mais son père ayant paru,
ussa loin d'elle, prononça le nom
et son délire fut de désespoir.
mbla diminuer aux approches de
ait la douzième que Delphine et
ussions sans que nos yeux se fus-
. Delphine fit retirer son père:
fatigue, elle se jeta sur un lit de
sommeil, malgré sa douleur, s'em-
: de ses sens. Toutes les femmes,
ts d'Adélaïde étaient endormis. Je
dans sa chambre. Elle était calme:
r la force du mal, elle reposait ou
)oser. Je la considérai long-temps:
ai ce visage, le plus beau de la na-

jours auparavant, maintenant
é, couvert d'une peau tendue;
, l'asile des amours, d'où ne sor-
is que des paroles de bonté ou
e, exhalant une haleine brûlante
ée. Je voulus la respirer, j'eus l'es-
endre son mal et de mourir avec
prochai doucement ma tête de la
e me plaçai sur son chevet, et je re
vec un affreux plaisir le souffle qui
le son sein.

èce de bonheur dont je jouissais en
ivant appuyé sur le même chevet qu'A-
e, la fatigue extrême et les veilles des
précédens, me firent succomber malgré
non au sommeil, mais à un accable-
profond qui m'ôta l'usage de mes fa-
és. Toutes mes forces étaient épuisées,
mes sens étaient émoussés; à force d'avoir
ffert, je ne sentais plus mes maux, et j'é-
ouvais ce repos horrible que donne l'anéan-
ssement. Mes yeux cependant ne se ferme-
nt pas : mes yeux ne se détachèrent point
'elle, puisque je crus la voir; je la vis en
effet tourner la tête, me regarder, se soulever
doucement, s'appuyer avec peine sur son
coude; et fixant ses regards sur moi, elle me

ces paroles qu'il me semble encore en-
dre :

Mon bien-aimé, je vais vous quitter, je
s vous quitter pour toujours. Je vous re-
rcie de m'avoir aimée ; vous avez rendu
ureux tout le temps de ma vie où je vous
connu. Je meurs, mon ami ; mais je suis
ı sûre que je ne mourrai point dans votre
ır, et qu'une autre n'y prendra jamais ma
ce. Pour moi, si, comme je l'espère, on
t aimer encore après la mort, mon ame,
attendant la vôtre, s'occupera toujours de
s, suivra vos pas, vous environnera sans
ie, sera le témoin assidu de vos actions,
vos sentimens. Pensez-y toutes les fois que
s pleurerez votre amie ; vos larmes en se-
t moins amères. Adieu, adieu, mon ami ;
mort n'est point douloureuse, puisque je
urs presque entre vos bras. Elle serait plus
ce encore, si je pouvais vous dire : Adieu,
n époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé :
vous le donne en ce moment ; j'en prends
émoin Dieu qui nous voit toujours, et la
rt qui est sur ma tête. La voilà, je la
s. Recevez vîte, mon époux, cet anneau
je porte depuis mon enfance, et que je
s donne en gage de ma foi. Recevez en-

core ce baiser de votre épo
mier et le dernier qu'elle a

A ces mots, je sentis s
doucement sur mon front,
lante tomber de ses yeux s
vins aussitôt à moi; je la r
plus. Elle n'était plus, N
trouvai l'anneau qu'elle a
fance, et je sentis sur m
brûlante tombée de ses ye

Je me lève, je m'écrie,
épouse, je la presse cont
phine éveillée veut en vai
pousse loin de moi Delph
ses efforts; elle craint l'a
elle commande aux valets
m'arracher du corps de sa
on veut m'emporter; je me
à la terre; je me traîne ju
lequel je frappe ma tête;
à mes pleurs, et ruisselle s
phine me demande à geno
de cette chambre. Elle me
teau; et, craignant la f
instruit par tant de tém
moi le serment de m'éloig
douleur. Je lui devais ce

ıs les bois voisins, accablé d'une
upide, incapable d'avoir une idée,
nuit dans les cavernes, en poussant
affreux, en appelant Adélaïde, et
ant tout le jour le visage contre la
r ne plus voir le soleil.
je sortis de ces bois. J'allai de village
ge, me plaignant partout de mes
demandant du pain qu'on me donne
à un malheureux insensé. J'appris hier
s Espagnols nous avaient déclaré la
, qu'ils parcouraient notre patrie le fer
amme à la main. Je les cherche pour
me tuent.
là quel est mon sort, ami : crois-moi,
s Adélaïde, mais ne cherche pas à me
ler.

ı fut le récit d'Isidore. Némorin, sans
pondre, le presse long-temps dans ses
Résolus de ne plus se quitter, les deux
unés se lèvent, et vont se remettre en
he, lorsqu'un bruit qu'ils entendent der-
la haie contre laquelle ils étaient assis,
ait tourner les yeux de ce côté. Ils aper-
nt un guerrier debout, qui fixait sur eux
eux attendris.
guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans,

traits, son air de grandeur, de
bonté, disaient que c'était un h

Les deux pasteurs saisis de
raient en silence, quand le pri
vers eux :

Demeurez, bergers, leur dit
voir fuir devant moi que les
France. Caché parmi ces arb
d'entendre vos discours; j'ai d
à vos malheurs. Je vous dem
de moi toutes les consolation
tié peut offrir. Je suis né prin
homme; et mon cœur rappro
ceux que ma fortune en éloig
donc, pasteurs, et daignez
aux paroles de Gaston de Fo

A ce grand nom de Gasto
gers mirent un genou en terr
de Louis XII, était gouve
[illegible] sa justice et sa bo

tants la province. Il n'était pas un qui n'eût entendu parler de Gaston ; aient que c'était à lui qu'ils devaient eur dont ils jouissaient. La mère qui, matin, enseignait à son enfant à re- l'Être suprême, lui apprenait en emps à bénir le nom de Gaston.

rince se hâta de relever les bergers. me, sais gré, leur dit-il, de m'être de mon camp pour respirer ici la frai- ū matin ! Hier j'ai secouru deux in- s ; Dieu m'en donne la récompense en dressant deux autres.

s mots, il tend la main aux bergers eignent de leurs larmes. Ne me quittez jouta Gaston ; venez avec moi défendre res. Le vertueux Louis, jugeant du les rois par le sien, a pensé que les étaient plus sûrs que les conquêtes ; il i de sa confiance. Le perfide roi d'A- vient d'envoyer une armée sous la te du vaillant Mendoze. La moitié nguedoc est ravagée ; Mendoze est déjà s murs de Nismes. Je vais mourir défendre. Suivez-moi, braves pas- changez vos houlettes contre des lances ; la gloire de servir utilement la patrie

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

RE SIXIEME.

NDEUR, que tu es belle, quand
te rend utile ! Que le spectacle de
puissant occupé de secourir ses frères
pour une ame sensible ! Combien de
ai joui ! combien j'ai vu d'infortunés
ner en pleurant celui qui finissait leurs
celui qui, né dans la pourpre royale,
mne son palais pour voler à leur chau-
, pour la rétablir si elle est détruite,
ramener l'abondance ! Je le vois tous
urs, ce mortel bienfaisant, parcourir
mmenses domaines, et choisissant pour
endre l'instant où le pauvre a besoin de
Là où l'hiver est plus rigoureux, où le
vient d'exercer son ravage, où des fleuves
bordés ont emporté l'espoir du laboureur,
est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé
e suivre le malheur, il arrive presque aus-
itôt que lui pour en effacer les traces. Il pa-
alt, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche

ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits,
C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est
pour eux qu'il a des richesses. Sa récom-
pense est son bienfait même, surtout quand
il reste ignoré. Ah! que sa modestie se ras-
sure; mon respect et mon amour m'empêche-
ront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable
prince qui s'intéressait à leur sort, suivaient
en silence la route de son camp; lorsque le
jeune Gaston, pour les distraire de leurs
maux, les entretient de leur patrie, des avan-
tages qui la distinguent des autres états de
Louis, et de cette ville célèbre où tous les ans
les troubadours vont disputer l'églantine d'or
la violette, le souci, qui sont le prix d
génie. Le prince ignorait l'origine de cet us
fameux; Némorin, pour la lui apprend
chante la romance de Clémence Isaure.

CLÉMENCE ISAURE,

ROMANCE.

A Toulouse il fut une belle ;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parens trop inflexibles
S'opposaient à leurs tendres feux ;
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux ;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah ! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur !
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

L'églantine est la fleur que j'ai
La violette est ma couleur,
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche press
Seront humides de mes pleurs ;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant ;
Alphonse qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part : la guerre commence
Et s'allume de toutes parts ;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance ;
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore ;
Lautrec court lui servir d'appui
[illegible] père d'Isaure :

ıʟᴀs ! sa blessure est mortelle ;
sauve Alphonse et va périr.
vieillard fuit ; Lautrec l'appelle ,
lui dit avant de mourir :
el père de mon amie ,
ne m'as pas voulu pour fils ;
ne venge en sauvant ta vie ,
répas m'est doux à ce prix.

ᴀᴜᴄᴇ du moins ma prière :
ıds les jours de Clémence heureux ;
- lui qu'à mon heure dernière
'ai chargé de mes adieux.
orte-lui ces fleurs sanglantes ,
mon cœur le plus cher trésor ,
laisse mes lèvres mourantes
baiser une fois encor.

disant ces mots il expire.
honse , accablé de douleur ,
nd le bouquet , et s'en va dire
a fille l'affreux malheur.
peu de jours la triste amante ,
s les pleurs terminant son sort ,
soin , d'une main défaillante ,
rire un testament de mort.

ʟᴇ ordonna que chaque année ,
mémoire de ses amours ,
cune des fleurs fût donnée
t plus habiles troubadours.
ıt son bien fut laissé par elle ,
r que ces trois fleurs fussent d'or ;
atrie , à son vœu fidelle ,
ıerve cet usage encor.

plissait d'admiration. Le prince

Bergers, leur dit-il, voilà
elles sont moins paisibles que les
l'amour les habite aussi. Au milie
des armes, nous soupirons ici
et comme vous nous sommes fid

Comme il parlait, il voit venir
lui les principaux chefs de l'arm
Narbonne, le jeune Bernis, le p
sol, l'aimable Duroure. Ces vaill
dont les nobles aïeux furent l'hon
citanie, amènent à leur général
la garnison de Nismes, blessé et
fatigue. Ce soldat remet à Gast
de Talleyrand, le gouverneur d
raconte que, poursuivi par les
dont il a traversé le camp, il
coups d'arbalète, qui n'ont p
course. Le prince comble de ses
dat, et commande à Némorin d'

ier n'avait pas besoin de cet ordre ;
au ce jeune envoyé ; c'est Hilaric,
able enfant qui conduisit Estelle au
on. Némorin l'embrasse mille fois.
es blessures sont pansées, il lui de-
els événemens l'ont fait sortir de sa
epuis quel temps il a quitté Mas-
n'ose prononcer le nom d'Estelle,
altiplie ses questions sur tout ce qui
à cette bergère.

ores donc nos malheurs ? lui ré-
ilaric. Un détachement de l'armée
a pénétré dans nos retraites, ravagé
, brûlé nos maisons....

-tu ! s'écria Némorin : et tu ne me
d'Estelle !

ui, répond Hilaric, avec la plupart
bitans. Estelle, Méril, Marguerite,
aimond, Rose et moi, nous sommes
rcher un asile dans les murs de
fais le terrible Mendoze est arrivé
lemain ; Mendoze a bloqué la ville.
verneur va manquer de vivres ; il a
ider un soldat qui voulût tenter de
ravers le camp espagnol, pour por-
tre à Gaston ; je me suis offert. J'ai
votre prince est instruit que, s'il

du bon
fois exposé sa vie pour la
fuite, et que, depuis son arrivée à Nismes,
aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus
de valeur que Méril.

Pendant que Némorin applaudissait aux
qualités de son rival, Gaston assemblait son
conseil de guerre, et décidait la bataille contr
Mendoze. Tous les obstacles sont prévus
toutes les heures sont calculées; mais il éta
important d'envoyer cette nuit même au g
verneur de la ville, afin qu'il préparât
sortie qui devait assurer la victoire. Hila
blessé, ne pouvait plus retourner à Nisme
fallait qu'un autre envoyé fît, avant le j
douze lieues, et pût échapper aux garde
nemies. L'entreprise était périlleuse, Né
se présente.

... embrasse et lui remet une
...int

limés par tous les motifs qui ont du pou-
sur les ames ardentes, les deux amis
chissent en six heures le long espace
ils ont à parcourir. Le premier crépuscule
paraissait point encore qu'ils étaient près
camp espagnol. Pour l'éviter ils prennent
circuit, et vont gagner le côté de la ville
ils croient le moins gardé.
lais le prudent Mendoze, qui craignait
re surpris par Gaston, avait couvert tout
ays de grandes gardes. Les malheureux
gers s'avançaient derrière une longue haie
leur dérobait la vue d'un poste des enne-
. Tout à coup ils sont vis-à-vis le poste;
s voient enveloppés par huit soldats, qui
crient de se rendre. Isidore perce de sa
e le premier qui s'offre à ses coups; Isi-
tombe noyé dans son sang. Némorin veut
éfendre, il reçoit une large blessure; et
lis qu'il s'efforçait de relever son com-
ion, on se jette sur lui; on le désarme.
mi; lui dit Isidore, félicite-moi: je meurs;
ais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret
de te laisser dans le péril qui te menace;
seule peine.... Il ne peut achever, il ex-
. Les Espagnols entraînent Némorin, qui
ande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, envir
parts, il tire la lettre de Gas
dant l'Espagnol avec respect
Seigneur, dit-il, j'ai juré de s
plutôt que de vous livrer ce
donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots il d
et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se
et mille glaives sont levés sur N
doze les écarte tous:

Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez
tillans, respectez une belle ac
auriez faite sans doute. Le cou
fense fut toujours sacré pour
Et toi, jeune et vaillant soldat
celui qui t'envoie; dis-lui que
a dû te fermer le chemin de
que, sans daigner être inquiet
mystérieux, Mendoze lui prop
de délivrer la ville assiégée. Qu'
nos deux armées il entre dans
moi seul. S'il est vainqueur,
levé; je lui en donne ma foi: s
je lui demande sa parole que la
rendue.

Après ces mots, il fait pans

Némorin, et commande une escorte pour conduire.

Énorin, pénétré d'admiration pour Men-, mais désolé d'avoir manqué son en-rise, et surtout de la perte de son ami, ande au général espagnol qu'on rende noins à Isidore les honneurs de la sépul-. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il âte de quitter le camp, et rejoint bientôt ton, qui s'avançait d'un pas rapide.

arrive, étend son armée dans la belle ne du Vistre, envoie déclarer à Mendoze l accepte ses conditions, et demande le du combat, l'heure, les armes, le lieu. spagnol lui répond: Demain, aux premiers ns du soleil, avec l'épée et le poignard, présence des deux armées. La barrière ıitôt se dresse; les deux guerriers se prépa-, les deux camps adressent des vœux au

ès que l'aurore ouvre l'orient, on voit remparts de Nismes bordés de soldats. Le ımet des arènes, le faîte des temples et des isons se couvrent d'une multitude de peuple. ı lances espagnoles brillent sur le sommet a Tourmagne. Différens postes français ou tillans occupent le haut des collines; et les



ordre en ordre dans la plaine
avec lenteur leurs bataillons hér
Un profond silence règne parm
biles à leur place, occupés seule
ils ne regardent que leurs chefs
l'orgueil se peignent sur leurs vis
une gravité noble et farouche
ardeur guerrière.

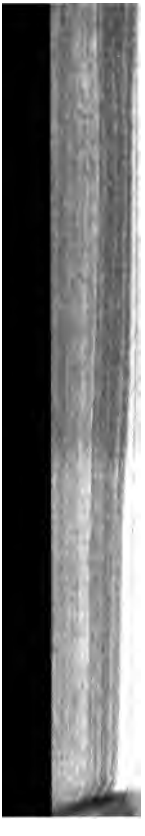
Les Français quittent leurs
légers bataillons courent se rang
ennemis. Chefs, soldats sont o
galité de courage, la franchise
tionale, les rendent tous com
puyés négligemment sur leurs la
blent assister à des jeux. Sans h
sans crainte, ils sourient à le
les avertissent que Gaston est
semblent plaindre Mendoze d'a

GASTON, le sort de la patrie,
Est remis à votre valeur;
Songez à votre douce amie
En entrant au champ de l'honneur;
Il est une triple alliance
Qui vous garantit le succès:
On vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français.

QU'UN ennemi, qu'une coquette,
Tous deux dès long-temps aguerris,
Veuillent retarder la conquête
De leur cœur ou de leur pays;
Inutile est leur résistance:
Tous deux conviennent, à la paix,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français.

LA belle qui n'est plus sévère
Dès ce moment règne sur nous;
L'ennemi qui cesse la guerre
Nous trouve généreux et doux.
Ceux qu'a vaincus notre puissance
Éprouvent tous, par nos bienfaits,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire et les Français.

Mais bientôt Mendoze paraît sur un courser d'Andalousie, qui, retenu par la main de son maître, fait voler au loin l'écume dont blanchit son frein doré. Les pierreries brillent sur ses armes, un panache rouge om-



brage son casque, une échar
leur soutient son glaive étin
au pas, d'un air fier, se fa
rière, laisse son coursier à
mène en attendant Gaston.

Ce prince accourait au g
blanches flottent sur sa tête
cier poli a plus d'éclat qu
son bouclier l'on voit un ch
même chiffre est brodé
éblouissante. Prompt comm
arrive, s'élance à terre, salu
mande le signal.

Les trompettes sonnent: l
l'épée d'une main, le poig
s'attaquent avec fureur.

Gaston, plus impétueu
adversaire, lui porte dans
quatre coups de pointe, q
Mendoze à son tour press
sente l'épée au visage; et,
ment par dessus le fer de
teint son flanc : le sang co

A cette vue, les Franç
Espagnols jettent un cri d
Gaston, au moment où
tourne son corps, rend pa

a ! sa blessure est mortelle ;
e Alphonse et va périr.
llard fuit ; Lautrec l'appelle ;
lit avant de mourir :
père de mon amie,
m'as pas voulu pour fils ;
venge en sauvant ta vie,
pas m'est doux à ce prix.

UCE du moins ma prière :
ds les jours de Clémence heureux ;
- lui qu'à mon heure dernière
'ai chargé de mes adieux.
porte-lui ces fleurs sanglantes,
mon cœur le plus cher trésor,
laisse mes lèvres mourantes
s baiser une fois encor.

N disant ces mots il expire.
lphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

ELLE ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tous son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or,
Sa patrie, à son vœu fidelle,
Observe cet usage encor.

Gaston, surpris, interrompt [illegible]
courrier, au nom du roi de Fra
ouvrir la barrière, et va remettr
une lettre de Louis. Le prince, a
lue, jette son épée :

Plus de guerre, s'écrie-t-il ; nos
narques cessent d'être ennemis.
ma sœur, épouse votre maître, e
garant d'une paix durable entre L
dinand. C'est à moi surtout que c
chère, puisque je préfère l'amitié
à la gloire même de lui résister.

Il dit. Le héros espagnol, tou
de courtoisie, veut baiser ave
main du frère de sa reine. Gasto
et ces deux guerriers sortent de
aller déclarer la paix.

[illegible] nouvelle est l

. Espagnols. Les deux généraux, se
ar la main, à la tête des deux ar-
nfondues, entrent ensemble dans
, au milieu des acclamations. Tous
nt conduits chez Talleyrand, où leurs
es sont pansées. Leurs soldats sont
ués chez les citoyens, et la discipline
s austère empêche qu'aucun désordre
uble ce jour d'allégresse.

morin, seul infortuné au milieu de tant
reux, n'avait pas quitté Gaston. Dès que
rince fut retiré dans son palais, le triste
orin va parcourir la ville, désirant et
gnant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'in-
mer d'elle, il tremble de prononcer son
m; mais il demande à tous ceux qu'il voit
s ne connaissent point Marguerite. On l'é-
ute à peine, on ne lui répond point: sol-
ts, citoyens, étrangers, ne sont occupés
e de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inu-
recherche. Le soir il errait encore dans
rille, lorsque passant auprès de l'antique
ple de Diane, il se trouve tout à coup
milieu d'un cimetière où plusieurs fosses
entes rappelaient les malheurs du siége:
morin s'arrête dans ce lieu funeste: il

s'assied sur une vieille tombe ; et l
fixés sur cette terre, seul asile où
yeux soient en paix, environné de
la nuit, entouré d'images funèbre
écoute en silence les cris d'un hib
posé près de lui sur une croi
éprouve un charme secret à se liv
tier à sa profonde tristesse ; mais
quelques pas des soupirs et des g
Le berger écoute, lève les yeux,
à travers les ténèbres une femme
deuil, à genoux sur une fosse, les n
la tête couverte d'un crêpe. Ném
vers elle ; il l'entend prononcer

O toi qui possédas de mon
qu'il pouvait t'accorder, toi qu
rendre heureuse, et dont je n'a
bonheur, pardonne, mon digne
donne-moi de m'être toujours d
chaste amour, d'avoir accepté le
tes pudiques désirs. Je l'ai dû ; je
digne de toi. Tu méritais une ép
cœur t'appartînt tout entier ; et
put jamais éteindre la première
il a brûlé. Ah ! du moins, si
demeure tu lis dans le fond d
tu ne peux pas douter, mon épou

cérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étaient aussi chers que mon premier amour.

A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe; immobile, hors de lui, il écoute long-temps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élance vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots: Est-ce vous qui m'êtes rendue ? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux?

Estelle, d'abord effrayée, reconnaît bientôt le pasteur; mais sans lui laisser le temps de poursuivre: Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril, et vous parlez à sa veuve ! Elle ne doit ni ne veut vous entendre.

Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant le désir de connaître la demeure d'Estelle le fait revenir à lui; il se lève, court sur ses pas, et la voit entrer dans une maison de peu d'apparence, que le berger examine long-temps. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient



arènes. Gaston prend soin se
vieux Raimond s'y trouve ave
suivi de ses officiers et de N
sente au milieu de ce peuple
éclater ses transports en voyan

Citoyens, leur dit-il, j'ai
vous; mais c'est le meilleur d
délivre : c'est lui qui vous don
devez tout à Louis, rien à
ensemble le ciel de nous conse
le père du peuple.

J'implore cependant votre
pour un de vos compatriote
par moi de vous instruire du
rivée, fut pris par les Espag
souffrir la mort plutôt que de
que je vous adressais. Le roi

a fille. La mort glorieuse de Méril la
aîtresse de sa foi ; acquitte donc ta
n donnant Estelle à son digne amant.
de Foix t'en supplie : Gaston ne veut
mmander ; mais il vous sollicite tous
unir à lui pour fléchir Raimond.
le peuple s'écrie. Raimond va se jeter
ds du prince ; Némorin y était déjà.
s les relève et les fait embrasser.
rdonnez-vous ma félicité ? dit le pas-
vieillard avec une voix tremblante.
est à toi, répond celui-ci : mais tu
ras sans doute que cet hymen soit
.. Jusqu'au moment, interrompt Né-
que l'ancien ami de Méril daignera
-même.
il lui demande sa bénédiction. Rai-
lui donne. Toute l'assemblée applau-
Gaston la congédie en ces termes :
is quitte, citoyens, pour aller répa-
naux de la guerre, pour aller porter
urs dans les villages détruits. Némo-
is me seconderez ; je vous charge de
er mes trésors aux habitans de Mas-
lez rebâtir leurs maisons, rendez-leur
veaux troupeaux, soulagez, secourez
malheureux, et ne craignez pas d'é-

puiser mes biens : je ne suis riche que lorsque je donne.

A ces mots, le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre.

Oh ! quelle fut la joie de Rose et de Marguerite quand elles virent arriver Némorin conduit par Raimond ! Estelle fut près de s'évanouir au récit de tout ce qui s'était passé. Sa rougeur et son silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osait-il regarder Estelle : à peine semblait-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'était à Rose qu'il en parlait ; c'était de la seule Rose qu'il avait l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nismes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils arrivèrent à Massane. Depuis ce moment, Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemencer les terres, rappela les cultivateurs ; et, pour que les jours s'écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien.

la longue année du deuil finit, et
x Némorin devint l'époux d'Estelle.
conduisit à l'autel ; Rose pouvait à
ontenir ses transports. Elle arrêtait,
pelait tous ceux qu'elle trouvait sur
ıssage, pour leur faire admirer Es-
pour leur parler de ses vertus, de ses
ıns passés, de son bonheur présent. De
s larmes coulaient sur ses joues ; et lors-
ıa tendre Estelle prononça le serment si
d'aimer toujours Némorin, malgré la
ıeté du lieu, Rose ne put contenir un cri
oie, et s'élança au cou de son amie.

)ès ce même jour Rose s'établit dans la
ison d'Estelle. Marguerite et Raimond, tou-
rs chéris, toujours respectés de cette aimable
ille, coulèrent au milieu d'eux une vieil-
se longue et paisible. La paix, l'amitié, l'a-
ur, furent l'héritage qu'il laissèrent à leurs
ans, dont la postérité subsiste encore dans
eau pays où j'ai pris naissance.

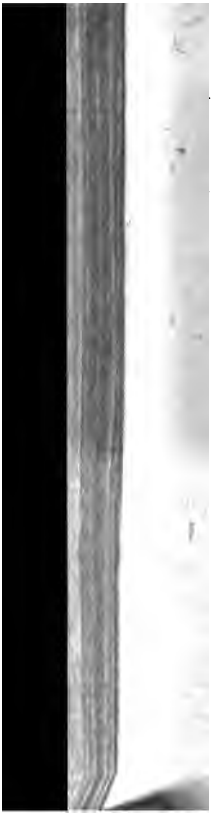
Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé,
ui n'en est pas moins chère à mon cœur,
t'aurai du moins célébrée ! Je t'aurai con-
ré les derniers accens de ma flûte cham-
re ! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis

un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourrait me plaire à présent, que j'ai dépeint ces campagnes si riantes où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois ? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allais cueillir des fleurs ! Beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer! Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus. Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et, si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah ! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau ; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siége;

enfans, après leurs jeux, y jetassent bouquets effeuillés ; je voudrais enfin bergers de la contrée fussent quelquendris en y lisant cette inscription :

. . s cette demeure tranquille
ose notre bon ami :
écut toujours à la ville
is son cœur fut toujours ici.

FIN.



les Maures, en obtint pour récom
et partit pour la terre sainte en 1
mille hommes. Tous les historie
plus de ce Raimond de Saint-Gill
d'aucun autre. Après la prise de
tiens offrirent la couronne à Rai
Godefroi fut élu, et se brouilla bi
Celui-ci ne l'en aida pas moins
bataille d'Ascalon, et, seul avec
chevaliers, alla soumettre plusieu
une principauté. Il bâtit une fo
Mont-Pélerin, où il établit sa d
mourut en 1105, après dix ans e
de victoires dans la Palestine.

Ses deux fils, Alphonse et Ber
dèrent l'un après l'autre, suivir
père; et abandonnèrent leurs état
combattre et mourir en Asie. Ce
loin de prévoir sans doute que,
pape Innocent III publierait un
petit-fils Raimond VI, que le barb
chef de cette croisade, égorgera
les malheureux Languedociens s
de la croix plantée jadis par Raim
David; que l'infortuné Raimond
voulu exterminer ses sujets, serai
suivi, battu publiquement de v
forcé de se croiser avec ses enn
dévaster ses domaines, chassé d
fils, et dépouillé de ses possessions
bourreau de ses sujets. Mais, au m
tés, Raimond VI fit voir un cours
sagesse à toute épreuve. Cédant à
sans ressource, reprenant les ar

ue les successeurs de Théodose, plus
ndre les ariens que de repousser les
t laissé démembrer l'empire, la pro-
oir été ravagée par les Vandales, les
isses, les Allemands, tomba au pou-
s, qui choisirent Toulouse pour leur
an 418.

e sous leur gouvernement que sous
urs, la Narbonnaise prit bientôt après
nanie, ou d'Espagne citérieure Malgré
lovis, malgré des guerres continuelles
, elle obéit environ trois cents ans
s établis dans l'Espagne ultérieure. Les
vainqueurs de ces rois et conquérans de
arèrent de la Septimanie vers l'an 720,
ent pas long-temps : vaincus à leur
s bataille de Poitiers, ils repassèrent
le fils de Charles Martel, Pepin le
le trône de France, se rendit maître
, l'an 759, non par droit de conquête,
é.

successeurs de Charlemagne, la mai-
nie, ravagée tour à tour par les Sar-
normands, par les Hongrois, eut des
quis, moins occupés de soulager ses
rendre indépendans des rois de France.
1 850, commencèrent les Raimond,
ise, qui, de simples gouverneurs sous
de la seconde race, parvinrent à pos-
vince à titre de souveraineté. Plusieurs
furent dignes de leurs fortunes : mais
it Raimond de Saint-Gilles, quatrième
rès avoir rendu de grands services a
i de Castille, dans ses guerres contre



une principauté. Il bâtit une f
Mont-Pélerin, où il établit sa d
mourut en 1105, après dix ans e
de victoires dans la Palestine.

Ses deux fils, Alphonse et Ber
dèrent l'un après l'autre, suivir
père; et abandonnèrent leurs éta
combattre et mourir en Asie. Ce
loin de prévoir sans doute que,
pape Innocent III publierait un
petit-fils Raimond VI; que le barb
chef de cette croisade, égorgera
les malheureux Languedociens a
de la croix planté jadis par Raim
David; que l'infortuné Raimond
voulu exterminer ses sujets, serai
suivi, battu publiquement de v
forcé de se croiser avec ses enn
dévaster ses domaines, chassé d
fils, et dépouillé de ses possessions
bourreau de ses sujets. Mais; au m

, soumis à l'église, fier avec les brigands
at d'un nom sacré, il reprit Toulouse, re-
que tous ses domaines, et mourut chargé
alheurs et de gloire.

Raimond VII, avait aidé son père à re-
tats. Il sut les défendre contre Amauri de
t contre Louis VIII, roi de France, à qui
ait vendu ce qu'il ne pouvait plus conserver.
n, établie dans la province dès l'an 1204,
par le concile de Toulouse en 1229. Elle
source de nouvelles calamités. Les in-
ıbusèrent tellement de leur pouvoir, que
fut obligé de les suspendre de leurs fonc-
ôt après, ayant été rétablis, les bûchers se
, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur
à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut
rage; et, réconcilié avec le pape, avec le
uis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il
ıs plus heureux sans ses guerres continuel-
ıut sans l'inquisition.

VII ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne,
ıousé Alphonse, comte de Poitiers, frère
Louis. A la mort de son père, Jeanne,
héritière, porta sa souveraineté dans la
France. Alphonse et Jeanne étant morts
à trois jours l'un de l'autre, le roi Philippe
eveu d'Alphonse, vint à Toulouse en 1271,
session de cette belle province, qui depuis
té inviolablement attachée à la couronne de

précis très-abrégé de l'histoire politique du
Quant à ses productions, elles sont partout
et variées. Le haut Languedoc est couvert
les moissons de blé : le bas, moins fertile en



d'étain, de cuivre, de jais, de
timoine, de soufre, de charbor
de marbre y sont communes ; c
cèse de Narbonne, fournissent
marbre veiné qui porte le nom
Castres et dans d'autres endro
quoises qui ne le cèdent poi
eaux minérales y sont très-com
bres sont celles de Vals, de Lod
de Balaruc, de Vendres, et u
plantes médicinales y abondent
de Montpellier, on en compte
pèces, et les montagnes des C
davantage.

Cette province fut la patr
hommes, parmi lesquels, san
originaires de Nismes, les Rai
on peut citer Jacques I, roi d
Montpellier le premier février
Marie de Montpellier, héritièi
et de ce brave Pierre II, roi d'
de Muret en défendant son a

inquadrant, titre véritablement glorieux pour lui, lorsqu'il ne l'acquit qu'en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l'avaient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres, et nous a laissé des mémoires précieux de sa vie.

Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément IV, était de Saint-Gilles, fils d'un jurisconsulte estimé. Gui suivit d'abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu'il aimait, et en eut plusieurs enfans. Il étudia le droit, et s'acquit en peu de temps une grande célébrité. Raimond VII, son souverain, Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, saint Louis, roi de France, et le roi d'Aragon, l'employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal, et pape.

Sa nouvelle dignité ne lui donna point d'orgueil. Voici une lettre qu'il écrivait à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation:

« L'honneur passager dont je suis revêtu, bien loin » d'enorgueillir mes parens ou moi, doit nous rendre » plus modestes. Ne cherchez pas, à cause de moi, une » alliance plus considérable pour votre sœur. Qu'elle » épouse le fils d'un simple chevalier: dans ce cas, je » vous promets pour elle trois cents livres tournois de » dot. Si elle aspire à quelque parti plus élevé, je ne » donnerai rien du tout. Dites à mes chères filles Ma- » bilie et Cécile que mon intention est qu'elles aient les » mêmes époux qu'elles auraient eus si j'étais resté simple » clerc. Elles sont filles de Gui Fulcodi, non du pape: » tout mon cœur est à elles; mais ma dignité ne leur » est rien, etc. »

Clément conserva une tendre affection pour le Lan-

sœur de Louis XII. Gaston était vicu
et prenait le titre de roi de Navarre
jeunesse, ses talens extraordinaires,
lités aimables, le rendirent l'idole d
soldats. Louis XII disait de lui :
« ouvrage; c'est moi qui l'ai élevé,
« aux vertus que nous admirons tou
mourut sur ses lauriers à Ravenne,
traîna la perte de l'Italie.

On croit pouvoir placer avec les l
la province, Constance Cézelli, fem
verneur de Leucate, petite ville d
Pendant la guerre de la Ligue, Ba
ligueurs. Constance était alors à Mo
Instruite du malheur arrivé à son
s'embarquer à Maguelonne, se rend
le courage de la garnison, et prépar
défense. Les ligueurs et les Espa
Constance rend tous leurs efforts
assiégeans; irrités d'une résistance
mirer, font dresser un gibet, et m
attacher son époux, si elle ne ren

et mon honneur à Dieu : je dois les conserver jusqu'au dernier soupir. » Les assiégeans eurent l'atrocité de faire pendre son mari, et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction que le duc de Montmorenci avait envoyé, pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis en les forçant de lever le siége. Henri IV, par reconnaissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590.

Jean du Caylar de Saint-Bonnet de Toiras, né en Languedoc en 1585, maréchal de France sous Louis XIII, fut regardé comme un de meilleurs capitaines de son temps. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrace, parce qu'il avait déplu au cardinal de Richelieu.

Le chevalier d'Assas, le Décius Français, était des environs du Vigan, petite ville des Cevennes. Tout le monde connaît son dévouement héroïque, lorsqu'à Closter-Camp, en 1760, posté près d'un bois, pendant la nuit, avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout à coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un mot. De ce mot dépendait la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas n'hésite pas, il crie : *A moi, Auvergne ! ce sont les ennemis !* et il tombe percé de coups.

Le roi Louis XVI a consacré la mémoire de cette sublime action, en créant une pension héréditaire dans la maison d'Assas jusqu'à l'extinction des mâles.

On aurait à consigner ici une foule de noms de la pro-



roi avec le pape Boniface V
de Caraman, dans le diocèse
dès sa jeunesse, à l'étude de
successivement professeur
Montpellier, juge-mage de
caire et de Nismes, chevalie
sceaux de France. Il ne di
talens.

Jean Bertrandi, garde des
Toulouse. Simple avocat, et
province pour porter au roi l
fut nommé, l'année suivante
de Paris; devenu ensuite pre
ment de Toulouse, il obtint l'
qui fut créé pour lui en 155i
que le chancelier Olivier s'éta
trandi fut garde des sceaux ju
alors il prit l'état ecclésiasti
Comminges, archevêque de Se

Le parlement de Toulouse,
Hardi, et qui tenait ses séan
plusieurs fois à

Lorsque la mort tragique du duc de Guise et du cardinal son frère, à Blois, eut rempli l'état de troubles, ville de Toulouse se signala par son attachement à Ligue et par ses fureurs contre Henri III. Les Toulousains députèrent un capitoul aux Parisiens pour er avec eux *l'union*. Ils remirent l'autorité à dix-it des plus factieux d'entre eux, comme à Paris on avait choisi seize, et envoyèrent par toute la proce pour l'exciter à la rebellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d'Affis, avocat-général, restèrent fidèles à leur voir et au roi. Ils devinrent tous deux l'objet de la ine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèut le premier président d'assembler extraordinairemt les chambres pour décider si, Henri de Valois unt excommunié, le peuple de Toulouse n'était pas ılié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avait évu; et ce magistrat rompit l'assemblée sans vouloir n arrêter. Mais le palais était environné de gens més. Le premier président, remonté dans son carsse, fut assailli de coups d'épée et de lance, dont aun ne l'atteignit, par le soin qu'il eut de se baisser milieu de sa voiture. Son cocher poussait les cheaux à toute bride pour regagner la maison de son aître; malheureusement il accrocha contre un puits, la voiture fut renversée. Duranti, obligé de desndre, se réfugie à l'hôtel-de-ville. Le peu qu'il avait 'amis prend aussitôt la fuite: les boutiques se ferment, a tend les chaines et l'on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que uranti fût transféré au couvent des Jacobins. Il s'y ndit, escorté de deux évêques ligueurs et de satelites. On mit un corps-de-garde à sa porte, avec ordre

le couvent , sans que les gardes , qu
avec eux , fassent la moindre rési
l'un des chefs de ces assassins , abo
sidant , et lui ordonne de venir
ple. Duranti se met à genoux ; i
brasse sa femme , lui dit adieu , e

Quand il est arrivé sur la porte
l'entraînant avec violence , crie à
l'homme « Oui , ajoute Duranti q
« dont le visage serein portait l'
« cence ; oui , me voici. Quel crim
« vous inspirer cette haine implacab
prononcés avec noblesse , un reste d
le front de ce vénérable vieillard , le
que la vertu inspire au crime , en
tieux. Ils gardèrent tous le silence
être tomber aux pieds du magist
de mousquet , parti de loin , vint l
de la poitrine. Duranti tombe , et
sont une prière au ciel pour ses meu

Le peuple reprend aussitôt sa fure

province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l'admiration et au respect de tout bon Français, que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

Le Languedoc doit être regardé comme le berceau de la poésie dite *provençale*, qui fut cultivée à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province, étaient troubadours, et savaient chanter leurs dames presque aussi bien qu'ils se battaient pour elles. En 1323, sous le règne de Charles le Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de *la gaie société des sept troubadours de Tolose*, écrivirent une lettre circulaire à tous les poètes de *la Languedoc*, pour les inviter à venir lire leurs ouvrages à Toulouse, le premier de mai suivant, avec promesse de donner une *violette d'or* à celui qui aurait composé *en romain* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours arrivèrent, et se rendirent au jardin des sept juges. On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *cirventès*, composé en l'honneur de la Vierge par Arnaud Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur-le-champ *docteur en la gaie science*.

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d'entre eux pour *chancelier*, et donnèrent à un autre le titre de *bedeau* ou *secrétaire*. Ils publièrent des statuts auxquels ils donnèrent le nom de *lois d'amour*. Ils ajoutèrent des autres fleurs à la violette : une églantine et un souci. Enfin leur société devint si célèbre, qu'en 1388, Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI, *pour lui demander des poètes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses états un établissement de la gaie société.*



mence Isaure. C
rien, fonda, par son testament ;
des fleurs que l'académie de To
les ans. Les capitouls et les ha
reconnaissance pour Clémence
milieu du seizième siècle ; une
qu'ils ont placée dans une des
où elle se voit encore, et où e
tous les ans, le 3 mai, jour
Louis XIV, en 1694, a autor
cette académie, que je croi

On ne sait rien de plus po
Je me suis cru permis, dans
fustitutrice des jeux floraux
choix des trois fleurs que l'o

(2) Cette description n'e
et très-ressemblante d'un
Cardet et Massane, qui
la nature a rendu un séjo

FIN







